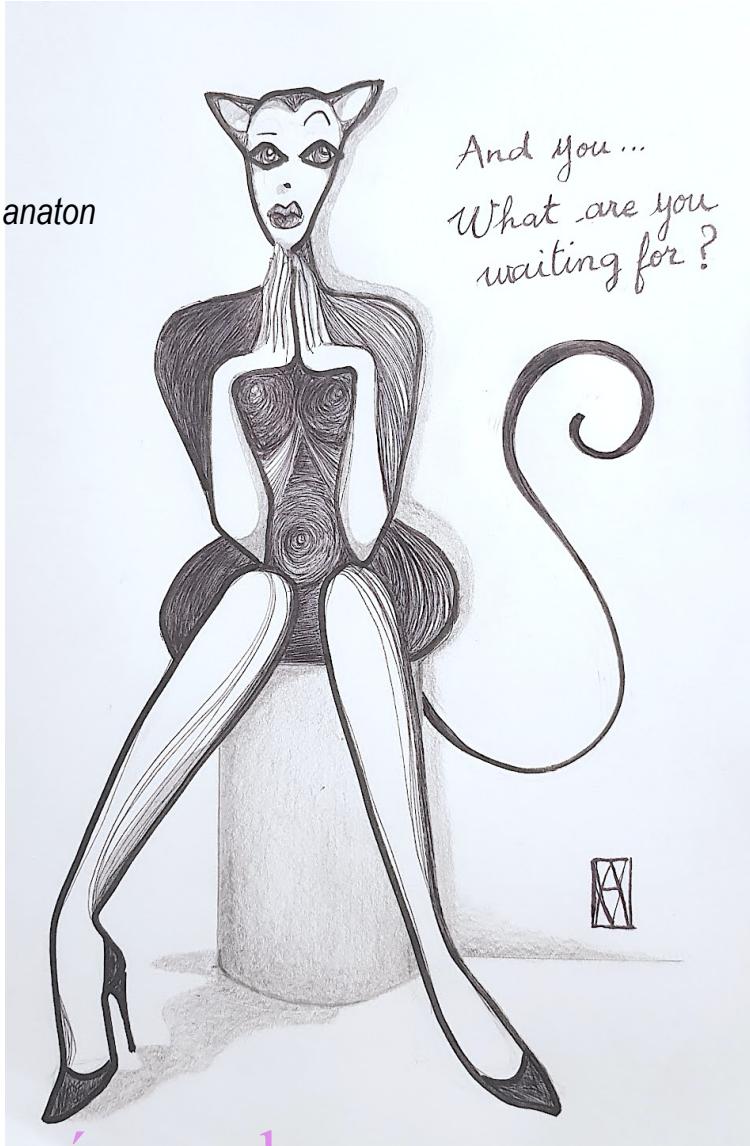


victoria anaton

*And you ...
What are you
waiting for ?*



*l'année perdue
de la tortue verte*

une non-histoire d'amour

l'année perdue de la tortue verte

Une non-histoire d'amour

victoria anaton

Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé est à prendre comme une occasion supplémentaire d'observer que ce n'est pas tant le monde qui est petit, mais nous qui sommes archi ultra connectés entre nous. Avec ou sans amour. Dont acte.

The Lost year, l'année perdue de la tortue verte,
c'est l'enfance de la tortue, cette période qui peut durer jusqu'à
20 ans pendant laquelle on la perd de vue fraîche éclore juste
après son entrée dans la mer.

Les oiseaux l'attendaient dans le sable à l'entrée des nids,
les poissons et autres créatures marines ont festoyé de ses frères
et sœurs dans l'écume tragique des premières vagues. De tous ces
banquets gastronomiques n'est resté sur des milliers qu'une
poignée de toutes petites minuscules tortues, tendrissimes et
vulnérables, si vulnérables, qu'on perd de vue plus ou moins
totalement, avant que n'émerge des grands fonds une rescapée
géante, solide et triomphante qui, à moins d'une rencontre
intempestive avec un grand requin ombrageux ou un filet de
pêcheur irresponsable, finira plusieurs fois centenaire.

C'est quoi ça ? Elle est où ?

Les policiers avaient reçu l'appel quelques minutes plus tôt. Corps gisant sur la 34. Une petite vieille à côté de son caddie. Probablement une pochtronne ivre. Ou morte. Constaté en attendant l'ambulance.

Sur la 34, ils avaient bien localisé le vieux caddie abandonné, débordant de ce qui semblaient des débris, comme une grosse poubelle sans couvercle. Des sacs, des sacs, encore des sacs, une grosse couverture à fleurs, orange comme une soupe d'hiver.

L'agent Paliosta saisit d'un air dégoûté un morceau de la couverture et répéta avec une grimace :

- C'est quoi, ça ?

Sa collègue s'approchait à petits pas, le nez pincé.

- Regardez-moi ce bordel.

Sous la couverture, le caddie était rempli de livres.

- Elle a cambriolé une bibliothèque, la vieille ?

- Très drôle, Paliosta. Elle est où, Mademoiselle Scudéry ?

- Qui ?

L'agent Paliosta tourna les yeux vers sa collègue.

- La lectrice si vous préférez.

- C'est une bonne question. Elle a l'air de s'être envolée. J'ai l'impression qu'on s'est moqué de nous.

- J'aurais préféré.

La policière leva sa torche vers l'arbre au-dessus de leurs têtes. Dépassant du feuillage, quelque chose qui ressemblait à un morceau de tissu pendait, pile au niveau de la chaussure abandonnée sur le sol.

- C'est quoi ce merdier ? souffla Paliosta. Vous êtes là-haut, beugla-t-il en éclairant l'arbre à son tour.

Sa collègue avait sorti de sa poche une paire de gants en plastiques. Elle les enfila et se retourna résolument vers le caddie. Là, elle souleva à son tour la couverture.

Paliosta la regarda faire un instant, puis il dit,

- Je vais grimper, ok ?

- Grimpez, Paliosta, grimpez...

Elle n'avait même pas levé les yeux vers son collègue qui déjà, s'accrochait aux premières branches. Entre deux doigts, elle avait soulevé un premier livre, le père Goriot, puis un second, Fondation, puis un troisième, Jonathan Livingstone, le goéland. Elle fronça les sourcils.

- Gariguettes ? Qu'est-ce que vous fichez, bon sang, venez me donner un coup de main.

Elle reposa à regret Un bonheur Insoutenable, et s'avança précautionneusement jusqu'au tronc de l'arbre. Elle s'y appuya à deux mains avant de lever les yeux. Elle n'avait pas enlevé ses gants.

- Vous voyez quelque chose ?

- Je crois que j'ai besoin de vous, Gariguettes. Vous vous sentez de monter jusque-là ?

- J'arrive.

Elle agrippa une branche basse et se hissa sur le premier nœud de l'arbre. Un peu plus haut, Paliosta projetait la lumière de sa torche sur ce qui semblait être une forme immobile.

- Regardez, Gariguettes, Là.

Dans une espèce de nid de feuilles et de branchages tapissé de ce qui

semblait être du coton, un gros chat les regardait.

- Vous m'avez fait monter pour un chat ?

- Regardez mieux.

Elle pointa sa torche sur le chat. Ce qu'elle avait pris pour un chat n'était pas du tout un chat. Enfin, c'était un chat et ce n'était pas un chat. C'était le tableau d'un chat, comme un énorme trompe l'œil.

- Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

- Ça veut dire que quelqu'un s'est foutu de notre gueule, voilà ce que ça veut dire, rugit Paliosta.

- En attendant, ce n'est pas n'importe quel chat... murmura la policière.

- Quoi, pas n'importe quel chat ?

- C'est le chat de Cheshire.

- Le chat de chacha, vous vous foutez de ma gueule, vous aussi ?

- Mais non, Paliosta, le chat de Cheshire, c'est de l'anglais, c'est le chat d'Alice au pays des Merveilles. Regardez, il sourit.

Déjà, Paliosta redescendait de l'arbre en jurant, furieux.

Lorsque la policière le rejoignit, il était déjà remonté dans la voiture.

- Vous pouvez m'expliquer pourquoi vous avez pris ce tableau ?

Et sans attendre de réponse, il démarra rageusement en faisant crisser les pneus.

A la vérité, elle aurait eu du mal à expliquer. Elle pensait à Alice. C'était comment, déjà ? « On a déjà vu un chat sans un sourire mais un sourire sans chat ! ». Ou quelque chose d'approchant. Elle se dit que ce serait drôle si le chat du tableau disparaissait lui aussi ne laissant que ses dents. Elle essaya d'imaginer la réaction de son collègue et son œil frisa imperceptiblement avant de se fixer sur la route. Déjà, la

radio de bord crépitait. A toutes les unités, accident sur la 27, je répète accident sur la 27, patrouille 650 sur la 72, c'est pour vous, début de rixe, poubelles renversées sur la voie, je répète, sur la 72, poubelles renversées sur la voie.

- Eh ben, pesta Paliosta en faisant demi-tour, pas à dire, c'est une belle nuit.

Ce n'est qu'au matin, lorsque leur ronde prit fin et que le ciel se teinta de rose qu'elle se souvint du chat.

- Vous croyez que la mère Michel va chercher son chat, Paliosta ?

- Embarquez-moi ça, Gariguette, et allez dormir. La nuit a été longue.

Elle déposa le tableau sur son bureau et elle ramassa ses affaires.

Adossé au mur, le chat la regardait et il y avait comme une ombre sur son sourire sardonique.

Agacée, elle retourna la toile.

Et c'est alors qu'elle le vit. Un petit cahier d'écolier à carreaux sages prisonnier du cadre.

Intriguée, elle réenfila ses gants et délogea le cahier de l'armature de bois dans laquelle il était glissé avant de se rasseoir.

Elle l'ouvrit à la première page et elle lut.

Nous nous trouvions dans le parc du gan Meir à Tel Aviv lorsque nous avons croisé un rabbin assis sur un banc. Mais pas n'importe quel rabbin. Un qui semblait tout droit sorti d'un roman d'Isaac Bashevis Singer. Et il nous a dit : voulez-vous que je vous raconte une histoire qui a changé ma vie ?

Nous, tu parles que nous avons dit oui avec ravissement. Alors il a raconté ceci.

C'est une histoire qu'aimait à raconter Rabbi Nahman.

L'histoire d'un homme très très pauvre qui trouva une pierre dans son jardin. Et la pierre était si bizarre qu'avant de la jeter par-dessus le mur, il la regarda mieux, la gratta un peu et réalisa que c'était un énorme diamant.

Il alla alors chez le bijoutier pour que celui-ci l'évalue et le bijoutier dit je n'ai jamais vu un truc pareil, un diamant de cette taille, ça n'existe pas, si tu veux le faire évaluer, tu dois aller en Angleterre. Là seulement, tu trouveras des diamantaires qui pourront te donner sa valeur. Et encore. Mais je serais toi, j'essaierai.

Pour aller en Angleterre il fallait prendre un bateau et le pauvre homme n'avait pas le premier centime pour payer la traversée. Le capitaine du bateau lui confirma, sans argent, impossible de monter sur le bateau. Le pauvre ouvrit alors sa chemise pour montrer le diamant qu'il y avait caché et le capitaine s'excusa, pardon Monsieur, je ne pouvais pas savoir et il s'effaça pour le laisser monter à bord.

Le pauvre fut traité comme un prince mais vers le milieu

du voyage, alors qu'il s'était assoupi après un repas sans doute trop copieux, le mousse, en débarrassant la table, secoua la nappe par le hublot, sans faire attention à cette grosse pierre qui était là aussi et qui coula avec le reste.

A son réveil le pauvre homme réalisa ce qu'il venait de se passer. Il réfléchit. Que faire ? Si je dis que j'ai perdu mon diamant, on m'enverra par-dessus bord le rejoindre. Alors je ne vais rien dire. Je vais faire comme si j'étais toujours content. Il accrocha alors un sourire sur son visage et la traversée continua comme si rien n'était jamais arrivé.

Lorsque le bateau s'engagea sur la Tamise, le capitaine vint trouver le pauvre homme et lui dit : je suis très ennuyé. J'ai à fond de cale une cargaison de blé et je crains que la douane ne me la saisisse. Accepterais-tu que je mette la cargaison à ton nom le temps du passage de la douane ? Je saurai te remercier et je te promets que je ne serai pas un ingrat.

Le pauvre accepta et les papiers furent signés. Mais à peine la douane était-elle passée que le capitaine s'écroula raide mort d'une attaque cardiaque et le pauvre homme se retrouva propriétaire du bateau.

Moralité, disait Rabbi Nahman, le diamant n'a jamais été à lui, puisqu'il l'a perdu et le blé a toujours été sien puisqu'il l'a gardé.

Ta vraie richesse est celle qui est à fond de cale et que tu ne soupçonnes pas. Ça, c'est ma conclusion personnelle, pensai-je.

Le rabbin souriait pendant que nous méditions.

Vous ne me demandez pas en quoi cela a changé ma vie ?

Oh oui, bien sûr. En quoi cela a-t-il changé votre vie ?

Il a hoché la tête.

Je n'ai pas toujours été orthodoxe et barbu, vous savez ? Du temps où je vivais à New York, j'ai vécu une folle histoire d'amour avec une belle américaine. Elle était choriste d'un musicien très célèbre. Nous étions les plus heureux du monde, mais elle est morte en mettant notre enfant au monde. Je voulais mourir lorsque m'a été rapportée cette histoire. Alors, mort à l'intérieur, j'ai fait comme si j'étais toujours content. J'ai continué à vivre et à sourire, seul avec mon bébé. Et une femme a frappé à ma porte. Elle était une amie de ma femme et avait entendu mon histoire. Je suis venue t'aider à t'occuper de ton enfant a-t-elle dit et elle ne m'a plus jamais quitté. Nous nous sommes mariés et nous avons fait toute notre vie ensemble. Nous avons eu des enfants, des petits-enfants et nous avons accueilli cette semaine notre premier arrière-petit-fils.

Je suis désolée. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je me tiens mieux que ça, d'habitude, je trouve. Mais je ne sais pas. Mon cœur a ralenti.

De battre mon cœur s'est arrêté, c'était quoi déjà ce truc ? un film, non ?, un Dutronc aussi, n'est-ce pas, elle me dit mais non Balthazar, sur le lit j'ai jeté mon fouet, tout contre elle je me suis penché et sa beauté m'a rendu muet...

Reprends ton fouet chéri, en vrai, même si Dutronc le chante, c'est pas super Rock'n'roll tout ça, je le reconnais volontiers.

Désolée, vraiment.

Tu vois hier soir j'étais avec un couple qui aurait pu être nous et ça m'a fait bizarre de le penser. La femme était belle et l'homme avait ce charme particulier que confère la puissance. Il était en short et portait les mêmes chaussures que toi. Il est dans les affaires, je crois, ils travaillent ensemble et il y avait entre eux une si jolie complicité, une espèce de naturel heureux.

Ce sont deux qui un jour ont quitté la France, sont venus en Israël, n'ont pas supporté et se sont cassés 10 ans en Californie. Et il y a 5 ans, à l'occasion de vacances, Anastacia a dit à Christian, sérieux, si on ne retournait pas à LA, tu regretterais qui ? Et ils se sont réinstallés en Israël. Ils ont acheté une grande maison au bord de la mer. J'ai bien aimé la façon que le type avait d'analyser la situation israélienne, on aurait dit toi.

J'ai dit que ça m'avait fait bizarre de penser à nous en les voyant, ce n'est pas tout à fait vrai. Au début ça m'a carrément fait mal. Toute cette douceur perdue. Et puis après, il y a une espèce de calme qui m'a saisie. Je me suis rappelé mon karma et les nombres premiers. J'ai pensé que finalement, j'ai de la chance de savoir que ça existe et de l'avoir touché du doigt.

Même si c'est juste du bout des doigts.

Du bout du bout des doigts.

J'ai l'impression que je suis moins en colère. J'ai pensé à tout ce que tu m'avais donné.

Je crois que je n'ai plus peur de l'avion.

J'ai envie de voyager.

J'ai des envies de Pacifique et d'océan.

Ma nouvelle maison, je vais essayer de la trouver à Yafo pas trop loin de la mer.

Puisque je suis devenue insomniaque, je vais me remettre sérieusement à la peinture.

Penser tout ça m'a fait du bien. Du coup, j'ai mangé une glace avec eux et je n'aurais pas dû parce que ça m'a fait penser que nous n'avons jamais mangé de glace ensemble. J'ai regardé la femme qui est vraiment très belle et j'ai pensé à cette étonnante énergie si joyeuse qu'il y a en toi et comment il devait être plaisant de manger du sucre avec toi.

C'est l'image que j'ai de toi. Mon grizzly tout calme et débonnaire qui essuie ses pattes pleines de miel.

Quand je suis rentrée, ma fille Daphnée était dans le jardin. Elle m'a regardée et a juste dit tu devrais essayer de t'en griller une. J'ai tendu la main et elle m'a donné sa cigarette. J'ai tiré 2 bouffées. J'ai senti ton odeur. Ma première cigarette.

- *Mais enfin, Gariguette... Vous ne rentrez pas chez vous ?*

Alphonsine avait sursauté, comme prise en flagrant délit d'indiscrétion. En quelques lignes, elle avait l'impression d'avoir fait le tour du monde, le tour d'un monde. Londres et la Tamise, Israël et Rabbi Nahman, quesako ?, la Californie et le Pacifique, toute la mièvrerie du monde bizarre de la mère d'une Daphnée fumeuse, une voyageuse insomniaque et peintre au demeurant, c'est elle qui avait peint le chat ?, amoureuse d'un grizzly des Montagnes, oui, mais une irresponsable surtout, qui s'était grillée sa première cigarette avec sa même en se la jouant romantique et en réclamant le fouet. Une inconsciente qui n'avait « plus peur de l'avion ». Comment, mais comment était-il possible de ne plus avoir peur de cette hérésie assourdissante de métal, cet amas improbable et faussement lisse de ferraille et de câbles suspendu entre rien et rien, mais quelle horreur. Et surtout comment une qui écrivait n'avoir plus peur de l'avion pouvait-elle se retrouver à pousser un caddie dans une rue montpelliéraine ? Tu parles d'un parcours... Était-ce logique ? Bien sûr que non.

Mais alors qui avait tenu ce journal ? Et surtout, comment ce pauvre cahier s'était-il retrouvé dans la bibliothèque sauvage d'une pauvre tordue aux goûts si éclectiques ? Enfin, pas dans sa bibliothèque, mais pas loin... Dans le sourire du chat d'Alice. En même temps, faire le tour du monde pour finir coincé de l'autre côté du miroir, au pays des Merveilles...

- *Gariguette ? Vous me recevez ?*

Alphonsine leva sur son collègue un regard perdu. « Une maison à Yafo, pas trop loin de la mer » ...

- *Gariguette ?*

- *Je crois que je vais aller remettre le tableau là où je l'ai trouvé.*

- Quoi, maintenant ?

- Non, pas tout de suite. Demain... Enfin, je veux dire... Tout à l'heure.

- Gariguettes, je ne vous comprendrai jamais. A mardi ?

- C'est ça, c'est ça... A mardi. Paliosta ?

- Oui ?

- Vous savez où c'est Yafo ?

Mais il était déjà parti.

Sans lâcher le cahier, elle pianota sur son téléphone. Yafo...

Un des plus vieux ports de la Méditerranée. 3500 ans. Ah oui, quand même. Partie ancienne de la ville de Tel Aviv en Israël. Ville arabe fusionnée à une ville juive. Ça existe, ça ?

L'air rêveur, Alphonsine Frèze s'étira dans son fauteuil. Elle posa le petit cahier sur la table, bien parallèle à la ligne du bureau et très lentement, sans le quitter des yeux, elle enleva ses gants, doigt par doigt. Puis elle s'empara du flacon de lotion antibactérienne qui était sur son bureau et s'en enduisit généreusement les mains, en larges mouvements circulaires.

Où était à présent cette étrange amoureuse du bout du monde ? Comment lui remettre sa correspondance ? Était-ce elle qui avait peint ce chat énigmatique ? Quel lien avec la vieille pochtronne ? Où était-elle passée, celle-ci ? Finalement, le seul butin tangible de cette étrange nuit, c'était ce tableau surréaliste au zénith d'une bibliothèque qui contenait Fondation et Jonathan Livingstone le Goéland... Il ne pouvait pas ne pas y avoir de lien. La réponse se cache presque toujours dans les livres. C'était sans doute par là qu'il fallait commencer à chercher.

Mais d'abord rentrer. Se changer. Dormir un peu.

PREAMBULE 1

La vérité, c'est que je suis exactement comme mon père, je parle pour ne pas parler, raconte pour ne pas raconter. Je noie les interlocuteurs, interdits, qui n'en demandaient pas tant. Et pendant qu'ils glouglouttent, j'en rajoute une couche. Du grand art. Mon père, au final, plus personne ne l'écoute. C'est cruel, mais c'est le prix à payer. Moi, on m'écoute encore. Il faut dire que j'ai la finesse de chiader le style, de peaufiner les récits, d'argumenter les anecdotes.

Et pour me simplifier la vie, la vie, je n'en rajoute jamais (presque jamais) (jamais pour rien), non, je ne fais que l'embellir, je me contente perversément d'en extirper des instants, quelques secondes parfaitement inintéressantes hors contexte que je balance en son dolby stéréo, surround et technicolor, en en exacerbant tout ce qu'elles peuvent avoir de surréaliste, d'extravagant, de dérisoire. Je les fabule. Les mets en lumière, en musique, en scène. Les polis comme des petites pierres brutes dont je réveille l'éclat. Les assemble, les cisèle, un peu comme ces épices provençales dont on taquine le goût pour qu'elles illuminent les plats. Je pose mon décor, je pèse mes mots et je me délecte des réactions. A ce jeu-là, je suis devenue experte. C'en est pathétique.

Personne n'y voit que du feu.

La meilleure protection depuis les habits neufs de l'empereur. Si tu ne veux pas qu'on te regarde, mets-toi tout nu. Oui, oui, intégralement. Plus tu es pudique et plus le

moyen est imparable. De gêne, on va détourner les yeux dans un premier temps. Puis on va réaliser que c'est trop énorme, que pudique comme tu l'es, tu ne peux pas être tout nu, même si tu en as l'air et que donc c'est une illusion, un leurre, une combinaison couleur chair. Forcément. On va te taper sur l'épaule, tu nous as bien eu, commenter un peu, au bout d'un certain temps, on ne te regardera même plus. C'est vexant, mais ça marche.

Tout ça pour dire que personne ne peut imaginer que tout ce que je raconte est réel, désespérément réel.

Alors je peux parler de toi...

Tu as raison. Tout est super simple.

Tu es père. Surbooké. Moins disponible, on peut pas faire. Tu croises la route d'une personne un peu bizarre et apaisante qui habite à 4000 km de chez toi. Tu penses à elle, un peu, et qu'est-ce qui te prend ?, tu la contactes et tu commences avec elle une relation virtuelle facile, parenthèse d'aération en quelque sorte. L'époque le permet, d'autant que c'est sans risque. Vous n'avez rien à voir, elle est loin et tu ne l'intéresses pas.

Pendant 2 ans tu continues ta vie tranquille entre ce qui est et ce qui aurait pu être. Parce que cette petite douce est étonnamment stable sous ses airs perdus et ça te fait du bien. Tu te lâches de plus en plus avec elle.

Et puis pile poil au moment où tu vis un truc bien chiant, voilà que la petite douce se lâche aussi. C'est un moment où elle en a un peu marre de tout, elle a terriblement envie que tout s'arrête, mais elle est mère aussi et n'a aucun accès à aucune porte de sortie. Alors elle entre dans ta parenthèse. C'est sans risque. Vous n'avez rien à voir et tu es loin.

La suite tu la connais.

Vous meublez ensemble la parenthèse. Vous l'installez virtuellement dans un désert lointain, bien désert et bien lointain. Je dis vous la meublez, c'est du sobre, n'est-ce pas ? Un tapis. Un banc. Une bougie. Vous êtes si bien dans cette parenthèse que vous commencez à avoir envie d'en sortir.

De l'inverser en quelque sorte. Y arriverez-vous ?

Sauf que.

La petite niaise a continué à descendre dans les profondeurs, dans sa bulle certes, mais en chute douce, elle a quasi totalement lâché prise, si confuse de s'être laissée déborder comme ça qu'elle n'ose plus rien dire, plus rien espérer et tu es, toi, si indisponible, si sollicité. C'est bien simple, de mémoire de businessman, on n'a jamais vu un homme si envahi, si happé, si continuellement occupé. Capitaine intrépide fouetté par les embruns sur le pont de son navire, à la barre de jour comme de nuit dans la tempête, affrontant avec détermination et courage l'incertitude vertigineuse qui suit toujours l'ascension folle des vagues géantes. Accroché à son gouvernail comme une moule à son rocher, même au cœur des rouleaux.

Les activités internationales sont ainsi, répètes-tu avec un rien de condescendance, et que tu n'y peux rien si New York s'éveille quand Shanghai s'endort. Certes.

La petite douce a mal à la tête.

PREAMBULE 2

Je t'ai dit que je n'arrivais plus à écrire parce que je n'avais envie d'écrire qu'à toi, tu te souviens ? C'est dommage, parce que j'ai une magnifique histoire d'amour au bout du stylo. Enfin, de la touche. Tu me comprends.

Tiens, en écrivant touche, j'ai réveillé Cyrano...

Je jette avec grâce mon feutre,

(Avec grâce je ne sais pas, d'autant que je n'ai pas une tête à chapeau)

Je fais lentement l'abandon

Du grand manteau qui me calfeutre,

(Il fait si chaud...)

Et je tire mon espadon ;

(Pour le moins)

Élégant comme Céladon,

(Voilà, c'est ça)

Agile comme Scaramouche,

(Tout à fait)

Je vous préviens, cher Mirmidon,

(Ça, c'est toi, enfin, lui)

Qu'à la fin de l'envoi, je touche !

(Je vais essayer en tout cas.)

Oh la la...

PREAMBULE 3 (MON DIEU, ÇA EN FAIT DES PREAMBULES...)

Donc j'ai envie de n'écrire qu'à toi...

Le fait est qu'après réflexion, j'ai trouvé le moyen de contourner cette petite difficulté. Mon histoire d'amour, qui n'en est pas une, je sais bien, mais qui, sous ma plume, fais-moi confiance, va en devenir une belle, j'invente à merveille et je rêve encore mieux, Emma Bovary, tu connais ? mon fantasme de grand amour, tu peux me croire, je vais te le ciseler, je vais te l'écrire si bien que quand tu me liras, tu penseras l'avoir vécu, tu ne pourras plus fermer les yeux sans le sentir, sans le voir, tes nuits seront noires et profondes comme des gouffres, si habitées que tu regretteras chaque réveil, je vais te faire détester les matins.

Quand tu me liras... ou pas.

Cette histoire que je vais écrire sous ton regard, je sais bien que tu ne la liras pas, allez, et pour tout dire, c'est préférable car dans cette histoire, tu n'as pas un très beau rôle. En même temps, tu n'as pas non plus le rôle du crétin de base des histoires d'amour qui finissent mal. Non. Disons que tu as le rôle de l'amour, ce qui est déjà en soi une belle niaiserie. Une niaiserie majuscule. Une niaiserie sublime. Que l'on m'apprête ma robe de bure. J'ai toujours su que je finirais au cloître.

Je suis d'autant plus tranquille à l'idée que tu ne la lises pas, cette histoire, que je vais l'écrire à la première personne et si tu l'avais lue, tu aurais pu avoir l'impression d'être toi, alors que je t'assure que tu ne l'es pas.

Moi-même, je ne suis pas du tout moi.

Et encore une fois, qu'importe. Quand bien même.

Tu n'as pas de temps à perdre de toute façon. Vaque, détends-toi, tout est bien.

Bon, maintenant que me voilà tranquille, j'y vais. Tiens, je vais commencer par planter mes personnages.

- Vous avez vu Gariguet ?

L'agent Paliosta avait eu beaucoup de mal au début avec sa coéquipière. Déjà que le départ en retraite de Salvator l'avait mis de mauvaise humeur, voir arriver cette fille coincée avait fini de le démoraliser et il le lui avait fait payer. Cher.

- C'est comment votre nom ? Frèze ? Comme une fraise ? C'est possible ça ?

- Faut croire. Mais ça s'écrit avec un Z.

- Vous arrivez d'où ?

- De l'école.

- Vous voulez dire que c'est votre premier poste ?

- Il faut bien commencer quelque part.

- Mais pourquoi il faut que ça tombe sur moi ? C'est ça que je comprends pas. Je suis puni ou quoi ?

- Désolée.

Elle était désarmante de politesse et de froideur.

- Je fais quoi maintenant ?

De rage, il lui avait fait trier tous les dossiers.

- Si vous avez une minute, il faudrait ranger cette armoire.

- J'ai tout mon temps.

Malgré lui, il avait été impressionné par sa retenue. Par son calme.

Il s'était même senti un peu idiot et avait cru bon d'ajouter :

- Ça vous permettra de vous familiariser un peu avec nos dossiers.

Son regard n'avait pas cillé.

- *Oui, c'est une bonne idée, merci. Vous avez des gants ?*
- *Pour quoi faire, grands dieux ?*
- *Je ne travaille jamais sans gants.*
- *Ce sont des dossiers que vous allez trier, pas des pièces à conviction.*
- *Il me faut des gants.*

Le ton avait été ainsi donné.

- *Bon. Ecoutez. Puisqu'on doit faire équipe, on va faire équipe.*
- *Je crois qu'il va falloir passer par là, en effet. Cette armoire, là ?*

Elle ne se moquait même pas. Elle était là, toute sérieuse, dans son uniforme impeccablement repassé et elle enfilait les gants en latex qu'elle avait sorti de son sac.

- *Peuchère. Je le crois pas. Je vais me réveiller.*

Mais à chacun de ses réveils, il avait retrouvé Alphonsine Frèze. Pas super drôle. Mais très très conciliante et redoutablement efficace. Finalement, plus le temps passait, plus il se disait qu'il aurait pu tomber plus mal. Le temps qu'il s'habitue à ses tocs et il n'avait même plus pu se passer d'elle.

Évidemment, elle surprenait au début, avec ses petites lunettes rondes, son éternel chignon et cette manie qu'elle avait de se laver les mains à tout bout de champ. Mais elle anticipait toutes ses questions, tous ses ordres et n'en discutait jamais aucun.

Elle tirait sur ses insupportables gants de latex, comme une serveuse du rayon fromage, et ne rechignait jamais devant une recherche, une heure supplémentaire.

Tante Pim jeune.

- *Vous ne savez pas qui c'est ? C'est vrai que vous n'étiez pas née,*

Gariguette.

- Et d'abord c'est quoi, ça, Gariguette ?

- C'est une variété de fraise. La plus goûteuse à mon sens.

- Vous voulez dire que c'est un compliment ?

- Euh... Je parlais des fraises là.

- C'est bien ce que je disais. Merci.

Le nom lui était resté. De toute façon, il était inenvisageable qu'il l'appelle Alphonse, on ne parle pas d'Alphonsine et « Frèze, passez-moi les menottes » était au-dessus de ses forces. Non, Gariguette avait contenté tout le monde.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de demander au stagiaire qui l'avait ramenée chez elle ce matin-là de faire un crochet par l'arbre sur la 34. Un groupe de paumés du petit matin stationnait sous les feuilles, ... sous les feuilles... sous les feuilles près des feuilles... je n'avais jamais pensé à chaque livre comme à un arbre. Avec chaque chapitre comme une branche. A chaque page tournée, tu montes un peu plus haut. Quand le livre est fermé, tu as atteint son sommet. Enfin tous les livres ne sont pas des arbres d'altitude. Il y en a qui sont comme des séquoias géants et d'autres comme des fraisiers sans fruits. C'est l'histoire d'un fraisier qui voulait devenir séquoia... Ah je suis bien barrée...

L'agent Frèze eut un regard dégoûté pour les diogènes pathétiques et mal réveillés qui montait la garde devant le caddie.

« Ce caddie n'est pas un caddie. C'est une forêt de baobab. S'ils savaient. Peut-être savent-ils... »

Contournant le groupe, elle déplaça la grosse couverture orange et avança prudemment sa main vers les livres. Si correctement empilés.

Elle se rappela que ce détail l'avait déjà frappée la veille. Descartes, Montaigne, les classiques. Don Quijote de la Mancha. En espagnol. Editions Juventud à Barcelone, 1958. Les Misérables, Victor Hugo. Deux, trois, quatre, huit petits volumes jaunis rassemblés. Elle défit précautionneusement avec deux doigts le ruban de l'ensemble, s'empara du premier volume. Lut doucement, comme si elle était seule au monde.

- Première partie. Fantine. « Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que, dans certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles. Hauteville-House, 1862. »

Elle leva les yeux et eut l'air surpris de se trouver face au petit groupe qui l'écoutait en silence.

- Vous savez où elle est ?

- Qu'est-ce que vous lui voulez ?

- Nous avons deux trois questions à lui poser.

- On la connaît pas.

- Comment s'appelle-t-elle ?

- On sait pas.

- Où est-elle ?

- On n'en sait rien on vous a dit.

- Si jamais elle revient, vous lui dites que j'ai son chat ?

- Elle a pas de chat.

- Pas grave. En attendant, je le lui garde.

En arrivant à la voiture, Alphonsine Frèze réalisa qu'elle avait gardé deux livres en main. Fantine, le premier volume des Misérables et un autre, elle jeta un coup d'œil à la couverture, un autre livre en espagnol, El beso de la mujer araña...

Elle jeta les livres sur le siège arrière avant de s'engouffrer dans le véhicule. Elle n'avait toujours pas enlevé ses gants.

- Vous parlez espagnol ?

Le jeune stagiaire quitta un instant le volant des yeux pour la regarder.

- Oui.

- Ça veut dire quoi, el beso de la mujer machin ?

- Le baiser de la femme araignée.

- Évidemment.

Je vais dire que c'est l'histoire d'une petite, attends, il faut qu'elle soit intéressante et touchante, disons que cette petite-là, elle s'est faite tripoter quand elle était enfant, par un très proche.

Nous dirons que c'est un cousin, éloigné, certes, mais un grand ami de la famille, il s'approchait d'elle, le cousin, et il lui disait en lui caressant la poitrine d'une voix perverse combien elle lui rappelait qui donc, je sais, ... Claudia Cardinale.

Et elle, elle était toute petite, quoi, dix, douze ans, elle mourrait de honte et elle ne savait plus comment cacher ses seins naissant.

C'est qu'ils grossissaient, ses seins, et le cousin n'était pas le seul à le remarquer, ses oncles aussi la chabraient, montre tes cerises, mais, mais, c'est qu'on en est à l'abricot maintenant, à la pomme, à l'orange, au pamplemousse, à la pastèque.

J'exagère un peu, c'est vrai. Mais il faut que ça reste drôle. Et dès l'abricot de toute façon, elle est allée nager si loin que plus personne n'a pu voir l'évolution du phénomène. Elle ne portait que des maillots nageurs, les bikinis, elle ne sait même pas ce que c'est, et quand elle sortait de l'eau, elle s'enroulait dans d'immenses serviettes, avant d'enfiler d'informes tee-shirts d'homme.

Tu crois que tout ça l'a perturbée ?

Pas du tout.

Ça lui a juste appris, à l'heure où les autres jouent à Ken

et Barbie, deux trois petites choses essentielles sur la vie.

D'abord, elle a pris conscience de sa force et de ses responsabilités. Ensuite, elle a compris le pouvoir du silence qui protège le bonheur familial et le poids des mots qui peuvent le casser. Et surtout, corollaire, elle a réalisé que le bonheur des siens était entre ses mains. Tout ça l'a faite grandir dans tous les sens du terme. Ça l'a rendue solide. Super solide.

Entendons-nous bien. C'est important. Dans mon histoire, il n'y a pas de victime. Je déteste cette idée, ce mot. Victime, elle ne l'a jamais été parce que très vite, elle a compris ses pouvoirs, même si ses moyens étaient assez limités. Les moyens des enfants de toute façon sont toujours limités. Réels, mais limités. Il faudrait juste voir à leur enseigner qu'ils ont des pouvoirs, pour rétablir un peu l'équilibre.

C'est quoi, ça, les pouvoirs des enfants ?

Un enfant, c'est petit, c'est léger. Ça court, ça chante, ça danse, ça espère. Ça croit tout ce qu'on lui raconte. Ça ne sait pas attendre. Et ça rêve.

A la fois encombrant et encombrant.

Elle enleva ses gants, se servit un café. Puis lentement sortit sur le balcon. En regardant la ville s'étirer à ses pieds, elle souffla sur le liquide brûlant et laissa son regard se perdre au loin. Elle pensait, c'est de quel côté Yafo ? Sud, sud-est ? Donc là-bas. Elle siffla une petite gorgée d'un air pensif en regardant dans la direction probable. A quoi ? 4000 kilomètres plus ou moins. Quand même. Elle rentra dans le petit appartement très clair et soigné, alla sous l'évier, sortit une nouvelle paire de gants de la boîte distributeur, l'enfila avec soin en tirant bien sur chaque doigt avant de reprendre sa place sur le fauteuil crème.

Quels pouvaient bien avoir été ses pouvoirs d'enfance ? Celui d'exaspérer son père, sans doute, de désespérer sa mère. Dis-lui d'arrêter de chantonner bêtement, parce qu'il ne faut pas faire de bruit quand les grands hurlent. Pourquoi cette petite éparpille les pinces à linge partout comme ça, c'est normal, tu peux me dire ? J'en peux plus de ces dessins partout. Ces fleurs, ces bonhommes avec leurs mains ouvertes et leurs dents écartées, ces maisons, il paraît qu'il y a des parents que ça attendrit, son père, ça l'insupportait. Bon allez, tu nous déranges, ramasse ton bordel et dégage dans ta chambre, parce que les enfants, c'est toujours de trop. Tu ne peux pas lui parler comme ça, c'est une enfant, je lui parle comme je veux, elle était toujours au centre de toutes les altercations, comme si c'était elle, le problème, bon allez, tu vois, nous avons à discuter avec ta mère, ce ne sont pas des affaires de gosse, va, va, va. C'est mieux là, tu es contente ? Non, sa mère n'avait pas été contente. Sa mère n'avait jamais été contente pour autant qu'elle se souvienne. L'idée de se retrouver seule avec elle l'avait débordée et elle s'était accrochée à son père. Non, s'il te

plaît, ne pars pas, je serai sage, mais s'il y avait un pouvoir qu'elle n'avait pas eu, ç'avait bien été celui de le retenir...

Écoute... Ce n'est pas ton histoire.

Ah.

Non. C'est une histoire d'adultes. Et je t'interdis de croire que je t'abandonne, c'est ta mère que je quitte parce que parfois les adultes ne s'aiment plus, tu comprends ? Mais toi, je serai toujours ton père. Toujours. C'est pour ça que je vais partir si bien, partir si loin que tu ne me verras plus. Sois sage.

« Ce n'est pas ton histoire » avait dit son père et il n'avait pas menti. Ça n'avait jamais été son histoire.

Elle avait été bien sage Alphonsine.

Elle caressa le petit cahier sur l'accoudoir du bout de son index de latex avant de l'ouvrir et de reprendre sa lecture en inspirant bien fort, comme si elle plongeait en apnée dans l'océan.

Il faut dire aussi qu'elle était un peu mal partie, cette petite. A l'école déjà, cette institutrice qui l'avait prise en grippe et soutenait qu'elle était une tricheuse de 6 ans et l'avait attrapée par l'oreille un jour d'otite parce qu'elle avait décidé que non, une enfant de cet âge ne pouvait pas avoir sans trucage une telle orthographe. Sous la douleur, elle s'était évanouie dans ses pleurs et sa morve et son urine aussi et lorsqu'elle avait repris conscience, la pédagogue avait exigé qu'elle nettoie les horreurs dont elle avait souillé le sol avec son petit mouchoir ce qui fait qu'après, elle n'avait plus pu se moucher ni rien pendant tout le reste de ce funeste matin qu'elle passa à pleurer au piquet.

Ses parents bien sûr qui l'avaient récupérée un peu chiffon étaient allés voir la directrice de l'école qui leur expliqua que son institutrice était fragile et dépressive, qu'elle était mère de deux enfants et que son renvoi la détruirait peuchère avant de leur conseiller aimablement de changer leur enfant d'école. Ce qu'ils firent.

Elle n'écoula pas vraiment la conversation à laquelle elle assista pourtant, très digne. La seule chose importante à ses yeux était que tout le monde comprit bien qu'elle n'avait pas triché, jamais, et ce fait ne fut pas remis en cause une seule seconde comme s'il n'était pas intéressant alors qu'il était quand même à l'origine de toute l'histoire.

Cette affaire installa la fillette dans une profonde détestation de l'injustice, l'isola dans les livres aussi, dont on peut toujours tourner les pages et par-dessus tout, dans le rire intérieur, qui permet d'être toujours à côté des choses

sans avoir même besoin de faire semblant de comprendre. Toute petite et menue avec ses couettes ridicules et ses fossettes, elle regardait les gens droit dans les yeux, ne parlait que quand on l'interrogeait et n'avait pas d'amis.

Pour en revenir au cousin libidineux, il y avait eu très vite entre elle et lui une espèce d'accord tacite. Il savait qu'il ne pouvait pas approcher trop près parce qu'elle le regardait dans les yeux comme elle savait faire, si tu approches, je hurle, même si lui et elle savaient bien qu'elle ne le ferait jamais et cette barrière créait entre eux une espèce de complicité adulte, en tout cas, elle y gagna son respect comme elle gagnait toujours le respect de tous. Alors il approchait quand même, mais pas trop et il lui caressait les seins en la bravant du regard et elle mettait un point d'honneur à ne pas reculer. Mais en général, elle se débrouillait pour être inaccessible, très loin dans l'eau, très haut sur les arbres. Très loin, très haut. C'était en quelque sorte un peu sa devise.

De toute façon, elle était maigre, avec ses jambes et ses bras interminables de grenouille, on le lui disait assez, et pas une seconde elle n'aurait pu imaginer qu'avec son corps de petite gazelle, elle était de plus en plus appétissante.

Elle avait admis qu'elle était laide et ça ne la chagrinait pas plus que ça. Au contraire. Vu ce qu'elle se faisait importuner moche, qu'est-ce que ç'aurait été si elle avait été belle ! Elle écoutait avec attendrissement les femmes de la famille commenter, quel dommage que ses cheveux soient si raides,

on dirait des baguettes chinoises, il lui faudrait une mise en plis, à cette petite, ses yeux si bridés, en les maquillant peut-être, sa peau si blanche, on dirait un lavabo, sa bouche si grande, son nez si court, ses jambes si longues. Désolée d'être si décevante, elle souriait gentiment en rasant les murs.

Puisque ses jambes étaient si maigres, elle ne mettrait jamais de jupe, ses pieds si laids jamais de sandales, ses cheveux et son visage, regardez donc ailleurs, et pour ce qui est du front trop haut, ok, je ferai pousser une frange.

Voilà, le décor est planté. Plus ou moins.

APARTE

Tu sais quoi, ça m'angoisse de penser que tu pourrais lire quand même, emporté par la curiosité malsaine qu'éveille l'anonymat des courriers électroniques. Tu pourrais penser que je parle de moi, alors que pas du tout. Tu pourrais t'imaginer que je décris quelqu'un de faible, alors que c'est exactement le contraire, mon héroïne est la plus forte du monde. D'ailleurs, je n'ai pas réussi à rester à la première personne, tu as vu ? Finalement, ce sera Elle.

Elle que je ne suis pas.

Bon. Je respire un grand coup. Je continue.

Elle était étrange, notre conversation d'hier, tu ne trouves pas ? Étrange et édifiante.

Alors, tu ne sais pas... Quand on ne sait pas, c'est qu'on hésite, et quand on hésite, c'est qu'on ne veut pas vraiment...

C'est une leçon, ça ? Je ne sais pas, je ne crois pas.

De tout cela ressort que je te panique pour une raison qui m'échappe et que tu m'en veux. De quoi grands dieux ? Encore une fois peu importe. Mais à chaque fois que tu t'emportes, tu balances que je dois chercher dans mon comportement les raisons qui te font fuir. Ça, par contre, ça ressemble à une leçon. D'autant qu'en général, tu ajoutes, demande-toi pourquoi tu es seule.

C'est suspect la solitude, n'est-ce pas ? Quelqu'un qui est seul ne peut être que coupable de sa solitude. Comme si ce ne pouvait être un choix et qu'il faille toujours chercher à y remédier. Tu te souviens, tu es venu à moi pourtant un jour parce que tu trouvais que je me débrouillais super bien toute seule... Il est loin, ce temps-là, n'est-ce pas et il semble que tu aies changé d'avis. Dommage... C'était autrement plus agréable pour moi à entendre. Tout aussi désespérant, mais plus agréable. Encore une fois, peu importe. Je retiens que ce que tu me reproches aujourd'hui, c'est précisément ce qui t'a attiré au début. Et non, ne confonds pas leçon et constat.

Parce que moi, tout ce que je retiens vraiment, c'est que tu ne ressens tout simplement pas comme moi le besoin de

t'endormir dans mes bras, de te réveiller contre moi. De partager un café le matin, d'échanger un regard tendre au-dessus de la vapeur de la cafetière. Nous sourire dans le miroir de la salle de bains. Poser un baiser sur ton épaule avant de te laisser entrer sous la douche, t'y rejoindre peut-être. Te peigner la barbe. Lire allongés sur le même canapé, ma tête sur tes genoux. Ton sourire quand le crumble sort du four. Goûter tes pâtes (enfin !) et t'assurer que c'est officiel et que tu es le meilleur cuisinier du monde. Partir loin, avec toi. Traverser des ponts, gravir des montagnes. Promener dans des bois, dans des forêts. Traîner les pieds dans le sable, au bord de la mer. Replanter les fleurs dont tu me couvres. Je t'ai dit que je n'aimais pas qu'on coupe les fleurs ? T'offrir des livres qui te ressemblent. Continuer de mettre un chauve barbu dans mes toiles... Arrêter d'écrire un instant parce que tu veux que je m'occupe de toi. Rencontrer tes amis, te présenter les miens. Aller au cinéma. Monter sur tous les toits, nous embrasser dans les arrière-cours. T'apporter des verveines à la cannelle pendant que tu refais le monde avec je ne sais qui. Non, non, je ne reste pas, je vous laisse entre vous. Faites comme si je n'étais pas là. Ton regard sur moi quand je me retire sur la pointe des pieds. Tu veux que je t'apporte un peu de miel ?

C'est con, n'est-ce pas ?

Toutes ces images de complicité dérangeante. Angoissantes comme un tableau de Hopper. Elle se dit que le grizzly avait été bien inspiré de partir à toutes jambes. Elle aurait fait exactement pareil.

C'est si étrange, la vie des hommes. On naît sur cette planète bizarre, pleine de bruit et de fureur, où coexistent la douleur et le plaisir et l'incertitude et le doute et on est censé faire son chemin là-dedans, on ne sait pas à quoi ça sert et on a peur d'être seul pendant que grouillent les mêmes dans la fourmilière.

Regarde. Plus loin, plus haut, cette petite haïssait le mensonge...

On lui avait toujours menti pourtant. Classiquement. Raisonnablement.

Toute petite, on lui avait fait croire qu'il pleuvait des noix et elle dansait sous les fruits lourds qui tombaient du ciel. Quel jeu stupide quand j'y pense.

Puis, quand elle eut 6 ans, une petite de sa deuxième école, pour contrer son sérieux probablement, à moins qu'elle n'ait été agacée par la tendresse consternée que lui témoignait sa nouvelle institutrice, lui expliqua que le Père Noël n'existait pas et que c'étaient ses parents qui mettaient ses cadeaux sous le sapin.

Elle réfléchit un instant. Mais mes parents n'auraient jamais autant d'argent pour acheter tout ça.

C'est eux, je te dis.

Elle avait éclaté de rire avec soulagement.

Je reconnais que ça a l'air logique, ton truc, mais tu dis n'importe quoi.

Ah oui ?

Oui. Parce que même si c'est vrai... mes parents ne m'auraient jamais menti.

N'est-ce pas Maman que tu ne m'aurais pas menti ?

Sa mère était très troublée. Elle savait bien sûr qu'un jour ou l'autre, elle aurait à expliquer cette supercherie là, mais pour tous les enfants du monde, c'était pareil quoi ? Il

n'existe pas ? Non. Mais alors c'est qui ? Nous. Vous ? Oui. Mince. Et vous allez continuer ? Mais oui. Ah ok. Et on passait à la suite. Mais là visiblement, cette petite n'en avait rien à faire du barbu avec son costume et sa hotte. Non, tout ce qui l'intéressait, c'était de savoir si elle avait été la dupe de gens en qui elle avait confiance. Et elle demandait ça avec un sérieux qui ne présageait rien de bon.

Tu ne m'aurais pas menti, n'est-ce pas Maman ?

Sa mère s'empêtra dans des explications que l'enfant n'écoula pas du tout. Elle regardait avec intérêt sa mère pédaler dans la semoule et elle constata sans état d'âme de quelle extraordinaire qualité d'inconfort le mensonge pouvait s'accompagner. Au terme d'une explication laborieuse qui remonta à la prétendue virginité de Marie et livra les deux ou trois secrets d'adoption de la famille, elle hocha la tête sans prononcer une parole et alla s'enfermer dans sa chambre pour digérer tout ça pendant que sa mère qui ne fumait pas allumait nerveusement une cigarette.

Elle hochait la tête devant les affabulations de l'oncle séducteur qui s'inventait d'improbables conquêtes, devant celles de l'homme d'affaires florissantes de la famille qui squattait leur canapé, devant celles de la tante célibataire vieillissante qui accomplissait le prodige de rajeunir d'un an chaque année, mais malgré son jeune âge, jamais elle ne releva ces mensonges pathétiques et plus tard, lorsqu'on lui cacha la maladie de son grand-père, elle hocha encore la tête et ne dit rien. Jusqu'à ce que son grand-père l'attire en douce

dans sa chambre, viens ici, toi qui ne sais pas mentir, viens me dire combien je pèse et il était monté sur la balance. En jetant un œil au curseur, elle se rendit bien compte qu'il était anormal que son grand père affiche à quelques kilos près le même poids qu'elle. Elle comprit aussi que les oncles et tantes lui mentaient probablement et elle se douta bien que c'était pour le protéger. Elle trouvait ça stupide, mais du haut de ses 15 ans, elle pensa qu'elle n'avait pas à juger. Elle respira donc un grand coup et dit je ne vois pas bien, ça pourrait être 57 kilos. Et c'était tout à fait vrai que ça l'aurait pu. Tout comme ç'aurait pu être 50 ou 52 ou 230, mais là, il ne l'aurait pas crue.

Alors qu'à 57, son grand-père ouvrit de grands yeux, ah bon, quand même ?

Et elle lui sourit alors que la porte s'ouvrait à la volée sur son oncle.

- Qu'est-ce que vous faites ?

- Rien, calme-toi, je voulais juste me peser. Je vais aller boire un thé. Vous venez ?

- On te rejoint, dit l'oncle en faisant signe à la jeune fille de ne pas bouger.

Dès que le grand-père fut sorti, l'oncle demanda fébrilement.

- Tu as dit quoi ?

Elle ne baissa pas les yeux.

- J'ai dit que ça aurait pu faire dix kilos de plus.

- Pourquoi tu as fait ça ?

- Pour que vous ne passiez pas pour de trop grands menteurs.

- ...

- C'est quoi exactement sa maladie ?

- Il n'est pas malade.

- Ah ? Et la maladie qu'il n'a pas, est-ce qu'elle commence par un C ?

- Ton grand-père t'attend à la cuisine pour le thé.

Et à voix très basse, il ajouta tandis qu'elle sortait.

- C'est bien ce que tu as fait. Merci.

Au mariage d'une de ses tantes, elle se fit offrir par son père une robe longue bleue à volants que rien ne peut excuser, sauf peut-être l'époque tant il est vrai que les années 70 ont éparpillé dans la nature des pièces de tissu aux couleurs improbables et aux formes insensées. Qu'importe. Elle se sentait sauvage et libre dans cette robe qu'elle porta avec des sabots à talons de bois du même bleu et elle dansa toute la soirée à l'espagnole en faisant tourner ses longs cheveux et ses volants.

Alors qu'elle regagnait sa table, un invité accrocha sa main au passage, attends petite, il faut que je te dise, tu es si belle, je n'ai pas pu te quitter des yeux un seul instant de toute la soirée et par-dessus l'épaule de l'invité, le cousin libidineux lui fit un petit clin d'œil entendu.

Elle résolut de ne plus jamais danser.

Elle commença à sortir, parce que l'adolescence était là et qu'il fallait bien marquer le coup. Mais c'était dit, plus jamais elle ne mettrait un pied sur aucune piste de danse.

C'est idiot. Tu ne peux pas ne jamais danser, lui dit son amie Laura.

- Au moins les slows. D'abord parce que ces pauvres garçons, c'est déjà assez difficile pour eux d'oser nous demander, alors, c'est vraiment pimbêche de leur refuser et en plus, la plupart du temps, c'est à ces moments-là qu'ils nous embrassent et ce serait con de passer à côté, tu ne crois pas ?

Non, elle ne croyait pas, mais le premier argument avait porté et de ce jour, elle ne refusa jamais un slow à aucun garçon, même si le premier, un grand boutonneux qui ne croyait pas à sa chance, eut du mal à se convaincre qu'il avait bien entendu...

- Danser d'accord, mais pas question que tu m'embrasses, ok ?

Bref, elle réussit ainsi la prouesse de passer toute une adolescence longiligne et sans acné à l'abri de l'amour et des sentiments, sans plus de petit copain que de premier baiser.

Elle était devenue la rabatteuse en chef de ses copines qui ne perdaient pas le nord, elles, et harponnaient allègrement les garçons qui l'approchaient. Ça ne t'ennuie pas, n'est-ce pas ? Toi, ce n'est pas ton truc. Non, ce n'est pas mon truc. Est-il possible qu'une seule des niaises qui a prononcé cette phrase absconse l'ait réellement pensée juste une seconde ?

Il y aurait donc une personne au monde, une seule, dont l'autre n'est pas le truc ? Mais elle souriait gentiment et s'éloignait discrètement pendant que les couples se formaient.

Alors, comme ça, vous êtes française ?

Euh... Oui.

Vous étiez déjà venue en Israël ?

Je n'étais jamais sortie de France. Ni de Montpellier, d'ailleurs.

Vous venez de Montpellier ? J'y ai vécu, autrefois.

Oui, je sais.

Ah. Les enfants vous ont dit ?

Non, je savais déjà.

Alphonsine Frèze sortit le petit cahier de son sac et elle le tendit à la jolie femme qui lui faisait face, dont le visage s'illumina.

Ce cahier est à vous, n'est-ce pas ?

Mon cahier. Je croyais l'avoir perdu...

Non. Je vous l'ai ramené.

Vous avez fait tout ce chemin pour me ramener mon cahier ?

Je voulais vous voir aussi.

Ah.

La jolie femme caressait la couverture du cahier, elle l'ouvrit précautionneusement avant de lever les yeux vers Alphonsine.

Vous l'avez lu ?

Oui.

Ce n'est pas ce que vous croyez.

Il ne vous méritait pas.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il s'est mal comporté avec vous.

Je ne trouve pas... Il m'a rendue très heureuse.

Sauf s'il mentait.

La jolie femme sourit.

Non. Même s'il mentait. Vous ne trouvez pas ça étrange ? Pendant tout ce temps où il m'a écrit, j'ai été la plus heureuse des femmes et tout autour de moi, ça a été la panique. J'avais beau dire que je n'étais pas dupe et que je savais très bien à qui j'avais affaire, le sourire niais qui ne me quittait pas consternait mon entourage, parce que l'idée qu'on puisse se jouer de moi leur était insupportable. Et si moi, j'avais envie qu'on se joue de moi ? Je découvrais l'amour et c'était juste merveilleux, comme dans les livres. Et puis en même temps, je ne faisais pas de mal. L'histoire était purement virtuelle et je ne mentais qu'à moi-même. Il ne m'a jamais rejointe et quand un homme ne te rejoint pas, c'est qu'il ne veut pas te rejoindre. Quelqu'un a-t-il vraiment pu penser une seconde que je ne m'en rendais pas compte ? Il y a quelqu'un qui croit que je ne réalisais pas que je continuais à dormir seule ? Pourtant vous savez quoi, Alphonsine ? J'étais seule et j'avais l'impression de ne plus l'être. J'étais comme habitée. Je me sentais protégée, indestructible. Je rayonnais. Tout le monde me disait que j'étais belle en pensant tout bas qu'il était ignoble de ne pas me couvrir de fleurs. J'ai eu beau essayer d'expliquer que tout allait bien, rien n'y a fait. Et puis quand tout a été terminé, tout le monde a respiré. Ça a été un immense soulagement pour tous. Sauf que moi, je me suis retrouvée seule, vraiment seule cette fois. Enfin, je veux dire seule, mais avec le sentiment de l'être, vous comprenez ?

Non, Alphonsine ne comprenait pas, mais elle se garda bien de le dire.

Ah, plus personne ne me mentait, plus personne ne m'offrait pas de fleurs, mais cette solitude à laquelle j'aspire d'ordinaire m'a pesé. J'ai été envahie d'une tristesse infinie. C'est à ce moment-là, je trouve,

qu'on aurait dû s'inquiéter pour moi, non ? Moi, en tout cas, j'aurais donné n'importe quoi pour qu'il me revienne.

Elle sourit encore et murmura, comme pour elle-même, je donnerai n'importe quoi pour que ça recommence, là, maintenant, tout de suite, pour en grapiller encore une minute...

Quoi, même maintenant ?

Oh oui... Pourtant, il a été odieux jusqu'au bout. Je lui ai dit que je ne comprenais pas qu'il me mente, à quoi ça sert et il s'est comporté comme un petit garçon pris en faute. Le soir, j'ai trouvé dans ma boîte mail une lettre d'insultes. C'était tellement violent, tellement blessant. Vous croyez que ça m'a fâchée ? Pas du tout. J'ai trouvé ça terriblement attendrissant. Je suis irrécupérable.

Il vous a insultée ?

Oui, comme un enfant en colère. Le genre même pas mal et toi plus.

Et vous ne lui en voulez pas ?

Non. Mes sentiments restent inchangés. C'est vraiment étrange l'amour.

Pas si étrange, pensait Alphonsine. Mais incontestablement une belle connerie.

Tu sais quoi ? Tu as été bien inspiré de prendre peur et de partir en courant.

Je suis redoutable. Je ne sais pas si c'est parce que tu es grand, mais tu m'as donné des envies ridicules et irresponsables. Je me suis fait des films pas possibles. J'ai eu envie que tu m'aimes, que tu n'aimes que moi, pour toujours plus un jour. Je peux bien te le dire maintenant, j'ai eu envie de me blottir et que tu me protèges. Que tu t'occupes de moi. Que tu m'isolés du monde, comme un grand mur protecteur. Comme je te le dis. Ne plus m'occuper de rien. Ne plus faire dans ton ombre rassurante que ce pourquoi je pense être sur Terre et vite, parce que je ne suis pas sûre d'avoir une très longue vie à disposition. Écrire. Peindre. Sculpter. Filmer. Raconter. Oui. Finir déjà tout ce que j'ai commencé. Parce que, comme tu ne le sais pas, je souffre de procrastination chronique. Un moche mot pour un moche mal. Enfin, quand tu t'appelles Léonard de Vinci, c'est intéressant et même passionnant. mais on parle de moi...

Là, par exemple, je suis en ébullition. Tu te souviens, la centrale nucléaire dont je t'ai parlé un jour. L'image est faible. Je suis sur 6 manuscrits en même temps. Il y a l'histoire de ma grand-tante que j'ai promise à son fils, suivie par celle de ma mère que je dois à mon père. J'ai embrayé sans pouvoir maîtriser sur celle d'Anja, cette pute italienne au grand cœur que ma mère aurait pu rencontrer dans l'escalier de notre tante d'amour... Toujours, quand je pars dans mes fictions,

la réalité me rattrape et me stoppe dans mon élan. En apnée, je pars dans une autre direction, le temps de retrouver mon souffle. Tiens là ce soir pendant que je te parle, la télé diffuse un court métrage qui s'intitule Elle. Et la Elle est un monstre genre loup garou, mais un monstre très doux, qui aime le rose et qui pleure, enfermée dans sa chambre. Qui a allumé la télé ?

J'ai aussi le Yéti. L'histoire de cette mère qui va mourir et à qui on offre d'occuper un autre corps pour continuer à s'occuper de ses enfants mais le seul disponible est celui d'une poilue que les enfants détestent. A quoi tient l'amour filial ?

Et le cerf-volant sans fil. L'histoire de cet ange qui en a ras le bol d'être un ange. J'ai cru au début que c'était là que tu allais entrer. Avant d'avoir envie de n'écrire qu'à toi, etc. et d'ouvrir un nouveau document.

Ce qui me ramène à mon histoire d'amour. Tu sais, l'histoire de ce merveilleux, de ce ridicule amour que nous ne vivrons pas. J'ai le titre. L'année perdue de la tortue verte... J'avais pensé l'intituler le Grizzly au début, mais je suis déjà sur le Yéti et j'ai pensé que deux monstres irascibles dans la même mémoire, ça faisait quand même beaucoup pour un seul ordinateur. Et puis j'aime bien cette métaphore de la grande mystérieuse tortue marine. Ce qu'on appelle the Lost year, l'année perdue de la tortue verte, c'est l'enfance de la tortue, cette période qui peut durer jusqu'à 20 ans pendant laquelle on la perd de vue fraîche éclore juste après son

entrée dans la mer. Les oiseaux l'attendaient dans le sable à l'entrée des nids, les poissons et autres créatures marines ont festoyé de ses frères et sœurs dans l'écume tragique des premières vagues. De tous ces banquets gastronomiques n'est resté sur des milliers qu'une poignée de toutes petites minuscules tortues barbotantes, tendrissimes et vulnérables, si vulnérables, qu'on perd de vue plus ou moins totalement, avant que n'émerge des grands fonds une rescapée géante, solide et triomphante qui, à moins d'une rencontre intempestive avec un grand requin ombrageux ou un filet de pêcheur irresponsable, finira plusieurs fois centenaire.

C'est bien non ?

J'en suis là. Juste avant que n'émerge des grands fonds la rescapée géante et la rescapée géante, si tout va bien, ce sera moi. Toi mon grizzly, j'ai bien peur que tu ne sois le pêcheur irresponsable. Le nigaud qui a la pauvre géante malheureuse tortue prise dans ses filets et qui n'en fait pas cas parce qu'il n'a pas compris qu'elle était si bien empêtrée. Et la tortue coule en agonisant dans d'atroces souffrances genre asphyxie dans l'indifférence générale (je crois que c'est une tortue ashkénaze). Quelle misère.

Tout ça plus cette formidable explosion de couleurs que j'ai dans la tête, tous ces tableaux en sommeil qui ne demandent qu'à envahir les murs.

Pas à dire, je suis bien barrée. Presque autant que toi, en fait, qui as si peur... Maintenant tu sais pourquoi. Et je n'ai

même pas détaillé le traitement que je te réservais... Mais celui-là, tu l'aurais peut-être aimé.

Pendant que je t'écrivais, à un certain moment, je me suis accordée une petite pause. Ai ouvert une vidéo au hasard parmi des milliers d'autres sur internet. Et y ai vu, tu m'en diras tant, un vieux pêcheur indigène qui récupérait une malheureuse tortue à la dérive dans l'océan, empêtrée qu'elle était dans un filet synthétique. Je te jure que c'est vrai et que rien dans le titre n'indiquait qu'il était question de tortue. Pendant dix bonnes minutes, patiemment, le vieil homme a coupé le filet fil à fil pendant que je pleurais comme une madeleine. Quand il a terminé, il a soulevé la tortue tétanisée jusqu'à son visage, l'a embrassée sur le bec et doucement, avec beaucoup de respect, l'a remise à l'eau.

Ce baiser, mon Ulysse... J'avais rarement vu quelque chose d'aussi beau (même si, les yeux fermés, j'en ai vécu de semblables).

Je fais quoi avec ça, moi ?

Alphonsine caressait ses lèvres avec son doigt ganté de latex très doux. Elle pensa à ce baiser de tortue et vite, retira son doigt.

Tout cet amour, cette grande famille, ce bonheur tendre lui donnait le vertige. Elle commençait à comprendre que l'autre ait pris un caddie et soit montée dessiner des chats dans les arbres.

En même temps, elle essayait d'imaginer la petite fille de l'histoire, avec ses couettes et ses fossettes. Sans doute le genre de petite à côté de qui on a envie de s'asseoir dans la cour. Pauvre petite. Elle, elle n'aimait pas du tout qu'on l'approche trop près. Et si on ne lui avait pas beaucoup menti, c'était pour la bonne raison qu'on ne lui avait pas beaucoup parlé.

On n'a rien sans rien.

On avait parfois l'impression qu'elle était fière. Mais pas du tout. Simplement, elle avait fait des choix disons... peu communs.

Quand elle avait eu 16 ans, son père avait subi une opération un peu lourde et il l'avait prise à part pour lui donner ses recommandations au cas où. Elle n'avait pas beaucoup aimé, mais elle avait encaissé en silence. « De toute façon, » avait conclu son père, « avec l'assurance, c'est plutôt une bonne nouvelle. C'est ce qu'il faut se dire. » Et elle avait acquiescé.

- Mais en attendant que tout se mette en place, il faut que quelqu'un aille relever l'argent au marché toutes les semaines et j'ai pensé à toi.

- A moi ?

Elle était horrifiée.

- Écoute, la famille en a besoin. Et puis ils ne sont que deux. Ils sont au courant, ils t'attendent, tu n'auras qu'à te montrer et ils te remettront une enveloppe que tu donneras à ta mère. Ou mieux, tiens, que tu viendras m'amener à l'hôpital où je t'attendrai parce que tout ira bien et que je m'occuperai de mes affaires de là-bas. Ça va comme ça ?

- Super.

Le mardi suivant, jour de marché, elle était donc allée la mort dans l'âme relever les compteurs. Elle avait respiré un grand coup avant de se lancer.

Le premier débiteur de son père était un petit monsieur très doux qui revendait à dix francs les espadrilles qu'il touchait à douze. Personne n'avait jamais compris son

raisonnement mais il était si attendrissant que tout le monde l'aimait. D'ailleurs sa place de marché lui était offerte par les uns et les autres qui à tour de rôle lui laissaient en bout de stand un mètre linéaire pour installer sa caisse de chaussures. On le regardait perdre de l'argent toute la matinée, puis son fils venait rafler le liquide si patiemment amassé putain, y'a que ça ? avant de s'éclipser dans un envol de cartes à jouer. Le père Goriot le regardait s'éloigner avec la bonté indulgente des parents aimants puis il ramassait son carton, serrait toutes les mains alentour et s'en allait dignement dans le soleil.

La petite enregistra tout cela en un coup d'œil. Elle aurait voulu disparaître sous terre, mais trop tard, il l'avait vue et lui ouvrait les bras, ma chérie, te voilà. Et vite, il glissa une main dans sa poche, en sortit deux liasses de billets froissés de dix francs qu'il lui mit dans les mains en s'excusant, j'ai que ça, tu penses que ça va vous suffire ? je ferai mieux la semaine prochaine, je te promets, tu reviens si tu as besoin avant, hein, et il tâtait ses poches avec emportement comme s'il ne pouvait pas croire qu'elles ne recèlent pas plus d'argent. Mais elle ne comprenait qu'une chose, c'est qu'avec ces 200 francs, il lui avait donné toute sa fortune et qu'elle allait le laisser totalement démuné, et elle brûlait de lui dire, je vous en supplie, ne me donnez pas tout cet argent, je voudrais que vous le gardiez pour vous, s'il vous plaît, mais elle avait trop peur de le blesser, d'autant que ce pauvre homme qu'elle avait l'impression de voler, elle voyait bien qu'il se méprenait sur ses yeux brillants de larmes retenues et il serrait ses mains avec émotion et elle avait juste envie de mourir.

Elle le quitta à reculons et avec cet argent qui la brûlait dans sa poche, elle se traîna jusqu'à l'angle du boulevard Chave où l'attendait "la pauvre Madame Rouergue". En fait de "pauvre Madame Rouergue", à l'emplacement indiqué par son père, il y avait une cagole blonde peroxydée à la marseillaise, une espèce d'impossible mégère trônant sur un immense stand très très bien achalandé. Elle s'arrêta, interdite. Se pouvait-il vraiment que ce fut-là la pauvre femme abandonnée, la malheureuse mère courage dont son père parlait avec une si grande compassion ? La Rouergue fit celle qui ne la voyait pas et pour mieux lui faire comprendre combien elle la trouvait transparente, elle commença à s'agiter dans tous les sens, à hélér très fort les passants et à courir d'un bout à l'autre de son stand en brassant beaucoup de mistral. Elle la fit attendre ainsi une bonne dizaine de minutes puis, quand elle comprit que la petite ne bougerait pas, elle vint vers elle et se mit à lui hurler dessus en prenant la foule à témoin.

- Mais tu crois quoi, toi, que c'est facile ? Je trime moi, mademoiselle, j'ai pas eu des parents pour me gâter, moi, et je me saigne aux quatre veines parce que j'ai des enfants que j'élève seule, et je peux te dire que c'est pas rose tous les jours, alors c'est pas la peine de venir faire la sangsue parce que j'ai rien fait ce matin, c'est difficile, tu comprends ? Les impôts y nous prennent tout, alors on a pas besoin qu'on nous en rajoute, tu comprends, d'où tu veux qu'elle comprenne, elle a jamais travaillé, té, peuchère, moi, à son âge, j'étais déjà sur les marchés, y'a pas de justice, etc.

Un cauchemar.

L'odieuse blondasse finit par lui jeter à la tête un billet de 50 francs avec colère, je peux pas faire plus, té, et la petite s'en fut tout droit à l'hôpital rejoindre son père.

Elle lui expliqua que plus jamais de la vie elle n'irait relever l'argent de ses clients, ni ceux-là, ni aucun autre et que d'ailleurs plus jamais de sa vie elle ne voulait entendre parler d'argent ni palper aucun billet d'aucune monnaie d'aucun pays. Et elle sanglotait si fort en disant ça que le père dans ses bandages n'eut pas le cœur de la reprendre et de lui rappeler qu'à moins d'aller vivre au fin fond de la forêt amazonienne et encore, elle avait peu de chance d'y échapper sur cette planète-ci.

Mais c'était mal la connaître.

A dater de ce jour, elle devint autonome.

Alphonsine Frèze était perplexe. Que l'on pût s'exciter ainsi pour des histoires d'argent la dépassait. Excepté, bien sûr si on appréhendait l'incontestable statut infectieux de ces vecteurs de germes universels que tout un chacun se passait de main en main, rien que d'y penser, elle en avait le frisson, mais l'invention de la carte bancaire avait délivrée les consommateurs de cette source d'angoisse permanente et de toute façon, il semblait bien que cette considération-là échappait à cette étrange femme tortue. Sinon... tu travailles, on te paie, elle ne voyait pas bien où était le problème.

La forêt amazonienne... Et puis quoi, encore ? Qui a envie de se réfugier dans la forêt amazonienne ?

Alphonsine Frèze fronça les sourcils. Il était si étrange, ce petit cahier. Il commençait à ressembler à un grand voyage dont elle ne comprenait pas bien la voyageuse. Mais c'était comme si chaque page ouvrait une nouvelle fenêtre, chacune plus inattendue et exotique que la précédente.

Elle mit son manteau, regarda sa montre. Elle avait un peu de temps. Elle voulait lire encore ce caddie.

Elle descendit la rue ... tourna à droite dans la rue ... et c'est alors qu'elle le vit, sur le mur, mais celui-là ne souriait pas.

Un chat. Décidément. Elle s'approcha avec étonnement. Le chat était étrange. Déjà il avait un corps de femme. Un beau corps de belle femme, tout en longueur avec de gros seins, assis jambes croisées. A y regarder de plus près, il avait une bouche de femme aussi, ce chat. Vraiment très étrange. Ses grands yeux mystérieux semblaient la fixer. And you, what are you waiting for ? Et c'était signé Penelope.

Serait-il possible ? pensa-t-elle. En attendant, c'est une bonne question.

Perdue dans ses pensées, elle était arrivée près du chêne, mais le

caddie n'y était pas. Elle resta interdite. Elle tourna un peu sur elle-même, puis autour de l'arbre, un peu plus loin, derrière les fourrés, elle vit la couverture orange dans laquelle un jeune homme s'était enroulé pour dormir. Elle s'approcha, s'accroupit, où avez-vous pris cette couverture ?

Le jeune ouvrit un œil.

Il me l'a donnée.

Mais qui ?

Je sais pas, je le connais pas, il m'a dit prend ça, tu auras moins froid.

Cette couverture était dans un caddie. Vous savez où est le caddie.

Mais le jeune homme s'était déjà retourné en tirant sur lui la couverture.

Elle insista, vous savez où sont les livres ?

Mais le jeune homme ne répondit pas.

Elle revint lentement sur ses pas. Un caddie était abandonné en contrebas de la route, mais celui-là était vide.

Il a pris tous les livres, dit une voix fatiguée derrière elle.

Elle sursauta.

Qui ?

Je sais pas, dit la femme, il est arrivé avec sa grosse voiture, il avait l'air en colère, il a embarqué tous les bouquins dans des cartons en disant juste putain, j'te jure, un vrai con, il en a pas laissé un seul. Alors j'y ai dit, vous pourriez quand même laisser la couverture et il l'a donnée au petit.

Elle s'entendit demander, les livres, s'il n'en avait laissé qu'un, vous auriez aimé qu'il laisse quoi ?

Et sidérée, elle entendit l'autre répondre, « ben, le Petit Prince. Vous voulez quoi ? »

BOUCLE D'OR

A 18 ans, elle s'était inscrite en médecine parce qu'il faut bien s'inscrire quelque part. Pourquoi médecine ? Mais parce que la faculté de médecine offrait des avantages non négligeables.

D'abord, l'intitulé rassurait ses parents.

Ensuite l'inscription suffisait pour se présenter aux examens, sans avoir à valider ne serait-ce qu'une seule heure de cours, avantage pervers qui permettait aux étudiants les moins argentés comme aux plus fiers de travailler en dehors de la faculté sans avoir de comptes à rendre, si ce n'est à soi-même le jour du concours devant les questions-pièges tendues pour départager, déjà, les salariés des rentiers.

Enfin, à la bibliothèque de la Timone, on rencontrait des gens tout à fait charmants et intéressants, sans penser une seule seconde d'ailleurs qu'il y en avait même d'autrement plus intéressants que ça, tous ces futurs grands pontes de la médecine en devenir, qui pour l'heure, retranchés derrière leurs lunettes à triple foyer et leur teint blême de bons élèves, n'avaient aucune chance.

Quand elle était en fonds, elle allait traîner à la cafette, sinon, elle rasait les murs de la bibliothèque.

C'est faux bien sûr. Elle ne rasait rien du tout. Elle n'aimait rien tant que cette bibliothèque étudiante. Arriver, l'air affairé. N'avoir d'autre préoccupation que de se trouver une place. Près du chauffage, près de la porte, près de la fenêtre, près d'une colonne, délicieux dilemme. Ensuite,

s'installer, l'air important de celui ou celle qui n'a pas que ça à faire, et cette place choisie le premier jour, par une espèce de consensus tacite, devenait tienne aussi sûrement que si ton nom y avait été inscrit. Étaler ses livres, ses cahiers. S'entourer d'un petit halo de savoir, pas encore de connaissance. Se saisir d'une feuille. La reposer après y avoir jeté un coup d'œil, prendre le marqueur jaune, ouvrir le premier recueil polycopié. Fermer les yeux un instant avant d'y plonger. S'y noyer.

Très vite, elle ne voyait plus rien, n'entendait plus rien. Sa faculté de concentration était totale.

Serait-elle un jour médecin ? Elle n'en avait aucune idée.

Le voulait-elle seulement ?

Quelle importance ?

- Tu es là pourquoi, toi ?

- Mon père est médecin et c'est un sale con. Je veux faire mieux que lui.

- Mieux que lui, ça veut dire quoi ?

- Lui montrer que je peux le faire moi aussi et qu'il n'est qu'une merde.

Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'on pouvait insulter comme ça ses parents à haute voix. Penser des horreurs, pourquoi pas, mais les dire...

Alors, comme toujours lorsqu'elle se trouvait devant une situation trop insolite, de celles qui la faisaient se sentir toute petite et inintéressante, elle qui n'avait aucune raison d'en vouloir à quiconque, qui respectait ses parents, aimait ses frères, adorait sa petite sœur, totalement glauque comme

destin, alors, elle avait pris un air entendu et n'avait pas posé plus de questions.

- Tu as de l'argent ? avait demandé Muriel d'un air naturel.

- Deux, trois francs cinquante, elle avait compté ses pièces sur le comptoir.

- Bon, super, tu paies le café, demain, je me débrouille pour trouver de quoi payer à mon tour... sauf s'il est là.

- Ça marche.

On leur avait servi les petits noirs serrés et elle avait coulé un canard dans le sien avec gourmandise. Elle savait bien qu'elle savourait ce mercredi son dernier café de la semaine, c'était couru d'avance, autant en profiter. Comment elle les connaissait par cœur ces gosses de riches qui parlaient librement de leurs vivres coupés et n'avaient aucun scrupule pour taxer leur café à droite à gauche avant d'arriver un jour ou l'autre avec un nouveau sac, de belles bottes ou un blouson d'un autre monde, celui-là, il me le fallait, j'en avais trop envie.

- Tu en avais trop envie ?

- Oui, parce que bon, la dèche, ça va 5 minutes, mais il y a des limites.

Elle ne comprenait pas toujours, mais elle souriait avec bienveillance, elle qui serait morte plutôt que d'avouer qu'elle, quand elle était raide, ça durait bien plus de 5 minutes, et que d'ailleurs, chez elle ils étaient raides de père en fille et qu'il n'y avait aucune limite.

Cette Muriel, elle lui avait plu tout de suite. Elle était belle, elle avait beaucoup d'assurance. Elle portait une veste en

peau retournée et des bottines à talons. Tous les hommes la suivaient du regard, les étudiants comme les professeurs. Elle avait l'air aussi peu universitaire que possible, un enchantement.

J'ai été invitée à une soirée ce soir. Ma solitude est vertigineuse. Je n'ai même pas osé entrer dans la salle. Je suis restée dans le salon de l'entrée, blottie dans un fauteuil à t'écrire. Ne crois pas, avant toi je faisais exactement pareil, juste je dessinais au lieu d'écrire. Je ne sais pas me comporter autrement. On est venu me chercher. Mais qu'est-ce que tu fais là ? La moitié des invités m'a accueillie comme si j'étais la cousine d'Amérique. L'autre moitié comme d'habitude a fait semblant de ne pas me reconnaître. Ce n'est pas mon attitude autiste qui va les faire revenir sur ce mode de fonctionnement. Peu importe.

C'est effroyable, la solitude. Tu sais, un seul être, etc. Eh bien, c'est ça. Au milieu de la foule, je ne suis pas accrochée à ton bras. Je ne me jette contre aucun torse. Personne ne me fait tourner. Personne ne mange ma bouche.

Personne ne boit mes larmes.

C'est agaçant, à la fin. Moi aussi, je veux être un objet sexuel. J'en ai le potentiel, merde. Pourquoi personne ne veut de moi ?

Même celui qui m'aime ne sait pas quoi faire de moi...

Mon amour...

Mon amour, mon amour, mon amour...

J'aime que tu aimes mon histoire d'amour, mais il est impossible d'y dénicher aucune ressemblance avec quiconque existant ou ayant existé, je t'assure. D'ailleurs c'est une histoire triste où l'héroïne meurt à la fin alors que nous, nous allons finir ensemble comme tu me l'as promis.

Je pense qu'elle va avoir un accident de vélo comme dans la Cité des Anges de Brad Silberling que tu m'as fait découvrir. Tu te souviens, tu m'avais dit que c'était un remake des Ailes du Désir de l'Allemand Wim Wenders. Je n'aime pas les remakes en général, mais parfois, ça n'en sont pas. La Cité des Anges, par exemple, n'est pas un remake, c'est un hommage et Nicolas Cage est si attendrissant quand il dit qu'une seconde avec elle vaut mieux qu'une vie sans elle.

Mon héroïne va mourir libre, Ulysse. C'est important. Ou alors elle ne va pas mourir tiens. Mais elle sera libre quand même. Il faut que j'étudie la question.

Son amoureux lui, ne sera ni attendrissant, ni recommandable. Il aura menti. Tout le temps. Il l'aura inondée de faux serments, de fausses promesses. Pas méchamment, ne crois pas. Il aura menti comme par inadvertance. Avec ton sourire. Avec ton regard tendre et impitoyable. Comment tu fais pour avoir ce regard à la fois si tendre et si cruel sur les choses ? Mon grizzly... Non,

comme je te disais, celui-là aura menti juste parce qu'il est raisonnablement lâche comme souvent sont les hommes et qu'il avait un peu envie de rêver. Pourquoi pas. Ils ont le droit, eux aussi. J'hésite encore. Je ne sais pas si à la fin de l'histoire il retourne avec sa femme ou s'il s'installe avec une belle bédouine du Néguev ou même avec une indienne dans une Réserve Apache d'Arizona. La bédouine m'enchanté je dois dire. Je verrai bien.

Bon, je reprends. Où j'en étais ? Ah oui, Muriel de la fac de médecine.

C'est pas la peine qu'ils s'imaginent des choses, je suis vierge, lui avait asséné cette Muriel dès le premier jour.

C'était comme l'argent, ça, elle serait morte plutôt que d'avouer une chose pareille, parce que c'est bien beau, ton petit capital, c'est une qualité, tu es madame la pure jusqu'à ce qu'un beau matin, tu te réveilles et c'est devenu une tare. Cette phrase énoncée par une tante au sujet d'une autre tante s'était imprimée en lettres de honte dans son esprit, aussi sûrement que si avec ses gros sabots boueux la tante en question avait piétiné toutes les petites fleurs de son jardin secret. Elle s'était sentie salie, blessée, meurtrie. Le premier dragon que doit vaincre le pauvre prince, c'est sans doute celui-là, celui de la pudeur outragée des petites séquestrées, et son dragon à elle, personne ne s'y était jamais frotté, surentraîné qu'il était, même si elle avait de sacrées excuses.

- Et tu me balances ça comme ça, alors que tu ne me connais même pas ?

- Oh, ça va, c'est pas comme si j'étais vraiment vierge, j'embrasse, et plutôt bien, d'ailleurs. C'est bien simple, au club, cet été, tout le monde m'appelait la pute vierge.

Il n'en avait pas fallu plus pour que la fascination opère.

- Tu m'en diras tant.

- Au fait, quand tu as dit sauf s'il est là, tout à l'heure, tu voulais dire quoi ?

- Je voulais dire que je me suis enfuie de chez moi. Alors s'il est là, je n'y retourne pas.

Ses yeux s'étaient remplis de larmes.

- Bon ok, je te raconte. Mais tu ne répètes à personne,

d'accord ?

- Mais tout ce que tu me dis depuis un quart d'heure qu'on se connaît n'est pas racontable !

Elle avait eu un pauvre sourire.

- Non, mais là, c'est sérieux. Je sais pas comment dire ça. Je balance tout le reste, mais ça, je peux pas, tu comprends ?

- Non...

- On a eu une scène terrible. Mon père est un homme violent. Quand il sort de ses gonds, il frappe, et moi, je le fais sortir de ses gonds depuis que je suis toute petite. De plus en plus, même. En général, ma mère se met au milieu, mais maintenant, j'ai grandi, tu comprends, alors je la laisse plus. S'il la touche, je pourrais le tuer, alors c'est ma mère qui m'a demandé de partir. Elle pleurait, c'était horrible. Alors je suis partie et j'ai dit à ma mère que je reviendrai prendre des affaires quand il serait parti. Tu comprends mieux ?

Elle était horrifiée. Mieux que dans les romans. Elle se trouvait devant David Copperfield fille. Cosette grande. Elle s'était levée.

- Je comprends mieux, oui. Et tu comptes aller où ?

Chez un oncle, une tante, ma grand-mère, c'était la réponse qu'elle attendait, mais Muriel avait baissé les yeux.

- Je sais pas, j'ai personne, avant de redresser la tête.

- Mais je vais me débrouiller...

- Je vois, bon, ben, tu sais quoi ? En attendant que tu te débrouilles, tu vas venir à la maison.

- Chez toi ?

- Oui.
- Chez tes parents ?
- Mais oui.
- Mais tu crois qu'ils vont accepter ?
- Évidemment.

En réalité, elle n'était pas du tout sûre que ses parents aimaient ces intrusions dans leur cocon d'emmerdes quotidiennes. Tous ces oiseaux tombés du nid qu'elle et ses frères avaient le chic pour recueillir et amener chez eux, comme s'ils n'avaient pas assez à faire avec leur portée affamée. Mais la chose était vécue comme une fatalité. Avaient-ils vraiment le choix, de toute façon ? Pouvaient-ils laisser ces pauvres petits livrés à eux-mêmes ? Non, bien sûr. Alors faisant contre mauvaise fortune bon cœur, et jamais la formule ne fut employée à meilleur escient, ils prenaient sur eux et ajoutaient quelques pâtes dans l'eau bouillante et une boîte de concentré de tomates de plus dans la sauce à l'ail parfumée au laurier, la magie de la fameuse recette de spaghettis familiale opérait et aucun de ceux qui l'ont goûté n'ont oublié ce plat mémorable, à l'ineffable saveur de douceur et de bonté.

Muriel s'installa donc chez elle, comme avant le petit Pablo qui fuyait ses parents Hare Krishna Témoins de Jéhovah, et autant dire aux puristes qui sursautent que chez elle, personne ne comprit jamais la différence, pour autant qu'elle sache, personne seulement n'essaya, et avant Pablo la Flavie que le catéchisme pervers allié aux crucifix maternels avait conduite au désespoir et avant Flavie le jeune

Théotime, que sa mère toute entière vouée à la cause des supporteurs du virage nord de l'Olympique de Marseille, délaissait quelque peu au vent des calicots.

Les parents ne jugeaient jamais, ils ouvraient les bras, l'eau en bouillant faisait des bulles et les enfants en étaient quittes pour une belle engueulade au départ de l'ingrat oisillon. Elle ne se rappelait pas qu'aucun parent soit jamais venu remercier les siens. Elle ne se rappelait pas non plus que ses parents à elle s'en soient jamais vraiment plaint. Mais chaque départ contrariait leur sens des responsabilités, non mais juste, il ou elle va faire quoi maintenant ? On s'en vient, on s'en va, c'est la fête.

Toujours est-il qu'elle leur avait amené sa Muriel pleine de confiance, et la petite s'était installée.

Tous les matins, elles se rendaient ensemble à la fac, elles ne faisaient même pas semblant de passer par les amphis et s'installaient directement en bibliothèque. Entre les cours particuliers et les animations des mercredis et des dimanches, elle avait toujours de quoi offrir le café et la vie était belle, même si les révisions n'avançaient pas beaucoup. Muriel continuait de se raconter, elle continuait à ne pas poser de questions. Parfois, Muriel, qui semblait munie d'un radar surpuissant annonçait beau mec à trois heures, petit brun sexy par ici, grand basané magnifique par là, tiens, le grand dadais derrière toi te regarde encore, non, mais attends, le basané, là, il est carrément trop bandant, c'est à te donner envie de la perdre...

- Tu ne voudrais pas qu'on reprenne un peu le chapitre 2

de la physio ?

- De la quoi ? Je te parle de ce sexe qu'on ne fait pas et toi, tu me parles de physio ? Non, mais pincez-moi, je rêve.

Elle était partagée entre la gêne, mon Dieu, si on les entendait et l'excitation, mon Dieu, si on les entendait...

- Viens, j'offre le café.

- Oui, c'est ça, éloigne-moi de ce type avant que je lui saute dessus, espèce de lâche.

Et très dignes, elles étaient sorties de la bibliothèque.

En sortant, comme toujours, elle veilla à ne lâcher la porte sur personne, mieux, elle la tint ouverte pour deux étudiants qui leur avaient emboîté le pas.

Le plus grand des deux, genre surfer étudiant en médecine, bloqua sur le pas de la porte en fouillant ses poches, Muriel avait avancé, elle tenait toujours gentiment la porte et le grand blond fixa son regard dans le sien en disant, excuse-moi, je n'ai pas de pièce, avant de la planter là.

Ce genre de situation lui donnait toujours envie de mourir. Elle se sentait alors si transparente, si insignifiante, elle avait l'impression d'entendre son dragon intérieur qui rigolait à pleine gueule en crachant le feu et la chaleur de ses flammes lui montait jusqu'au visage et elle sentait le rouge prendre à ses joues.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

- J'ai tenu la porte au grand blond, le copain de ton basané...

- Le blond, ooohhh, il est encore plus terrible que son

copain celui-là...

- Oui, ben calme-toi, c'est un goujat.

- Un quoi ?

- Un rustre, un impoli, un malappris, un goujat, merde.

- Putain, toi, t'as vraiment du vocabulaire... C'est ce mec qui t'inspire comme ça ?

- Oui, c'est ça, il m'inspire, je lui ai tenu la porte, comme tout être civilisé qui se respecte et lui, au lieu de dire merci, il fait semblant de chercher dans ses poches avant de me dire qu'il n'a plus de pièces. Quelle situation humiliante...

Muriel ouvrait de grands yeux.

- Je le crois pas, le surfer a branché la sainte-nitouche...

- Mais qu'est-ce que tu racontes, il ne m'a pas branchée, il m'a insultée oui.

- Mais tu le fais exprès, ou quoi ? Si ça, c'est pas brancher, mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ?

Elle s'était pris la tête dans ses mains dans un désespoir qui sonnait très faux avant de se redresser, encore plus faussement enjouée.

- Si tu n'en veux pas, en tout cas, moi je prends.

Pour replonger encore.

- Qu'est-ce que je raconte, je lui fais de l'œil depuis des jours en bibliothèque et c'est à toi, qui ne comprends rien, qu'il vient parler. La vie est mal faite, tu sais ?

- Je ne comprends pas. Tu lui fais de l'œil ?

- Oh arrête, ne me dis pas que tu ne l'avais pas remarqué. Toutes les filles l'ont remarqué.

- Et ?

- Et c'est à toi qu'il a parlé.

- Je suis censée faire quoi là, maintenant ?

- Aller lui parler, toi aussi.

- Ok, si tu veux, je peux aller lui demander l'heure ?

Mais Muriel n'avait même pas souri, non, il faut trouver quelque chose de plus percutant...

- Tu veux quelque chose de percutant ? J'ai bien une petite idée... J'attends qu'il entre ou sorte et je me précipite pour lui tenir encore la porte avant de la lui lâcher dans la figure ? C'est bon, ça ?

- Nan. Faut trouver autre chose.

Ulysse, je crois que tu confonds la gare et le train. Comment peux-tu faire du bonheur un but, une aspiration, un projet ? Un projet, Ulysse ? Mais c'est idiot, ça n'a aucun sens. Le bonheur, s'il existe, est précisément la route, le chemin. Je n'en veux que s'il est le trajet tout entier, tu m'entends ? Et les écueils, quels qu'ils soient ne font qu'ajouter à sa valeur. Attendre la fin des difficultés pour se retrouver, c'est aussi stupide qu'attendre la fin de la vie pour vivre. Réfléchis un peu, s'il fallait attendre la fin des guerres pour se parler, attendre des temps de paix pour se croiser, mais personne ne rencontrerait jamais personne, ce serait désespérant. Avec ton stupide raisonnement, Milo et Cassia ne se seraient pas embrassés alors que la vague de lave du Vésuve leur arrivait dessus à Pompéi, tu as vu ce film ? Ce premier baiser est un des plus beaux du monde parce qu'il est le premier et pas parce qu'il est le dernier, même s'il est les deux, tu peux comprendre ça ?

Ulysse... Tu es insupportable. Je veux penser moi que nous aurions pu guerroyer ensemble, sur ce sujet ou sur d'autres. Nous n'aurions été d'accord sur rien. Tu aurais pincé les lèvres, j'ai bien vu que ça, tu le fais très bien et je t'aurais traité d'imbécile en me rapprochant de toi. Et tu aurais été encore plus furieux et je me serais approchée encore plus près, si près que c'est à ton oreille que j'aurais confirmé que oui, tu étais décidément le plus grand imbécile de la Terre. C'est peut-être même contre ta bouche que je

l'aurais dit. Sûrement, à vrai dire. Nous aurions probablement continué à nous dire des horreurs en nous faisant des merveilles... Oh mince.

Mais tu n'es pas le plus grand imbécile de la Terre, n'est-ce pas ? Juste tu n'es pas libre. Et il te plaît de croire que je ne l'ai pas compris, moi, ta Pénélope, la plus invraisemblable bienheureuse de la planète...

Le baiser du Vésuve avait rendu Alphonsine toute chose... C'était encore plus chaud que celui de la tortue, mais bon, la lave n'y était sûrement pas pour rien.

Et puis en même temps, elle commençait à se demander si elle n'était pas en train de lire une moche histoire d'adultère. Du coup, elle commençait à la trouver moins émouvante, sa vieille. Sans doute qu'elle n'en savait rien au début, mais dès qu'elle avait compris, elle n'avait plus eu aucune excuse.

Son père à elle était parti avec sa vieille et ç'avait été vraiment moche. Sa mère ne s'en était jamais remise.

Elle se demanda si elle avait envie de continuer à lire.

Je sais.

- Tu sais quoi ?

- Je sais ce que je vais faire.

- Oublie les portes.

- Je vais lui écrire une lettre d'amour.

- Quoi ?

- Il m'a branchée et c'est merveilleux, je suis trop contente, alors je vais lui répondre.

Elle sourit.

- A ma façon.

Elle était contente déjà au moins d'avoir scié Muriel.

Pas pour longtemps.

- Ton idée, en vrai, c'est du génie. La lettre, on va l'écrire ensemble...

Et en frappant du poing sur sa main,

- ... et on va se venger de tous ces cons qui nous prennent pour des truffes.

Elles étaient allées au pas de course dans le parc et s'étaient laissées tomber à l'ombre du grand chêne, hilares et surexcitées.

Alors...

Cher Boucle d'Or

- Boucle d'Or ?

- Oui,

... tu ne l'sais pas mais pour moi tu es Boucle d'Or

et quand tu entres en BU mon cœur bat plus fort

- Ça rime, en plus.

- Tu as raison, la lettre, on va l'écrire en vers.

De ta haute taille tu domines

Les programmes des cours comme le cœur des gamines

- N'en fais pas trop quand même, ou il va réaliser qu'on se fout de sa gueule.

- T'inquiète, tu as déjà pensé, toi, qu'un mec qui te complimentait se foutait de toi ?

- Mais... Ça n'a rien à voir !

- Voilà, c'est ça, ça n'a rien à voir !

Je vois les aguicheuses, sur ton passage frémir

Quand dans mon coin je m'éteins et n'ose plus respirer

- C'est quoi, aguicheuses ?

- Tu as raison, allumeuses, c'est mieux ?

- Ah oui, là, au moins, on comprend... Dis, c'est pour moi, allumeuse ?

- Oui, tout exprès pour toi, arrête de m'interrompre, tu vas me couper l'inspiration,

Sous la cascade de mes cheveux blonds je soupire

- Quels cheveux blonds ?

- Mais, les miens !

... je soupire

Et mon souffle se fige à ta seule pensée

Perdu loin derrière mon opulente poitrine.

- C'est bien, ça, les gros seins, les mecs, ça les excite

Mes seins, malgré moi, fièrement pointent vers toi

Qui jamais encore n'a levé les yeux sur moi.

- Stop !

- Quoi encore ?

- Comment veux-tu une seconde qu'il croit qu'il a pu laisser passer une blonde aux gros seins en BU ? Et une avec les seins qui pointent en plus ! On n'est pas crédibles, chérie...

- Attends...

Je suis belle, pourtant, les regards le confirment,

Avec mes longues jambes et ma peau si dorée

Mais aucun à ta cheville seulement n'arrive

Et je n'écoute jamais aucun de leurs sifflets...

- Et voilà la réponse à ta question,

Il faudra sans doute que je cesse de me cacher

Derrière le gros pilier à gauche de l'entrée

Si je veux sentir enfin tes yeux se poser

Sur mon désir éclairé de femme envoûtée

CQFD ? CQFD.

- ... Là, tu m'espantes. Quand je pense que j'ai osé te dire que tu ne savais pas ce que c'était de brancher...

Viens, o viens,

Sous l'escalier tout près de l'entrée,

Sur ce banc ouvragé si propice aux baisers

Aujourd'hui, non, demain,

A 15 heures jeudi

Après le dernier cours, disons d'anatomie

Pour parcourir la mienne

Pendant que je perdrais mes doigts

Dans tes boucles folles, mon amour, mon roi.

- Mon roi ?

- Je suis obligée, c'est pour la rime.

- Mmmmm. Tu crois pas qu'on en fait un peu trop, là ?

- Pourquoi ?

- Je sais pas, en plus, ça t'est venu si naturellement, tout ça, que je me demande si tu n'es pas un peu amoureuse en vrai.

- Pas un peu, chérie, complètement.

- Ça va, ça va, il n'empêche, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Je sais, on va poser la lettre sur sa table, à sa place et on va attendre bien sagement qu'il arrive.

- Tu es folle, il ne faut pas du tout qu'il puisse faire aucun lien avec nous, ça veut dire que la lettre, quand il la trouvera, il ne faut surtout pas qu'on soit là. Il faut la jouer plus finement... La lettre, on va la glisser dans ses affaires, dans son casier.

- Dans son casier ? Mais t'es une vraie malade ! Jamais de la vie, tu m'entends, jamais de la vie je rate sa tête quand il va lire !

- Oui, tu as raison, on ne peut pas rater ça.

- C'est clair. Alors ?

- Retour à la case départ. On glisse la lettre dans un de ses livres à la pause, on file à la cafète et on revient l'air de rien,

si possible accompagnées. Aucun lien possible et on ne rate pas la lecture.

- Mouais. Sauf s'il ne trouve pas la lettre.

- Il la trouvera, fais-moi confiance.

- Et après ?

- Après rien.

- Quoi rien, quel intérêt tout ça, si on n'entre pas en contact ?

- Tu l'as dit, tu te souviens ? Tous ces cons qui nous prennent pour des truffes...

- Oui, mais quand même, il est surfer, Boucle d'Or... On ne va quand même pas le laisser seul sur son banc ? J'accepte de me dévouer pour lui demander ce qu'il fait là et qui il attend...

- ...et pour lui raconter qu'on a écrit la lettre ensemble sous le grand chêne, comme les jeunes filles en fleur de Proust ?

- De qui ?

- Laisse tomber, si on lui explique, on a tout raté, le truc, c'est précisément qu'il lui arrive quelque chose qu'il ne comprenne pas...

- C'est moi qui ne suis plus sûre de tout comprendre... Oh, mais oui, attends, on va rencarder un boudin ! Une grosse blonde moche et con...

- Tu sais quoi, tu es aussi méchante que lui en fait.

- Oh ça va... Bon, alors, on va se cacher et l'observer. Avec plein de filles à qui on aura raconté notre coup.

- Non. Jeudi, on va simplement le planter.

- Quoi, sans aller le voir attendre comme un con ?

- Le banc est dans l'entrée, je te signale, on passera devant, comme d'habitude et c'est tout. Et d'après moi, il n'y sera pas, parce que la lettre, elle est sacrément tordue, quand même.

- Bien sûr qu'il y sera, et plutôt deux fois qu'une, ce sont les tordues comme ça, fonceuses et rentre dedans qui leur plaisent, crois-moi.

Et elle avait vraiment l'air de savoir de quoi elle parlait.

- Bon, qui va mettre la lettre ?

- Nous irons ensemble. Arrête de te prendre la tête.

Elles avaient attendu que la bibliothèque se vide à la pause déjeuner. Quand elles avaient été bien sûres qu'il ne restait plus personne, elles étaient passées devant la table du garçon et avaient glissé avec des mines de conspiratrices la lettre dans le premier livre de sa pile de livres de cours.

Puis elles étaient passées par les toilettes avant d'entrer dans la petite cafétéria de la fac, histoire que tout le monde pense bien que c'est de là qu'elles venaient.

Lorsqu'elles étaient retournées en bibliothèque après la pause, Boucle d'Or était déjà assis à sa place. Il tenait dans sa main l'enveloppe sur laquelle elle avait écrit d'une écriture nerveuse Boucle d'or. Il les avait suivies du regard tandis qu'elles regagnaient leur table de l'air le plus innocent possible. Puis il avait commencé à lire. De temps en temps, il levait les yeux et parcourait la salle du regard. Les yeux obstinément baissés sur leurs polycopés, elles essayaient de

ne pas rire trop fort.

- Je crois qu'il regarde vers nous.

- Mais non, il cherche une blonde.

- Je te dis qu'il nous regarde.

- Mais non, vois, il observe, l'air de rien, la partie gauche de l'entrée, en fait, on a été con, on aurait dû décrire quelqu'un d'ici...

- Non, parce qu'alors, il n'y aurait eu aucune chance qu'il aille au rencart, il aurait simplement été parler à la pouffe correspondante, merde, il se lève, il marche vers nous...

Mais Boucle d'Or les avait dépassées de son pas tranquille avant d'aller s'asseoir près d'une petite blondinette toute menue qui travaillait à la table derrière. Il lui avait dit quelque chose et la fille avait hoché la tête avec étonnement et le grand garçon était retourné à sa place.

- Je dois savoir ce qu'il lui a demandé...

Elle avait retenu Muriel de justesse avant qu'elle ne se lève,

- arrête, ou il va tout de suite comprendre que c'est nous, il ne faut pas bouger, je ne sais pas, moi, fais semblant d'écrire, concentre-toi sur quelque chose,

- Je veux bien essayer de me concentrer sur son copain le basané, oh merde, il lui donne la lettre à lire... Viens on va se boire un café avant que j'explose.

En fait, elles avaient éclaté de rire bien avant d'arriver en cafétéria, mais si la vie étudiante enseigne une chose, c'est bien le fou rire silencieux et c'est haletantes qu'elles s'étaient

effondrées sur les banquettes de skaï bleu marine.

- J'ai cru qu'on n'y arriverait pas, tu as vu sa tête, non, mais tu as vu sa tête ?

- Il nous a quand même dévisagées...

- Mais non, il a dévisagé tout le monde, c'était trop drôle.

- Le voilà, arrête de rire.

- Surtout pas, au contraire, ris bien fort, qu'il ait l'impression qu'on rit pour tout autre chose.

De fait, le garçon eut l'air très étonné de les voir si exubérantes, d'autant qu'elles furent parfaites et n'eurent pas un regard pour lui. Il finit par quitter la cafette d'un air contrarié.

- En voilà un qui ne va pas beaucoup travailler aujourd'hui.

- Oui, ben il n'est pas le seul, moi non plus, je n'ai plus du tout la tête à ça maintenant, viens, tirons-nous d'ici.

L'écriture de cette lettre l'avait totalement apaisée. Pour elle l'histoire était terminée. On l'avait insultée, elle s'était vengée, point.

Le jeudi en question, bien entendu, Boucle d'Or n'avait pas seulement approché le banc et elle n'en avait pas été autrement étonnée, à l'inverse de Muriel qui avait pris cette défection comme un affront personnel. Elle avait même parlé de lui écrire une autre lettre, pour quoi faire, grands dieux, pour quoi faire ?

C'est cette semaine-là que Muriel décida de retourner chez ses parents, je crois qu'ils ont compris, dit-elle. Elles

continuèrent à se retrouver de loin en loin à la bibliothèque, mais l'histoire semblait les avoir un peu éloignées l'une de l'autre.

D'autant plus d'ailleurs que Muriel avait recommencé à tourner autour de Boucle d'Or.

Elle les surprit tous les deux à la cafette un matin, Muriel riait très fort, un peu trop peut-être et elle leur fit un petit sourire en passant, auquel tous deux répondirent.

La vie reprit son cours.

Un jour, en rentrant chez ses parents, elle vit la porte de l'entrée de l'immeuble en train de se refermer doucement. En courant un peu, elle pouvait l'attraper sans avoir besoin de sortir ses clés ou de sonner. Elle se précipita, grimpa quatre à quatre les quelques marches de l'entrée et arriva juste à temps pour la retenir. Très contente d'elle, elle se glissa essoufflée dans l'immeuble et voulut s'appuyer un instant sur la lourde porte de bois. Mais la porte résista. Surprise, elle chercha ce qui la bloquait. Un pied. Le pied de Boucle d'Or.

- C'était toi, la lettre, n'est-ce pas ?

Elle était bien trop surprise pour répondre. Il souriait de toutes ses dents.

- J'en étais sûr.

Et lui tournant le dos, il dégringola l'escalier.

- Hey, attends. De quoi tu parles ?

- Ah non ! Tu ne vas pas jouer à ça ! Je t'ai trouvée.

Applaudis.

- J'applaudis, je t'assure. Des deux mains. Comment tu as eu mon adresse ?

- Deux mois que je la cherche.

- Bravo. Tu sais pourquoi au moins ?

- Parce que tu es amoureuse de moi ?

- Tout juste. Je tombe toujours amoureuse des grands dadais malappris.

- Qu'est-ce que je t'ai fait exactement ?

Elle s'était sentie totalement stupide.

- Tu m'as énervée un jour et je me suis crue très drôle avec ma lettre idiote, mais en réalité, c'était un peu con.

Il souriait encore.

- J'ai bien aimé, moi.

- Bon, ben tant mieux. Salut.

- On se voit demain à la cafette ?

- Je ne sais pas, je dois travailler...

- Juste dix minutes. Un petit café et je te laisse tranquille. On se retrouve à 10 heures, ça va ?

- D'accord.

- Tu as lu Cent ans de solitude ?

- Non.

- Tu vas aimer. Je te l'apporte demain.

Il fut son premier ami et lui fit découvrir Garcia Marquez, puis George Orwell et les Bidochon, il fut le premier à lui

dire qu'il pensait à elle à chaque fois qu'il écoutait Carmen, ma petite femme fatale, elle commença à écrire, lui alla jusqu'au bout de sa médecine et même s'ils probablement s'aimèrent, ils n'échangèrent jamais ne fut-ce qu'un baiser.

Tu sais quoi ? C'était une très mauvaise idée de te faire partager l'écriture de mon roman d'amour. (La pute vierge, c'était ma copine et sûrement pas moi.) Comme c'était une très mauvaise idée de vouloir rester amie avec toi.

Tu n'as pas peur, c'est vrai. Juste tu n'as pas envie.

Mon amour à moi est si réel et si fort que je n'ai pas besoin de beaucoup me forcer pour recommencer à y croire pour un oui pour un non.

Alors ne viens pas me dire que ce sont mes doutes qui créent les tiens. Tu ne seras jamais aussi blessé que je ne le suis. J'en ai assez Ulysse. Si tu m'aimes, je ne veux pas vivre un jour de plus loin de toi. Si tu n'arrives pas à envisager qu'on se rejoigne, d'une façon ou d'une autre, alors tire les conclusions qui s'imposent. Elles sont limpides.

Et déjà, cessons totalement le virtuel. Avec toi, je ne veux plus que du réel ou rien.

- *Tout ça ne me dit pas* comment vous m'avez retrouvée.

- Vous voulez la vérité ?

- Mais oui.

- *Quand j'ai compris que votre Roméo était marié, j'ai arrêté de lire, mais je pensais sans cesse à votre histoire. Alors malgré moi, j'y revenais toujours et finalement, j'ai décidé de vous retrouver pour vous rendre votre cahier. Il m'a semblé que c'était ce que je devais faire. Je croyais que vous étiez une petite vieille.*

- Une petite vieille ? Quelle drôle d'idée. Mais pourquoi ?

- Je ne sais pas, c'est votre caddie, aussi.

- De quel caddie parlez-vous ?

La vérité, c'est qu'elle était encore retournée sous l'arbre et que cette fois, elle avait réveillé le jeune de la couverture. Elle avait dû se coltiner tous les propriétaires de 4x4 Patrol noires de la région, une chance que l'ex de la tortue ait eu des goûts aussi voyants. Il avait été furieux que la mère de ses enfants ait osé faire main basse sur sa bibliothèque et avait été infiniment rassuré lorsque sa fille avait illico débarqué de son lointain Proche Orient, mettant vite fait la main sur sa mère et sur ses livres. Il avait embarqué ses livres et elle avait embarqué sa mère.

Qu'est-ce que vous voulez dire, embarqué sa mère ? demanda Alphonsine, interdite.

- Ça veut dire qu'elle l'a mise dans un avion et l'a ramenée avec elle en Israël, répondit brusquement l'homme d'affaires.

- Ah oui, une villa près de la mer à Yafo...

- Comment savez-vous qu'ils vivent à Yafo ?

- Je ne sais pas, j'ai dit ça comme ça. Je voudrais vous remettre certain

tableau que j'ai retrouvé et qui appartient à votre femme.

- C'est une demande officielle ?

- Pas du tout, ma visite est parfaitement informelle.

- Alors je ne lui remettrai rien du tout, j'en ai un peu assez de ses conneries, voyez-vous ?

Il se saisit sur son bureau d'un gros bloc de papier à tranche dorée et y griffonna nerveusement quelques signes avant d'arracher la première feuille qu'il avança vers elle. Tenez, voici son numéro de téléphone, appelez-là, qu'elle se débrouille et qu'elle assume un peu.

- Posant la main sur Fantine et la Femme araignée qu'elle avait posés sur le bureau - Merci pour les livres. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Elle ne lui avait pas parlé du journal, bien sûr. Un journal ne se remet qu'en main propre à son propriétaire. Alphonsine se demandait comment une si grande amoureuse avait pu être mariée, avoir des enfants même avec un homme si sec, si catégorique, si pressé. Si peu romantique. Comment se pouvait-il d'ailleurs que ces livres fussent les siens ? Était-il possible que ce type-là ait seulement lu Fondation ? Et tous ces livres qu'elle avait aimé associer, elle, à la femme tortue, à celle qui avait écrit ces idiotes lettres ? Idiotes, mais belles aussi. Elle ne comprenait plus rien. Mon dieu. Se pouvait-il que ce type-là avec sa grosse Patrol et son bureau classieux ait jamais reçu d'elle une lettre d'amour ? Elle décida que non.

Elle empocha le numéro de téléphone qu'il lui tendait et sortit sans ajouter un mot.

Mon Ulysse voyageur...

« Voilà combien de jours voilà combien de nuits
Voilà combien de temps que tu es reparti
Tu m'as dit cette fois c'est le dernier voyage
Pour nos cœurs déchirés c'est le dernier naufrage... »
Dis, tu connais Barbara ?

Je sais que tu es très pris par tes affaires. Je sais que tu vis des moments difficiles et que tu as besoin de rester ultra concentré. J'ai très bien compris tout ça. N'en doute pas.

Mais pendant ce temps, c'est ma vie qui passe. Je sais exactement ce qu'a dû penser la petite Clochette toute seule dans son tiroir, si attendrissante dans l'attente impatiente de son amour. Attendre par amour, Ulysse, c'est peut-être romantique si tu as 20 ans, mais c'est totalement ridicule si tu en as 50. D'autant que je comprends bien que dans ta vie, tout passera toujours avant moi. Je connais bien ça. C'est ce que je fais, moi aussi. Je suis toujours, par principe, tout en dessous de la pile.

Je ne doute pas de toi, au contraire. Je sais très bien que mon importance à tes yeux est très exactement inversement proportionnelle à combien dessous je suis sous la pile. Ce qui veut dire que si tu m'aimes autant que tu le dis, je suis sous la dernière couche qui est dessous. Peut-être même encore dessous. Ça m'attendrit, sache-le bien. Mais ça m'agace,

aussi. Ce n'est pas tant toi qui vaques qui m'agace, d'ailleurs, mais moi qui stupidement accepte !

Plus on attend, Ulysse, et plus il est difficile d'arrêter d'attendre. Les choses insensées ne peuvent que durer, justement parce qu'elles sont insensées, un peu comme si leur durée les protégeait de leur vacuité et ni l'Arlésienne ni Godot n'arriveront jamais. Combien peu nombreux sont les événements qui valent l'attente qui les a précédés ! Le plus souvent, face au sentiment navré de l'immense gâchis, par lâcheté, par paresse, on recule tant qu'on peut le moment de cet inconfort. Quand tu vas arrêter de me faire attendre, il va te falloir admettre combien dérisoire, combien vaine, combien inutile aura été cette attente, Ulysse.

Ne comprends-tu pas que plus le temps passe, et plus nous nous enfonçons dans le virtuel ? D'autant « que tout le temps qui passe ne se rattrape guère, que tout le temps perdu ne se rattrape plus ».

Voilà.

Cet après-midi, je voulais juste entendre ta voix. Vraiment. Tu m'aurais appelée et tu m'aurais dit bonjour mon amour, comment tu vas, ça m'aurait suffi. J'en avais besoin. C'est un peu ridicule, je sais. Ce n'était pas très important en fait.

Avant que tu fasses ton grizzly et t'excites en lisant ce courriel en pestant oui, mais de quoi elle parle, avec tout ce que j'assume, qu'est-ce qu'elle cherche celle-ci, qu'est-ce

qu'elle vient me bassiner avec ses états d'âme, etc., je veux que tu saches que j'ai mûrement réfléchi avant de te l'envoyer. Et j'en suis arrivée à la conclusion qu'une diversion ne pouvait pas te faire de mal, au contraire.

Pendant que tu te noies dans tes grands chiffres, considère que je viens de t'offrir une petite bulle d'amour, très mélancolique, certes mais très réelle. Je suis une vraie petite douce et tu ne l'as même pas encore compris.

Voilà. Respire un grand coup. Ça va mieux, non ?

Ps. J'ai écouté Barbara jusqu'au bout. Je ne suis pas sûre du tout de me réinstaller dans mon tiroir, sauf si tu es dedans. Alors prends tes dispositions.

Vos enfants m'ont raconté.

Vous ont raconté quoi ?

Tout.

Ils sont si tendres et si merveilleux.

Ils vous aiment vraiment.

Oui... Qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ?

Je vous l'ai dit. Vous rencontrer. Je voulais vous voir.

Ah.

Je voulais vous dire que j'avais trouvé le chat aussi.

Quel chat ?

Le tableau.

Ah oui, le tableau... Vous avez déjà été amoureuse, Alphonsine ?

Personne ne m'appelle comme ça, vous savez ?

Mais c'est votre prénom, non ?

Oui.

Vous voulez que je vous appelle comment ?

Je ne sais pas.

Ok, alors ce sera Alphonsine, vous voulez bien ?

Euh oui.

Vous avez déjà été amoureuse, Alphonsine ?

Amoureuse ? Je ne sais pas, je ne crois pas. Pas comme vous en tout cas.

Solange rit.

Quel dommage.

Mais c'était un parfait salaud.

Non. C'était l'homme que j'aime.

Comment l'homme que j'aime ? Vous l'aimez toujours ?

Le regard de Solange se perdit.

C'est un truc que je me suis toujours demandé en voyant les foules vociférantes dans les manifestations. Toute cette colère, elle devient quoi quand on rentre chez soi ? Pire, si on obtient ce qu'on demandait, qu'est-ce qu'on fait de toute cette violence, de ces slogans, de ces pensées destructrices qui nous font sortir de nous-mêmes ? Quand on est sorti de soi en fait, on est où ? Vous voyez ce que je veux dire ?

Non.

Bon, ben l'amour, c'est pareil. Quand ça s'arrête, ça continue. Ou alors, ça n'en était pas. Mon amour pour toujours, il est vraiment pour toujours. Ils ne comprennent pas.

Mais c'est un salaud.

Quelle importance ? J'aime un salaud, et alors ? Je ne l'en aime pas moins. Oh non, je ne l'aime pas moins. Mon dieu, peut-être même que je l'aime plus. Je vous souhaite de comprendre un jour, Alphonsine...

Ce n'est pas qu'elle avait décidé de ne jamais embrasser personne mais la vie est mal faite et hormis le cousin, va savoir pourquoi, ils attendaient tous sa permission pour la toucher.

Elle n'en avait pas moins commencé à avoir beaucoup d'amis. À peu près autant que d'ennemies en fait. Ça la désespérait. Elle voyait ces filles si belles et drôles, elle aurait adoré partager leurs confidences et leur liberté de ton. Qu'est-ce qui clochait chez elle ?

Elle aurait pu faire les beaux-arts, mais très stupidement elle qui vivait la peinture avait décidé de ne surtout pas chercher à en vivre. Vivre pour la peinture oui, par la peinture oui, de la peinture jamais. Tu vois l'idiotie qui pointe ? Cette petite était incorrigible.

Son père l'avait pourtant rapprochée d'un ami à lui, peintre de renom qui l'accueillit un temps dans son atelier magique de la montée des Accoules. Ce peintre, elle l'aimait avant de le rencontrer. Elle aimait ses contours nets et ses couleurs minérales. Ses aplats francs. Ses angles honnêtes. La Provence sous ses pinceaux éclatait de vie et de lumière. Les personnages s'y fondaient, puissants et sans visage, carrés comme la mer profonde, si profonde. Chez ce peintre, tout était paisible et fort, mais aussi baroque et sauvage et étrangement rutilant et jusqu'à son nom.

Ah l'atelier du peintre... L'odeur sensuelle de la térébenthine, le frottement lascif des pinceaux dans l'huile révélatrice, le raclement coloré des couteaux, le souffle chaud de l'homme dans son cou.

C'est qu'il s'était approché de très près, le peintre, cette première fois. Il lui avait expliqué avec sérieux que jamais elle ne pourrait peindre la vie si elle ne l'avait pas vécue, la mort si elle ne l'avait pas frôlée, l'amour si elle ne l'avait pas fait et les yeux dans ses yeux, elle avait compris combien il avait raison tandis qu'il allongeait l'horizon de leur premier tableau de sa brosse virile et horizontale. Tu signeras dit-il en s'éloignant. Mais vous avez peint aussi, avait-elle murmuré en regardant le reflet des peupliers rectangulaires dans la mer verte. Non, non, je t'assure, cet horizon est bien le tien et tu as l'âme d'un vrai peintre. N'en doute jamais, petite.

Il n'avait plus remis les pieds à l'atelier ses jours de visite et elle s'était dit avec gêne et regret qu'elle le dérangeait probablement. Elle espaça donc d'elle-même ses séances, même s'il lui en coûta terriblement de renoncer à ces douces toiles vierges qui toujours l'attendaient sur le chevalet avec le pot de brosses et pinceaux propres devant la palette sage et le petit post-it des consignes étrangement tendres dans leur sobriété élévatrice. Elle finit un jour par ne pas revenir sans qu'il lui demande aucune explication.

Elle se mit à rêver de New York et de Jérusalem. Elle quitta Marseille. S'installa à Paris.

Sa Laura, l'amie de toujours y vivait déjà, en colocation dans le XXème arrondissement rue Vitruve avec une charmante rencontrée à la fac de physio, blonde comme seules savent l'être les Allemandes, Barbara.

La première fois qu'elle avait appelé, elle était tombée sur la fille de la tortue. Elle avait fait le numéro comme on voyage, étrangement émue. Penser que les ondes s'envolaient par-delà la Méditerranée l'avait troublée, incontestablement. Elle avait raffermi sa voix pour demander, vous êtes Solange ? Et la jeune voix rieuse avait répondu, non, je suis sa fille, Daphnée.

Elle avait insisté.

Pourrais-je lui parler ?

Non, désolée, elle a encore oublié son téléphone. Je peux faire quelque chose pour vous ?

C'était quelque chose dans la voix de la jeune fille et elle avait tout raconté, le tableau, le cahier, le dessin sur le mur, la couverture orange, Fondation.

La jeune fille écoutait sans mot dire.

Quand Alphonsine eût terminé, elle demanda seulement avec un accent qui chante, vous êtes déjà venue en Israël ?

Et elle s'entendit répondre : Je ne suis jamais sortie de Montpellier. Je n'ai même jamais pris l'avion.

C'est une belle opportunité, vous savez ? Ma mère est une femme extraordinaire. Et je suis sûre qu'elle serait touchée par l'intérêt que vous lui portez.

Alphonsine avait été décontenancée par la tournure que prenait la conversation.

Écoutez, il n'est pas question que je me déplace, je vais vous faire parvenir les objets dont il est question...

Attendez, vous ne comprenez pas. Ce fameux soir, vous avez cru qu'elle était morte, n'est-ce pas ? Pour vous, c'était juste une fausse information sans conséquence, mais imaginez que nous, ses enfants,

nous vivons dans l'angoisse qu'une information de ce genre nous arrive et qu'elle soit vraie.

Vous pouvez être plus claire ?

Pas vraiment... Comment dire ça ? Ma mère est une personne merveilleuse, mais depuis quelque temps, elle se comporte comme si elle était immortelle et nous sommes tous en apnée. Là, déjà, vous l'avez rencontrée...

Non, justement.

Non, mais oui, vous voyez ce que je veux dire, sur un coup de tête, elle a pris un avion, s'est débrouillée pour aller récupérer ses livres chez mon père...

Les livres sont à elle ?

Oui, pourquoi ?

Pour rien, continuez, s'il vous plaît.

Ils sont à elle, mais ma mère a dû renoncer à les prendre avec elle lorsque nous sommes venus en Israël, nous n'avons emporté qu'une valise chacun, nous sommes des aventuriers, alors, elle les a confiés à mon père, c'était une façon pour elle d'être sûre que nous pourrions continuer à y avoir accès, à les lire, même, à l'occasion de nos vacances françaises. Et je dois dire que mes frères et moi mettons un point d'honneur à en lire au moins un à chacun de nos voyages en France, parce qu'on sait combien c'est important pour elle.

C'est quoi, se comporter comme si on était immortel ?

Je ne sais pas... C'est super beau. Mais super imprudent aussi. Comme une façon affolante d'être totalement libre en se moquant du danger. Ma mère est un vrai super héros et elle a décidé de sauver le monde. Allez, venez, elle vous plaît déjà, je le sens. La proposition est super honnête en plus. Vous verrez sur place de quoi il retourne. Avec

en prime le soleil, la mer et Napoléon !

Qu'est-ce que Napoléon vient faire dans cette histoire ?

Je suis même prête à venir vous chercher si vous voulez. Laissez-vous faire.

Il n'en est pas question. Je ne sais pas. Je vais réfléchir. Je vous recontacterai. Ok ?

Ok, ok. Retenez juste que je suis même prête à venir vous chercher.

...

Attendez. Vous avez déjà été amoureuse, comment vous avez dit que vous vous appelez déjà ?

Je ne comprends pas.

Moi non plus. Il y en a, quand ils sont amoureux, on dirait qu'ils ont douze ans, ils sont comme des bienheureux, avec ce sourire, ils rayonnent, on ne sait plus comment les tenir. Ils inondent de fric les clodos dans la rue, ils invitent des gens qu'ils ne connaissent pas à manger à la maison, juste parce qu'ils leur ont souri sur la plage, ils chantent sur leur petit vélo, ils font vraiment n'importe quoi, mais ils sont si attendrissants, et tout ça pourquoi ? Parfois juste pour quelqu'un qu'on n'a jamais vu et eux non plus.

Comment, eux non plus ?

Non. Parfois vous écrivez à des gens sur internet et ils viennent jamais vous voir. Ils vous donnent rendez-vous à l'Empire State Building à Manhattan et ils ne viennent pas. Et vous, vous attendez toute la nuit. Alors parfois, il y en a que ça rend si triste qu'ils décident de sauver le monde.

Écoutez Daphnée. Je vous promets que je vais y réfléchir.

Barbara était une très belle fille. Naturelle. Si naturelle.

Plus que naturelle d'ailleurs. C'était une fille écologique.

Elle se douchait très vite, assise dans la baignoire, ne rinçait pas sa vaisselle, pourquoi gaspiller de l'eau quand le savon, comestible, est étudié pour glisser le long des verres et des assiettes, refusait catégoriquement les parfums et toute forme de déodorant, la meilleure odeur est celle que t'a donnée la nature, et bien entendu, elle ne s'épilait pas non plus.

En même temps pour elle, tout semblait facile. Elle touchait de l'Allemagne une bourse d'études dont le montant dépassait largement le salaire moyen français, qui s'ajoutait à l'argent que lui envoyaient ses parents et elle avait la peau toute dorée.

Elle se destinait à la cancérologie et se passionnait pour ses études dont elle pouvait disserter des heures, ses lunettes rectangulaires glissant sur le bout de son nez.

Si Barbara lui plut d'emblée, elle mit un point d'honneur à ne jamais chercher à la voir seule et à associer toujours Laura à toutes leurs virées. Les folles soirées de la rue Vitruve, les éditeurs, les premières commandes et l'encrage de ses dessins. Paris en couleurs.

Barbara cria pour se faire entendre : "Les chercheurs français cherchent tous ce qui caractérise une cellule malade.

Moi, je veux déterminer ce qui caractérise une cellule saine. Tu comprends ?”

Elle s’était inclinée vers son oreille.

- Je ne sais pas, cela a l’air un peu trop simple. Non ?

- Je te garantis que ça ne l’est pas. On a admis que la santé, c’était la norme et tout ce qui s’éloigne de la norme nous interpelle et nous panique. Alors que la norme qui nous sert de base est tout aussi mystérieuse. La question pourquoi je reste en bonne santé est aussi pertinente que pourquoi je tombe malade.

- Mais on ne le sait pas déjà, ça ?

- Tu le sais, toi, madame l’artiste ?

- Je sais juste que j’ai soif, là. Je t’apporte un verre, Marie Curie ?

- Mais Marie Curie n’était pas cancérologue !

- Ca m’aurait étonnée, tu bois quoi ?

- Un cuba libre.

- J’arrive.

- Bouge pas, j’y vais.

Un des deux grands garçons qui les regardaient parler s’était levé. Il se pencha vers elle.

- Tu prends quoi, toi ?

- Jus de pamplemousse, merci.

Il était grand, un peu fort, les cheveux en bataille. Le deuxième garçon n’avait pas bougé. Il semblait un peu plus petit que le premier, plus mince, aussi, et ses cheveux hirsutes

lui cachaiet presque entièrement le visage.

- Il est gentil, n'est-ce pas, sourit Barbara en suivant des yeux le grand garçon qui se faufilait dans la foule vers le bar. Nous travaillons ensemble. C'est Valentin.

- Tu sors avec lui ?

- Depuis bientôt 2 mois. Un vrai record. Bon, c'est vrai qu'il y a eu les vacances au milieu, mais quand même. Il m'apaise. Et celui-là, elle montra le garçon hirsute immobile dans le tumulte, celui-là m'intrigue. Il ne parle jamais et je n'ai jamais vu ses yeux, tu le crois, ça ?

- Il travaille aussi avec vous ?

- Non, c'est un ami de Valentin. Il fait de la musique ou des maths ou les deux, je n'ai pas compris.

Valentin revenait avec les verres, trois dans une main et le dernier dans l'autre. La musique était si violente qu'il était très difficile de s'entendre. Elle hurla merci en prenant son verre. Ils se sourirent tous et burent.

La conversation l'avait épuisée. Elle n'aimait pas s'égosiller comme ça, les basses résonnaient dans sa poitrine et lui donnaient mal au cœur.

Elle vida son verre en inclinant très loin la tête en arrière et se leva.

- Tu t'en vas déjà ? Mais il n'est que 11 heures...

- Excuse-moi, j'ai un dessin à rendre pour demain, on s'appelle, ok ?

Elle adressa un signe de tête aux deux garçons qui

s'étaient levés tous les deux cette fois-ci, chercha des yeux la belle Laura, ne la trouva pas dans les éclairs de lumière, tu l'embrasseras pour moi et elle sortit.

Le froid parisien la revigora. Après le vacarme, le silence était presque douloureux. Elle resserra son pull autour d'elle et se hâta vers la bouche de métro la plus proche.

Elle l'avait tant rêvée cette vie parisienne. Les petits crèmes des matins au comptoir, les “baguette camembert” avec le petit noir serré des troquets, l'irish coffee des pubs, les bouquinistes des bords de Seine, le grand Palais, le Pont des Arts, le Panthéon, le Sacré Cœur et les folles virées nocturnes sous les lampadaires grand siècle. Le gris argent de la ville sous la pluie. Et entre les gouttes, cette faune cosmopolite en fusion comme autant de projets, de fantômes, de désirs.

Mais les rêves rendent rarement compte du bruit, du froid, de la fumée, de l'atmosphère sordide qui en résulte parfois, comme de ce petit pincement qui saisit le cœur. En vérité, elle n'était bien que chez elle.

Elle marmonna entre ses lèvres gercées : “Paris, t'es plus belle à rêver qu'à vivre. T'es belle, mais t'es mouillée, t'es froide et tu pues !” et se sourit à elle-même en soufflant entre ses doigts.

Programme : Rentrer. Refermer la porte. Mettre la bouilloire sur le feu. Se caler sur le fauteuil, face au Paris de la baie vitrée, et la tasse fumante dans les mains, attendre que

la tour Eiffel perde sa pointe, son étage, puis s'éteigne tout à fait. Alors seulement, elle pourrait commencer à travailler.

Il devait être quelque chose comme une heure du matin lorsqu'on sonna à la porte. Une erreur évidemment. Elle ne bougea pas. De toute façon, elle était un peu ankylosée sur la grande feuille format raisin qu'elle avait étendue sur la moquette, calée en ses quatre coins par une agrafeuse, une boule à neige du Sacré Coeur, un gros morceau de quartz et une tasse de thé froid. Trois jours qu'elle était sur cette affiche pour une grande boutique des Champs Elysées et elle commençait à s'attacher à la silhouette longiligne du marin bourru qui se découpait sur le quai. C'était bon signe. On ne s'attache qu'à ce qui a pris vie, non ? Restait à présent à le mettre en couleurs. Du bleu, bien sûr, pour le ciel sombre, la mer et son costume, mais aussi du rouge, pour la coque du paquebot derrière lui, et des tons ocres pour le fond...

La sonnette retentit à nouveau, insistante. Cette fois, elle se leva, tendit sa jambe fourmillante loin devant elle et sautilla sur l'autre pied jusqu'à l'interphone.

- Oui ?
- Tu ouvres ?
- Qui est là ?
- C'est nous, Valentin et Basile.
- Je connais un Valentin et un Basile, moi ?
- Arrête, on était ensemble à la soirée.
- Oh, Valentin ! Barbara est avec vous ?

- Non, on peut monter ?
- C'est à dire...
- Ecoute, laisse-nous monter, on va t'expliquer, parce que ça commence à peser, là.
- Quoi ça pèse, de quoi tu parles ?
- Ouvre. On vient t'apporter quelque chose.

Qu'est-ce qu'elle avait bien pu oublier ? Et comment Barbara pouvait-elle lui envoyer ces deux-là qu'elle ne connaissait même pas ? Quelle situation gênante. Mais elle ne pouvait pas non plus rembarrier l'ami de sa copine. Faisant contre mauvaise fortune bon coeur, elle ouvrit la porte et alla à leur rencontre près de l'ascenseur.

Elle habitait un petit mouchoir de poche au septième et dernier étage d'un grand immeuble très moderne du XVème arrondissement parisien. L'immeuble avait été vendu sur plans à l'international et abritait au rez-de-chaussée, la concierge hongroise, au premier, des Anglais, au deuxième, une charmante famille colombienne, au troisième, les Suisse, au quatrième étage, le cinéaste belge, au cinquième, l'architecte italien, au sixième, un petit couple suédois très mignon et elle avait adoré cette idée d'emménager à l'étage camerounais de ce surréaliste mille-feuilles planétaire. L'étage africain en question avait été dans un premier temps scindé en deux grands appartements, le premier, immense et luxueux dormait dans l'attente de la courte visite annuelle des parents et dans le second s'entassaient les enfants, tous étudiants, musiciens, noceurs et leurs amis, réfugiés

politiques et autres libertins. Pour l'argent de poche des enfants sans doute, deux chambres avaient été libérées à la location, elle occupait l'une d'entre elles, toute petite, certes, mais comme le stipulait son contrat, il y avait une concierge, plus vraie que nature, un ascenseur, presque aussi grand que sa chambre et surtout une grande baie vitrée, avec vue sur la Tour Eiffel.

Les portes de l'ascenseur coulissèrent sur un arbre, genre cyprès provençal. Elle recula, interdite. Suant et ahanant, les deux garçons sortirent l'arbre de l'ascenseur.

- On voulait t'apporter des fleurs, mais tous les fleuristes étaient fermés...

- Vous êtes ivres, c'est ça ?

Valentin la considéra avec sérieux.

- Même pas.

Elle était furieuse à présent.

- Comment vous avez eu mon adresse ?

- C'est Barbara qui nous l'a donnée.

- Barbara vous a donné mon adresse ?

- Oui.

- Elle sait que vous êtes là ?

- Non, écoute, on ne va pas discuter comme ça dans le couloir avec ce pauvre arbre qui est en train de mourir. Tu as vu, on l'a pris avec ses racines, il faut le replanter d'urgence.

- Mais où veux-tu que je plante un arbre, il faut aller le

remettre là où vous l'avez pris.

- C'est à dire que...

- Quoi ?

- Si on se fait pincer en train de déraciner ou réenraciner un arbre, on est bons pour la nuit au poste...

- Tu n'as pas un grand pot ?

Elle regarda Basile qui avait posé la question avec un grand naturel avec consternation.

- Dis-moi que tu rigoles, là ?

- Pas du tout, bon, c'est vrai, on a merdé, mais Valentin avait vraiment besoin de te voir et il n'était pas question qu'il se pointe les mains vides.

La situation la dépassait totalement. La priorité, c'était l'arbre, elle alla directement à la cuisine et enleva le sac de la grande poubelle bleue.

- Celui-là, comme ça, vous le descendrez en partant.

Puis elle traîna la poubelle jusqu'à la baignoire et la rinça.

- Voilà, vous pouvez planter votre bouquet. J'irai demain acheter de la terre pour remplir ma poubelle. Ça tombe bien, en fait, je n'avais rien à faire demain, trop génial.

- Excuse-nous, on t'a dit qu'on avait merdé.

- Bon, ben voilà, c'est replanté, maintenant.

Basile s'était assis sur la moquette, Valentin évitait de croiser son regard.

- Ok, on va y aller.

- Attends deux minutes, dit Basile, tu permets que je me rince les mains ?

- Mais tu saignes ?

- T'inquiète pas, j'ai même pas sali la moquette.

- T'es con, fais voir. Je vais te désinfecter.

- Assieds-toi, dit-elle à Valentin et elle entraîna Basile dans la salle de bains.

- C'est cosy chez toi, murmura Basile, tandis qu'elle sortait le coton.

- Je n'ai pas de désinfectant, je vais te mettre un peu de parfum, mais ça va piquer. Ça va ?

- Je crois oui.

- Tu préfères Paris de Saint-Laurent ou l'Air du Temps de Nina Ricci ?

Il rit.

- Choisis, c'est ta salle de bains.

Elle était très surprise de cette espèce d'intimité douce qui s'installait. Le garçon était d'un naturel confondant. Et ses yeux, que Barbara n'avait jamais vus étaient juste magnifiques. Elle lui sourit.

- Voilà, déjà, tu n'auras pas eu le tétanos à cause de moi.

- J'apprécie.

- Vous voulez boire un thé ?

- Non, dit Valentin.

- Oui, dit Basile.

- On a déjà bien assez déconné, allons-y, dit doucement Valentin.

- D'accord, sourit Basile.

- Le thé une autre fois.

A la porte, Valentin s'était retourné et avait montré le marin qui ronchonnait toujours sur son affiche. « C'est qui, lui ? »

- Barnabé.

Elle avait répondu machinalement.

- Pourquoi il râle ?

- Je crois qu'il a envie de prendre la mer.

- Il n'est pas le seul.

Et ils étaient partis. Elle s'était retrouvée seule avec le grand cyprès. Sur la moquette, Barnabé le marin avait l'air de se moquer d'elle.

Elle avait appelé Laura le lendemain matin. Tôt. Très tôt.

- Mais c'est quoi, cette histoire ? Comment Barbara peut donner mon adresse à son copain ?

- Oh, tu sais, les Allemands sont très libres...

- Tu plaisantes ?

- Oui. Arrête de te prendre la tête, il est comment, ce garçon ?

- Attendrissant.

- Appelle Barbara.

- Regarde, si elle ne l'aime pas, elle va être contrariée et si elle l'aime, elle va être malheureuse...

- Je te rappelle que c'est elle qui lui a donné ton adresse.
- Tu ne m'aides pas...
- Alors attends au moins de savoir ce qu'il veut. Après tout, il n'est pas venu tout seul avec un petit bouquet, il est venu avec son pote autiste et avec un arbre.
- Il n'est pas du tout autiste, son copain, tu sais. Il est hyper charmant en plus.
- Attends, mais il s'est passé quoi, au juste ?
- Hier soir, à une heure du matin, un attendrissant et un adorable m'ont apporté un arbre...
- Tu attends qu'il appelle et tu me racontes, ok ? Faut que j'y aille, là.

Elle n'avait pas attendu très longtemps.

Le téléphone avait sonné comme elle venait de se servir son troisième café de l'heure.

- Salut, c'est moi, Valentin.
- Valentin...
- Je suis vraiment désolé pour hier soir.
- Pas grave, tout va bien. Même le cyprès...
- Ecoute, tu ne voudrais pas descendre boire un café ? Je suis au troquet en bas de chez toi.
- Tu es avec Barbara ?
- Non, pourquoi ?
- Je ne sais pas, vous êtes ensemble, non ?
- Non. Enfin, pas comme tu crois.

- Tu m'en diras tant. Basile non plus, n'est pas avec toi ?
- Je suis seul. Descends, s'il te plaît. Il faut que je te parle. Et après, promis, je ne t'embêterai plus.
- ...
- Juste cinq minutes.
- Bon, ok, j'arrive.

Elle pestait dans l'ascenseur. Pourquoi, mais pourquoi avait-elle accepté ? Parce qu'elle ne se faisait aucune illusion. Elle l'avait lu dans son regard, la veille, l'avait entendu dans sa voix, ce matin. Ce garçon attendrissant allait la mettre dans un immense embarras si elle le laissait parler. Si elle n'y faisait pas gaffe, elle allait avoir droit à sa déclaration du matin. Une déclaration qu'elle n'avait pas envie d'écouter, pas le cœur d'éconduire.

« Pourquoi, mais pourquoi je me retrouve dans des situations pareilles ? »

- Il se leva en la voyant. Bonjour...
- Bonjour...
 - Tu as bonne mine, pour quelqu'un qui a si peu dormi...
 - Toi, tu as la tête de quelqu'un qui n'a pas dormi. Tu es sûr que ça va ?
 - C'est toi qui vas me le dire.
 - Attends, je t'arrête tout de suite... Comment ? Oui oui, ce que je prends ? Non, le café, ça va aller, là, je prendrai un thé s'i

Il vous plaît. A la menthe, vous avez ? Oui ? Merci. Tu veux un autre café ?

- Non, merci, tu vois...

- Non, non, non, je ne vois rien du tout. Pour moi, tu es Valentin, l'ami de Barbara. Tu comprends ? Je ne veux pas que tu me dises quoi que ce soit.

- On sait tous que ça existe, mais on n'y croit pas vraiment. Et un jour, ça vous tombe dessus...

- Ça vous tombe dessus ?

- Je t'ai vue et j'ai compris que c'était toi, et je n'y peux rien, et toi non plus.

- Dans la fumée, dans le bruit, alors qu'on n'a pas échangé deux mots ?

- Oui.

- Mais tu es amoureux de Barbara, n'est-ce pas ?

- Non.

- Comment non ? Elle t'aime, elle.

- Bien sûr qu'elle ne m'aime pas.

- Tu me mets terriblement mal à l'aise.

- C'est un truc qui nous dépasse. C'est déjà là, il n'y a plus rien à faire.

- C'est déjà là ?

- Oui, nous sommes ensemble depuis que nous nous sommes vus. Et je crois que tu l'as senti aussi.

- Excuse-moi, mais je t'assure que je ne sais même pas de quoi tu parles.

- Oh si, tu sais très bien. Et tu serais prête comme ça à

passer à côté d'une aventure extraordinaire pour une espèce de fidélité démodée à une copine que tu ne connais pas depuis six mois ?

- Toute ma vie, je suis passée à côté des choses, si tu savais...

- Tu vois ?

- Mais je ne crois pas que la fidélité puisse se démoder...

- Si Barbara était à ta place, tu crois qu'elle hésiterait une seconde ?

- Je n'en ai aucune idée et cela n'a aucune importance. Elle n'est pas à ma place. C'est moi, qui ne vais pas vivre cette merveilleuse aventure.

- Tu as déjà commencé à la vivre, depuis que tu as replanté cet arbre...

- Parlons-en, de l'arbre...

- Oui, parlons-en, j'ai été jaloux d'un arbre...

- Tu es sûr que tu as dessaoulé ?

- J'aurais voulu que tu me prennes comme tu l'as pris et que tu m'emportes aussi...

- Et que je te mette dans la poubelle et que je t'arrose au pommeau de la douche ?

- Exactement.

Valentin avait un sourire d'une douceur extraordinaire. Il aurait eu cette arrogance mielleuse des séducteurs, cette assurance impossible des mâles dominants qu'elle n'aurait eu aucun mal à le planter là. Mais non. Il était juste humble et

doux, si tendre, avec son regard d'enfant perdu. Elle savait que si elle se levait, il ne ferait pas un geste pour la retenir.

- Comment va Barnabé, ce matin ?
- Bien, je crois. Il commence à prendre des couleurs.
- J'ai été jaloux de Barnabé aussi, parce qu'il est resté avec toi. Si j'avais été lui, je t'aurais emportée avec moi sur une île...
- J'aurais préféré un port...
- Un port, si tu veux, quel port ?
- Honfleur ? Je ne connais pas Honfleur...
- Je t'aurais emmenée à Honfleur...
- Mais tu n'es pas Barnabé.
- Laisse-moi t'emmener à Honfleur.
- Mais Valentin...
- Regarde, nous vivons quelque chose d'incroyable, d'insensé, de magique, et tu refuses ?
- Quelque chose de magique...
- Tu as arrosé l'arbre ce matin, n'est-ce pas ?

- Excuse-moi, Valentin...
- Quoi ?
- Tu as raison, c'est vrai.
- C'est vrai ?
- Oui, nous avons vécu quelque chose d'unique.
- D'unique.

- Mais là, c'est fini, je ne t'aime plus.
- Tu ne m'aimes plus ?
- Non, je suis désolée, Valentin.
- Mais nous avons vécu quelque chose d'unique ?
- Oui.

- Ok, alors j'ai droit à un adieu.
- Adieu Valentin...
- Mais non, pas ici. Allons-nous dire adieu à Honfleur.
- Je crois que tu es fou.
- Et alors ?
- Alors il n'est pas question que j'aille avec toi où que ce soit.

Elle se leva.

- Penses-y tout de même. Si nous en restons là, je vais toujours penser à toi, et j'aurais toujours l'impression que c'est possible. Alors que si notre belle histoire s'achève dans les règles, je serai comme apaisé. Je ne supporte pas l'inachevé.

Elle était remontée chez elle très troublée.

Dieu sait si elle en avait connu, des lourds, mais celui-là dans sa folle gueule de bois était d'une douceur par trop émouvante. Comme elle comprenait à présent l'étincelle dans le regard de Barbara quand elle avait dit « Il m'apaise », comme elle refusait l'idée d'être pour son amie l'instrument de la trahison et du mensonge. Il avait dit qu'il ne l'aimait

pas, qu'elle ne l'aimait pas, les hommes sont si aveugles, parfois, Barbara l'aimait comme aiment les femmes, il l'apaisait et sans doute l'aimait-il un peu, lui aussi, deux mois qu'il devait le lui susurrer à l'oreille, et il aurait suffi de deux whiskys et d'un pauvre cyprès déraciné pour effacer cet amour naissant, ses promesses, s'étaient-ils fait des promesses ? toute cette tendresse ? Plus elle y pensait, plus elle se disait que si elle devait aller jusqu'à Honfleur pour effacer cette folle nuit et toute cette terre sur son tapis, le chemin n'était pas si long et pourquoi pas après tout ?

Le téléphone, à nouveau.

- Tu as réfléchi ?

- Oui.

- C'est vraiment fini ?

- Oui.

- Je passe te prendre à quelle heure ?

- Je ne sais pas...

- 10 heures demain matin ? Nous arriverons à Honfleur vers midi, c'est bien. Et nous aurons toute la journée de dimanche.

- Demain, 10 heures. Valentin ?

- Oui ?

- Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ? C'est un week-end d'adieu ?

- Oui, puisque tu ne veux pas de moi.

- A demain, alors.

Elle souriait en raccrochant. Au fond d'elle-même, elle pensait, demain, il aura cuvé son whisky et il ne se souviendra plus de rien, ni de moi, ni de Honfleur, ni du cyprès... Elle se pencha vers Barnabé et lui colla une touche violette sur la poche droite. Tu ne m'oublieras jamais, toi, n'est-ce pas ? Même après cent mille barils de rhum... Elle ajouta aussi une ombre du même violet sous son œil sombre avant de grimacer une moue de satisfaction devant le résultat, sauf que toi, tu n'existes pas.

- Comme moi.

Le lendemain, il l'appela à 9h45.

- Tu es prête ?

- Prête ?

- Oui, je passe te prendre dans un quart d'heure. Je sonne et tu descends ?

Elle en était restée si interdite qu'elle n'avait même pas pensé à discuter.

Il pensait vraiment l'emmener à Honfleur. Comment avait-elle pu se mettre dans cette situation ? Pouvait-elle décemment lui dire à présent, je plaisantais, je n'ai jamais eu l'intention de prendre la route avec toi ? Et Barbara, à laquelle il irait probablement raconter ... quoi d'ailleurs ? Qu'une fille qu'elle considérait comme sa bonne copine, avait accepté de l'accompagner à Honfleur avant de le planter ?

Non.

Elle allait jeter sa brosse à dents et un pull dans un sac. Honfleur après tout, pourquoi pas. Se planter face à la mer et l'écouter parler, se raconter dans le roulis des vagues. Avec un peu de chance, le vent les étourdirait en les éclaboussant d'écume. Il en aimait une autre, qui l'aimait aussi et dont elle était l'amie... L'avait-il aussi emmenée à Honfleur ?

Face au miroir de l'ascenseur, elle ferma les yeux. Face à la mer, dire adieu à un homme qu'on ne connaît pas. Qu'on n'aime pas... ? Qu'on n'a pas aimé en tout cas. Mmmmm. Qu'on n'aimera pas. C'était si terriblement romantique... Un peu dangereux peut-être aussi. Mais non... Elle était sûre d'elle. Peut-on aimer un homme qu'on n'a pas aimé... ?

Dans le roulis des vagues et l'éclaboussure d'écume, elle lui chanterait Prévert, elle lui rappellerait qu'il aimait Barbara. Intérieurement, elle pesta, merde, j'aurais dû dire Brest...

Il était là, dans une petite voiture bleue garée devant la porte, il ne descendit pas pour lui ouvrir la portière, elle balança son sac sur la banquette arrière et attacha sa ceinture sans même lui jeter un regard.

- En route, dit-il et ce fut tout.

Elle aima sa conduite sûre et paisible et se détendit tandis qu'ils quittaient Paris par la Porte d'Auteuil. Giverny, Claude Monet, la Normandie, les planches de Deauville, Trouville et Marguerite Duras... Son esprit s'envola bientôt...

Mais enfin Gariguet, vous êtes fêlée ou quoi ?

Non, non, Paliosta, je vous assure, je vais en Israël.

Mais ils sont tous malades, là-bas, les Juifs comme les Arabes. Déjà, ils passent leur temps à se taper dessus. C'est la guerre. Vous allez faire quoi ?

Je vais rendre son chat à une tortue.

Je vous préviens Gariguet, s'ils vous font du mal, je me fais mercenaire et je vais leur régler leur compte à tous. Vous m'entendez ? Je suis sérieux.

Mon amour...

Mon amour mon amour mon amour

Je sais bien que je n'ai pas de conseil à te donner. Je veux juste te dire ce que je pense de tout ça.

La situation est la plus inconfortable possible.

Je t'aime Ulysse. Vraiment et pour toujours. Alors je vais me retirer sur la pointe des pieds. Ne pense pas que je ne te fais pas confiance. Mais je déteste être au milieu de tout ça que je ne comprends pas.

Tu es libre mon amour. De faire ce que tu veux. A ton rythme.

A tout hasard, je serai à Paris fin avril.

Tu es libre, mon amour, je me retire, rejoins-moi à tout hasard.

*Si ça, c'est pas de l'incohérence... On dirait presque du Gainsbourg...
Ma raison vacille et tangué, Elle est prête à chavirer, Sous les coups
de boomerang, De flash-back enchaînés, Et si un jour je me flingue,
C'est à toi que je le devrais, ding ding ding...*

*Mais l'amour est toujours incohérent, pensa Alphonsine. C'est sans
doute sa nature. Y aspirer fait montre de grandeur d'âme pour les uns,
de mièvrerie ridicule pour les autres. Et y renoncer, c'est le désespoir
absolu ou le cynisme intégral. A la vie à la mort, pour le meilleur et
pour le pire. Tu parles d'une affaire. Et c'est sur ce sentiment
déséquilibré déséquilibrant que repose l'entière société des hommes.
Tu m'étonnes qu'on n'y arrive pas.*

*Prise d'une subite inspiration, elle alla sortir une serviette éponge
blanche de l'armoire. L'étala soigneusement sur le lit, en lissa le
dernier faux pli. Puis, elle prit sur l'étagère supérieure du meuble la
boîte de biscuits suédois bleue, l'ouvrit et la renversa sur la serviette
avant de se s'accroupir à côté du lit.*

*Elle éventaila les quelques photos tombées en pile d'un coup de boîte.
Se rapprocha. Elle songea qu'il était étrange qu'elle n'ait pas de photo
d'eux ensemble, un mensonge de moins, c'est déjà ça et se pencha
pour regarder de plus près leurs visages si platement sérieux sur
l'édredon. Si proches. On peut toujours se mentir. Son père. Fuyant
du regard, à défaut d'autre chose. Comme s'il cherchait déjà la sortie.
Les grands yeux perdus de sa mère. Noyés avant même les premières
larmes.*

*Elle fronça les sourcils. Comment ces deux-là avaient-ils pu se
rencontrer, se marier ? Savoir que le mariage est assis sur l'amour,
cette boue rose, ce sable mouvant, aurait pourtant dû leur mettre la
puce à l'oreille. Bravo, vraiment.*

Sérieux. Que la cellule originelle du système repose sur le mariage,

c'était déjà idiot, mais que ce même mariage s'appuie sans rire sur une notion aussi délirante et abstraite qu'un sentiment humain aussi flou, avec ses invraisemblables corollaires, l'honnêteté, la sincérité, la fidélité, et puis quoi encore, la dépassait complètement... Quelle aberration. Tu mets ta main sur ton cœur et tu jures sans rire que tu aimeras toujours, pour toujours, jusqu'à ce que la mort vous sépare, le pingouin ou la meringue qui te fait face, qui va changer pourtant, tu le sais, tu ne peux pas ne pas le savoir, et ressemblera sans doute un jour à la castafiore à l'immonde capeline qui pleure derrière, ou au petit bonhomme bedonnant qui serre des mains au fond, mais quelle stupidité sans nom.

Elle soupira. Essayait d'imaginer une tortue déguisée en meringue. Non, c'était impossible, elle alla se servir une tasse de thé en haussant les épaules. Puis, sa tasse à la main, elle revint se poster devant la photo de son père sur le lit. Évidemment un jour tu n'aimes plus. Les amoureux ne sont-ils pas à la merci de toutes les allergies, de toutes les intolérances ?

Ce jour-là, tu dois te résigner. Ou pas et c'est la faute terrible, la trahison suprême, la résiliation de contrat avec le moral préjudice, la compensation calculable. Comme si les choses n'étaient pas assez compliquées comme ça. Le romantisme effréné du début sombre alors dans la mesquinerie la plus crasse et tout le monde respire. Mais d'où peuvent sortir des idées aussi salaces ?

Quand tu n'aimes plus...

Alphonsine ferma les yeux. Elle s'était tapie derrière la porte et avait entendu les pleurs déchirants de sa mère sanglotant ce père qu'elle accusait de mensonge et qui, finalement, n'avait fait qu'aller aimer plus loin. Puis plus loin et encore plus loin, jusqu'à ce qu'on le perde de vue tout à fait. La grosse perte. Elle avait vu sa mère pathétiquement attendre. Misérablement attendre. Minablement attendre. Attendre quoi ?

Elle avait pleuré aussi bien sûr. Au début. Ce père, qui avait décidé d'être heureux sans elle et cette mère, qui avait décidé d'être malheureuse avec elle, ce n'était pas très valorisant. Mais forte de l'expérience, elle avait vite compris ce qu'on pouvait attendre des promesses et de l'amour.

Son père épanoui au loin. Peut-être. Il se donnait une chance de l'être en tout cas. Mortifiant. Plus humiliant encore, sa mère si désespérée qu'elle était impuissante à calmer. Qui ne lui laissait aucune chance. Oh oui, elle avait parfaitement compris ce qu'il fallait attendre des promesses et de l'amour.

Elle sourit. Question carapace, elle aussi en connaissait un rayon.

Elle entreprit de remettre ses parents dans leur boîte. Non. Ce qui rendait la tortue du cahier si respectable, c'est qu'elle n'était pas dupe, elle, elle n'attendait rien. Son rapport à l'amour était étrange et attirant, qui ne s'encombrait d'aucune promesse et qui, même stupide, l'envolait, très haut au-dessus de la mêlée. Cette tortue-là avait des ailes. Elle replia soigneusement la serviette.

En finissant de siroter son thé, Alphonsine songea qu'elle allait connaître Jérusalem avant Honfleur.

Elle se réveilla au dernier péage. Sa tête était posée sur son épaule. Elle se redressa dignement.

- Nous sommes loin ?

- Non, nous arrivons en Normandie. Tu étais fatiguée ?

- Excuse-moi, je dors toujours en voiture.

- Ne t'inquiète pas, tu es très jolie quand tu dors. Très... abandonnée.

- D'après toi, on y est dans combien de temps ?

- Je dirais une demi-heure, peut-être moins. Tu as besoin qu'on fasse une pause ?

- Tu es toujours gentil comme ça ?

- Je ne suis pas gentil.

- Peut-être, mais si tu continues à être aussi mignon, je vais avoir du mal à te dire adieu, moi...

Il ne répondit pas et fixa son attention sur la route. Elle réalisa qu'ils avaient commencé à longer la mer, mais une mer d'argent, froid et métallique reflet du ciel. Elle qui était fille de la Méditerranée, accoutumée à des eaux bleues, profondes et comme amicales, à des rouleaux francs et impétueux dans le soleil, elle se sentit étrangère et perdue. Elle frissonna et réalisa qu'elle ne connaissait pas non plus le pull qui la couvrait. Elle sortit un petit livre de son sac avant de se blottir tout de même dans le pull, il faisait trop froid et elle ne bougea plus.

Ses pensées s'envolèrent vers Honfleur... Le petit port de Honfleur... Ce « port ravissant plein de mâts et de voiles, couronné de collines vertes, entouré de maisons étroites »

qu'avait chanté Victor Hugo... Le Honfleur de Flaubert aussi, dans quoi déjà, le Cœur Simple, non ?, avec un autre Victor, Marius normand qui avait quitté sa Fanny du nord pour prendre la mer sur un grand paquebot lui aussi. Parce que les marins sont tous les mêmes, au Nord comme au Sud... Ils se laissent griser par l'appel du large et pendant que les femmes sanglotent sur les quais en agitant des mouchoirs, ils regardent vers l'horizon, les ingrats aventuriers, en emplissant gaiement leurs poumons d'air froid et d'embruns...

Elle tourna une page, laissa glisser son regard sur le texte et déclama dans sa tête : « Et les paquebots, que des femmes halent en chantant, sortent des ports. Leur membrure craque et les vagues pesantes fouettent leur proue. Jusqu'à ce que, sur la mer argentée par la lune, ils fassent une tache noire qui s'enfoncé, puis disparaît. »

Elle sourit en s'emmitouflant un peu plus dans la laine douce... Ah Honfleur ! Il y avait celui de Baudelaire aussi, c'était bien Honfleur qui lui avait inspiré ce si joli poème portuaire ? Et si ce n'était pas Honfleur, qu'est-ce que c'aurait bien pu être ?

Elle qui entendait profiter pleinement de chaque instant, elle avait bien fait d'emporter ce petit volume avec elle... Cela n'avait pas été très difficile, car dès lors qu'elle était rentrée chez elle après qu'ils eurent évoqué ensemble au café ce nom maritime et chantant, Honfleur, elle les avait cherchés, ces textes, les avait trouvés tous réunis dans un de ses recueils sur la mer et elle les avait gardés près d'elle sur

sa table de nuit. Et avant de partir ce matin, elle avait jeté le livre dans son sac, avant même d'y glisser sa brosse à dents.

Nous disions donc Baudelaire... Elle tourna une nouvelle page et cette fois-ci, lut à haute voix. « Un port est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie. »

Il lui jeta par-dessus son épaule un regard amusé avant de se concentrer à nouveau sur la route.

Imperturbable, elle continua.

« L'ampleur du ciel, l'architecture mobile des nuages, les colorations changeantes de la mer, le scintillement des phares, sont un prisme merveilleusement propre à amuser les yeux sans jamais les lasser. Les formes élancées des navires, au gréement compliqué, auxquels la houle imprime des oscillations harmonieuses, servent à entretenir dans l'âme le goût du rythme et de la beauté. Et puis, surtout, il y a une sorte de plaisir mystérieux et aristocratique pour celui qui n'a plus ni curiosité ni ambition, à contempler, couché dans le belvédère ou accoudé sur le môle, tous ces mouvements de ceux qui partent et de ceux qui reviennent, de ceux qui ont encore la force de vouloir, le désir de voyager ou de s'enrichir. »

Elle avait lu son poème avec conviction. Valentin tourna la tête vers elle et lui sourit.

- Tiens, le voilà, ton port !
- Exactement comme dans le poème, un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie !
- Tu es fatiguée des luttes de la vie, toi ?
- Tu n'as pas idée !

- Viens, commençons par aller voir notre chambre.
- Notre chambre ?
- Nous dormons ici ce soir, c'est beaucoup plus simple.
- Oui, tu as raison, c'est super simple.
- Arrête de te compliquer la vie comme ça, on ne fera que ce que tu voudras, ok ?
- Alors rentrons à Paris maintenant.
- Tu es sérieuse ?

Elle hésita une courte seconde. Elle y était à présent, de toute façon. Et il allait falloir assurer devant Barbara. Autant aller au bout de l'histoire.

- Non, jouons le jeu.
- Oui, jouons le jeu.

L'hôtel était un petit hôtel sur le port, une petite dame d'un certain âge les y accueillit avec beaucoup de chaleur avant de les conduire à leur chambre où elle les laissa avec un bon sourire.

Dès que la petite dame eut tourné le dos, elle se précipita sur le grand lit et en arracha la couverture.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Je vérifie si on peut bien partager ce truc en deux...
- Ah, on peut ?
- Oui.
- Et si on n'avait pas pu ?

- Tu aurais dû dormir dans le fauteuil.

- Je n'aurais sûrement pas dormi dans le fauteuil.

Elle avait fini de séparer les deux lits et fourrageait dans les armoires à la recherche d'une autre couverture.

Valentin était sorti sur le balcon et accoudé au parapet, il contemplait la mer. Elle l'y rejoignit avec un enthousiasme un peu forcé.

- Bon, on va faire un tour au bord de l'eau ?

- Il commence à pleuvoir.

- Et alors ?

- Tu as raison, viens.

Ils n'étaient qu'à quelques pas du port. Les bateaux chantaient dans l'air froid une petite chanson de xylophone. Elle ferma les yeux.

- Tu entends cette musique ?

Il ne répondit pas, alors elle rouvrit les yeux et vit qu'il était tout près d'elle. Avant qu'elle ait eu le temps de faire un geste, il l'avait prise dans ses grands bras et avait posé ses lèvres sur les siennes. Elle eut un geste de recul désolé.

- Tu dois jouer le jeu, Valentin. Nous nous séparons...

Il la fixait d'un regard si tranquille...

- Mais je suis idiot. C'est totalement ridicule, je crois que tu ne m'as pas un seul instant prise au sérieux, n'est-ce pas ?

- Tu te trompes. J'ai parfaitement compris que nous ne vivrions rien ensemble et que nous ne sommes venus que pour nous donner le regret de ce qui aurait pu être. C'est

cruel, mais puisque c'est ce que tu veux, jouons le jeu.

Jouons vraiment le jeu...

Et ses yeux étaient si tristes et si francs qu'elle se relâcha tout à fait en plongeant son regard dans le sien. Elle vit son visage approcher doucement et elle ne recula pas. Elle sentit sa bouche se poser sur sa joue, descendre un peu jusqu'à son cou, se perdre derrière son oreille. Elle ferma les yeux. C'était d'une douceur extraordinaire. Elle noua ses bras autour de son cou en pensant de toutes ses forces à Barbara.

Au bout de quelques secondes, il redressa la tête, décontenancé. Elle ne l'avait pas repoussé, c'est à dire qu'elle n'avait opposé aucune résistance, elle l'avait accueilli avec une grande douceur, elle avait même entrouvert ses lèvres et il avait pu sentir ses dents lisses sous sa langue, mais il ne pouvait pas ne pas sentir que sa douceur était comme désolée, c'était comme si elle ne l'embrassait pas, mais le consolait. Oui, c'était cela, elle le consolait.

- Tu es vraiment venue me dire adieu...

- Mais oui.

- Je ne comprends plus rien.

Il la lâcha brusquement et retourna vers l'hôtel.

Elle ne le suivit pas. Il avait besoin d'être seul. Elle flâna un peu dans les rues mouillées. La pluie continuait de tomber doucement, mais cela valait toujours mieux que de se retrouver face à lui. Elle se sentait un peu coupable, mais en paix avec elle-même. Pas un seul instant elle n'avait trahi Barbara, pas un seul instant elle n'avait menti à Valentin, pas un seul instant elle n'avait cessé de penser à cet amour qui

unissait ce garçon à sa copine. Barbara, elle lui mentirait seulement à son retour, un peu, et encore, ce ne serait que par omission. Une omission tendre et protectrice. Protéger, c'est mentir ? Sa pensée retourna vers Valentin. Elle était sincèrement désolée de le savoir si triste et décontenancé. Et puis en même temps, elle était sûre d'elle. Seul dans la chambre d'hôtel, devant les deux lits parallèles, il déciderait en conscience si oui ou non, il aimait Barbara. Si non, il valait mieux le savoir et si oui, après ce baiser à Honfleur, ce serait pour longtemps, peut-être même pour toujours...

Elle s'abrita sous un porche et regarda la mer d'argent au loin. Elle aurait aimé que son Barnabé soit près d'elle, là, maintenant. Dès qu'elle rentrerait, elle irait foncer un peu son caban, elle éclaircirait ses yeux et elle ajouterait derrière le paquebot à quai l'abstraction quadrillée des filets de pêcheurs. Oui, vraiment, Charles, c'est toi qui es dans le vrai, « un port est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie. »

Lorsqu'elle rentra, plus tard, bien plus tard, Valentin l'attendait, très enjoué. Cet après-midi solitaire semblait lui avoir remis les idées en place.

- Viens, dit-il, je t'emmène dîner dehors.

Et ils mangèrent dans un petit restaurant face à la mer, en parlant comme deux vieux amis. Elle lui fit raconter comment il avait rencontré Barbara et comment ils avaient commencé à sortir ensemble. Elle lui fit raconter leur travail commun et leurs expériences cellulaires. Et lui raconta, avec

des mots simples et calmes, tout ce qu'elle voulut. Ils partagèrent le dessert et burent un thé à la menthe pendant que dehors, la pluie reprenait.

Ils marchèrent un peu, mais la pluie était froide et insinuante à présent, alors, ils rentrèrent et ne parlèrent plus. Il prit la salle de bains le premier, en sortit assez vite et se glissa dans son lit. Elle s'enferma à son tour dans la petite pièce très éclairée et pensa sous la douche, décidément, il y en aura eu, de l'eau qui m'aura coulé dessus aujourd'hui, sauf que celle-là est chaude... Tout est bien qui finit bien.

Elle n'arrivait plus trop à réfléchir, mais plus elle y pensait, plus elle se disait qu'il faudrait le raconter à Barbara, ce week-end. Qu'avaient-ils fait après tout ? Valentin et elle étaient venus ensemble à Honfleur pour lui confirmer leur tendresse. Elle, lui avait réaffirmé son amitié et lui, avait raconté son amour. Barbara serait touchée de savoir qu'elle avait inspiré ce surréaliste week-end virtuel à Honfleur, elle ne pourrait être qu'attendrie à l'idée de ses deux amis réunis là au bord de la mer pour dire chacun combien il l'aimait.

Elle attendit un peu pour sortir de la salle de bains. Elle se disait que même si ne subsistait aucune ambiguïté entre eux, tout serait plus facile s'il dormait déjà à son retour.

Et de fait, il dormait quand elle sortit enfin.

Mais avant de dormir, il avait rapproché les deux petits lits qui formaient à nouveau un très grand lit.

Avec un petit soupir, elle prit doucement une couverture

et alla se caler dans le fauteuil.

- Si tu dors dans le fauteuil, c'est que tu n'es pas sûre de toi.

- Tu ne dors pas ?

- Non. Je t'attendais.

- Je ne vais pas dormir avec toi.

- Tu sais, dans le fauteuil ou dans le lit, tu vas dormir avec moi ce soir.

- C'est un peu vrai. Mais je vais dormir avec toi dans le fauteuil.

- Comme tu voudras. Bonne nuit.

- Le petit déjeuner est servi.

Elle ouvrit les yeux et lui sourit. Il se tenait devant le lit avec le plateau du petit-déjeuner. Elle sursauta.

- Mais qu'est-ce que je fais là ?

- Ne te prends pas la tête, j'ai juste vu que tu avais froid alors je t'ai mise au chaud. En tout bien tout honneur, je t'assure.

Il s'était assis au bord du lit. Il lui mit une tasse dans les mains.

- Café ?

- Attends, elle reposa la tasse. Je vais d'abord me laver la figure.

Elle l'entendit dans son dos qui riait.

- Ne t'inquiète pas, tu es ravissante au réveil.

Il n'avait pas besoin de savoir qu'elle ne s'était jamais

réveillée avec un homme. Il n'avait pas besoin de savoir qu'elle n'avait jamais pris son petit-déjeuner au lit avec un garçon et sa touchante barbe du matin. Il n'avait pas besoin de savoir qu'elle était inquiète et troublée en pensant avec le recul que Barbara ne les trouverait peut-être pas si attendrissants après tout.

Elle se reprit, s'habilla, le rejoignit.

Elle prit la tasse qu'il lui tendait sans le regarder, une tartine, mon Dieu, il a beurré les tartines (avec probablement ce petit pincement de cœur que j'aurais ressenti aussi la première fois que tu m'aurais beurré une tartine, toi mon grizzly...) et elle sortit sur le petit balcon. La mer grise clapotait doucement.

Elle le sentit derrière elle avant qu'il ne pose son menton sur son épaule.

- C'était quoi, déjà, ton truc avec les âmes fatiguées ?

- « Un port est un séjour charmant pour les âmes fatiguées des luttes de la vie. » C'est du Baudelaire.

- Baudelaire... On a passé un bizarre week-end, tu trouves pas ?

- Oui.

- Tu es prête, on y va ?

- Oui.

Ils rentrèrent à Paris. Ils ne se dirent pas au revoir, à quoi bon, ne venaient-ils pas de se dire adieu à Honfleur ?

Elle se jeta sur Barnabé en arrivant. Elle mit dans ses yeux

tout le gris de la mer de Normandie et elle le détoura fermement dans le quadrillage oblique d'un filet marin. Barnabé fronça les sourcils et ses yeux d'argent se rétrécirent encore tandis que derrière lui, le paquebot à quai s'avancait dangereusement dans les terres.

- Tu l'as fait ? lui avait demandé Laura.

- Oui.

- Tu es vraiment partie en week-end avec le copain de Barbara ?

- Ce n'est pas exactement ça, tu le sais très bien.

- Mais si, c'est ça. Je le crois pas. Et ?

- Et rien. C'est réglé.

- C'est réglé ?

- Oui.

- Je sais pas quoi te dire. Mais si tu veux mon avis, tu dois en parler à Barbara avant qu'elle ne l'apprenne. Parce qu'elle risque de ne pas comprendre...

- Il n'y a aucune raison qu'elle l'apprenne. Mais c'est vrai qu'il n'y a rien à lui cacher non plus. Je vais l'appeler. Dès que j'en ai fini avec Barnabé. Demain.

- Sur ce coup-là, chérie, j'ai peur que Barnabé ne puisse pas t'aider.

Non, c'est sûr que ni Barnabé, ni personne ne pouvait l'aider. Elle n'avait rien à se reprocher pourtant...

Barbara, tu ne vas pas le croire... Non.

Tu connais Honfleur, Barbara ?... Non.

Barbara, tu avais raison pour Valentin. C'est un garçon apaisant... Non, non et non.

- Barbara, pourquoi as-tu donné mon adresse à Valentin ?

- Parce qu'il me l'a demandée, tiens.

- Il te la demande et tu la lui donnes ?

- Oui.

- Tu sais qu'il est venu me voir ?

- Il est venu te voir ?

- Avec Basile, oui.

- Quand ça ?

- Le soir même en fait.

- Il était complètement allumé.

- Oui.

- Je suis désolée, il ne t'a pas emmerdée, au moins ?

- Pour tout te dire, je n'ai trouvé qu'un moyen de le faire partir.

- Bravo si tu en as trouvé un.

- Je lui ai promis de partir à Honfleur avec lui.

- Pourquoi Honfleur, c'est bizarre...

- Et tu ne vas pas le croire, mais nous sommes allés à Honfleur.

- Avec Basile ?

- Non. Avec Valentin.

- ...

- Tu es en train de me dire que tu es partie à Honfleur

avec Valentin bourré toute seule ?

- En fait, il avait un peu dessoûlé.

- Je n'aurais jamais cru que tu étais une fille comme ça...

- Mais arrête, ne va pas t'imaginer des choses, il ne s'est rien passé.

- Vous êtes juste partis ensemble... si ça, c'est rien... mais à quoi tu joues ?

- Barbara, il avait besoin de parler de toi...

- Quoi ?

- Je te promets, on a parlé de toi tout le temps.

- Mais c'est quoi, cette merde ? Tu es allée jusqu'à Honfleur pour parler de moi avec mon mec ?

- Pour ainsi dire oui...

- Pour ainsi dire ? Tu sais quoi pour ainsi dire ? Je crois qu'on ne va pas être amies, pour ainsi dire. Je ne te ferai plus jamais confiance. Je ne vais plus y arriver...

- Ce n'est pas du tout ce que tu crois. Je suis tellement désolée. Je n'arrive pas à t'expliquer...

- En fait, tu n'as rien à m'expliquer. Je comprends trop bien. Mais je n'aurais jamais imaginé ça, tu vois ? Je vais essayer de digérer un peu et on se reparle, d'accord ? Si j'y arrive...

- J'aurais tellement voulu que tu comprennes.

- Et moi, j'aurais juste voulu ne pas comprendre...

Il s'était mis à pleuvoir doucement sur le port. Barnabé haussa encore un peu plus les épaules en enfonçant les

poings dans les poches de son caban. Les gouttes tombaient bien rondes et régulières.

C'est comme ça, la pluie. Elle tombe et on ne peut que la fuir ou être mouillé.

Elle ne rappela pas Barbara, bien sûr, livra son dessin, en commença un autre. Y installa un clone de son Barnabé marin comme elle le ferait toujours à partir de Honfleur, un peu plus près, un peu plus loin, mais toujours là. Renfrogné, toujours et les épaules larges dans son caban toujours, debout ou assis, mais toujours aussi désinvolte et toujours aussi suprêmement indifférent.

A Paris, la vie continuait, superficielle et faussement agitée, trompeusement frénétique. On vit à Paris, quoi qu'il arrive. On est pris dans le mouvement et on croit qu'on avance. Tu en sais quelque chose n'est-ce pas ? On est entraîné et on croit qu'on mène la barque, sans réaliser vraiment que tout est vite dit dans le tourbillon des grandes capitales. On court dans tous les sens, par principe. On a la sensation d'être toujours pressé, toujours en retard et on aime ça. On se laisse griser par la vitesse, par la lumière, par la précipitation. En réalité, l'excitation est factice et rien ne change, si on est seul, on continue de l'être et si on ne l'est pas, on continue de ne pas l'être, mais on n'a pas le temps d'y penser. On continue de se croiser tout le temps partout sans vraiment rencontrer grand monde... Quelle importance après tout...

Barbara, elle la revit quoi, trois semaines plus tard, lors d'une soirée donnée par Laura. Allez, viens, il ne s'est rien passé après tout. Mais oui, Barbara va très bien et non, elle n'est plus avec Valentin. Mais bon, elle n'allait pas se marier avec lui non plus, si ? Au fait, tu le revois, toi ? Mais non. C'était juste une question, comme ça. Bon. Non, là, elle vient avec Basile. Oui, je lui ai dit que tu venais et ça lui a fait plaisir. Elle m'a dit qu'elle ne t'avait pas revue et que tu lui manquais. Si, si, je t'assure. Viens tôt, tu me donneras un coup de main comme ça. Je vais faire des pizzas. Allez, à mardi soir.

- Je suis contente de te voir, tu sais.

- Moi aussi je suis contente.

- C'est bien que tu sois là. Tu te souviens de Basile ?

- Un peu oui.

- En fait, Basile m'a appelée un soir, il était tout seul. Il est venu à la maison, on a parlé et tu sais quoi ? J'ai osé lui proposer de lui couper les cheveux pour voir ses yeux !

- Comme ça !

- Oui !

- Et toi, tu l'as laissée te couper les cheveux !

- Elle avait l'air de trouver ça important.

- Je comprends que c'était important. Je voulais dégager ses yeux. Et j'ai bien fait, non ?

- Plutôt oui.

- Tu vas nous chercher à boire, Basile ?

- Sans cette coupe, tu aurais pu penser, toi, que ce garçon était si magnifique ? C'est bizarre, la vie, hein ? Regarde, ces trois semaines sous le regard de Basile me semblent les plus belles de ma vie. Ce garçon a les yeux les plus troublants que je connaisse. Ça tenait à une paire de ciseaux...

- Trois semaines ?

- A peu près oui, pourquoi ? Il a débarqué chez moi un week-end, j'étais toute seule, il était silencieux et bizarre comme à son habitude et je ne sais pas ce qui m'a pris...

Pendant qu'elle essayait d'ouvrir les yeux de Valentin à Honfleur, Barbara avait plongé les siens dans ceux de Basile...

- Tu sais quoi, Barbara ? Je vais y aller, là.

- Déjà, mais je viens juste de te retrouver...

- Tu sais, je crois que les gens, on ne les connaît jamais tout à fait, on ne les perd jamais tout à fait et on ne les retrouve jamais tout à fait non plus...

- Ce qui vaut pour les gens vaut pour les cellules, tu sais ?

- Non, je ne crois pas. Nous avons un avantage sur la cellule. Nous, nous pouvons choisir de rester nous-mêmes et refuser de nous laisser entraîner. Même si les autres tanguent et partent en vrille, nous, on peut toujours choisir de continuer à aller tout droit, même si pour ça, on doit rester tout seul.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- J'y vais.

Basile revenait avec les verres. Il la suivit des yeux tandis qu'elle se faufilait entre les convives et la danse.

Elle sortit dans l'air frais. Il bruina. Elle alla vers ces quais parisiens que n'arpenait nul marin... Elle ferma les yeux. Elle respira très fort. Elle pensa que si elle avait pu revenir en arrière et revivre ces dernières semaines, elle les aurait sans doute vécues de la même façon, sans rien changer à son comportement... Tout était très bien comme ça.

Bien sûr elles se revirent. De loin en loin. Mais jamais Barbara ne lui reparla de Valentin. Et jamais à priori jusqu'au grizzly elle n'aurait dû retourner à Honfleur...

Il y a quelques années, tu es venu me chercher. Tu n'allais pas très bien. Tu avais l'impression de passer à côté de ta vie. Tu t'es confié à moi. Tu m'as écrit que tu éprouvais le besoin de tout me dire et qu'à moi, tu ne mentirais jamais parce que tu sentais bien que si nous n'avions rien à voir en apparence, nous étions comme deux faces d'un même miroir.

J'ai accepté ton amitié. Tu m'étais totalement étranger et le peu que je savais de toi, je ne l'aimais pas, mais ta détresse m'a touchée. Ta détresse et autre chose aussi...

Je ne peux pas m'empêcher de te relire et te relire encore. Es-tu un fou ou le type le plus touchant du monde ? Je pense à tout ce que tu as accompli pour me rejoindre. Es-tu un mythomane ou le type le plus touchant du monde ? Je repense à tes folles confidences. Est-il possible que tu m'aies menti ? Mais non, si je pense à toutes tes lettres... Ulysse, à chaque fois que j'ai lâché ton bras, tu as repris ma main... Je t' imagine avec ta petite valise... Es-tu un fou ou le type le plus touchant du monde ?

Ulysse, emmène-moi à Honfleur.

J'ai fait un mauvais rêve. Je suis allée à Honfleur pour retrouver l'homme que j'aime et il n'est pas venu.

Il m'a fixé rendez-vous et il n'est pas venu. TU m'as fixé rendez-vous... Je te déteste de penser à ce dont tu nous as privés. J'ai beau essayer de te trouver des excuses, je fulmine.

Imagine si tu étais venu... Tu aurais été très en avance et j'aurais été très en retard et ça ne t'aurait même pas fâché. Moi, en revanche, j'aurais été contrariée parce que j'aurais préparé des tas de choses très importantes à te dire, du genre par exemple que j'étais prête à t'attendre et que tu n'étais tenu par aucune promesse et que nous pouvions commencer par être amis, juste amis et j'aurais pris mon souffle pour sortir ma tirade, mais toi, tu aurais marché sur moi avec un drôle de regard et tu aurais pris ma bouche. Comme ça direct. Feu d'artifice.

Il se serait écoulé un temps infini avant que je reprenne mes esprits et j'aurais quand même essayé de placer ma salade.

Tu aurais ri (mon dieu que j'aurais aimé t'entendre rire), te serais repris, aurais dit ok on la refait, aurais reculé d'un pas, te serais à nouveau avancé vers moi, mais la main tendue cette fois et bim, tu aurais repris ma bouche.

Je ferme les yeux et j'ai cette image de ton regard quand tu prends mes lèvres.

Ulysse... Ulysse... Comment as-tu pu ne pas venir ?
Comme tu t'en doutes, je suis agitée par des pensées qui me
bouleversent. Es-tu un fou cruel ou le type le plus touchant
du monde ?

- *Vous n'y croyez pas, c'est ça ?*

- Non.

- *Moi non plus, je n'y croyais pas, vous savez ? L'amour... Quelle vaste fumisterie quand on y pense. Ça sonne tellement manipulation de masse. Tout ce temps de vie gaspillé à chercher votre moitié d'orange. C'est autant de temps gagné sur la lutte armée, notez. Sauf que parfois, ça vous tombe dessus. Et puis, même la lutte armée, c'est mieux à deux. Vous avez lu *Pour qui sonne le glas* ?*

- *Pour qui quoi ?*

- *Hemingway, Alphonsine, Hemingway. Le vieil homme et la mer. Pour qui sonne le glas.*

- *Je ne sais pas.*

- *Mais enfin Alphonsine, jolie comme vous l'êtes, vous avez déjà eu des amants... non ?*

- *Bien sûr.*

- *Jamais personne ?*

- *Mais si.*

- *Vous savez, Alphonsine, toutes ces histoires sont tellement surfaites. C'est comme si on avait oublié que l'homme est un animal vivant et tout ce qui vit cherche le plaisir. Tous les plaisirs. La vie est une aventure de plaisirs. C'est jouissif de vivre.*

- *Sûrement.*

- *Et le plaisir, il est où ? Il est partout, Alphonsine, il est partout. Dans les tableaux de Hopper, de Bazille, de Vallotton, de Kandinsky. Dans les préludes de Chopin, les petites musiques de Mozart et la valse des fleurs de Tchaïkovski. Dans le ciel et dans la mer. Dans le bleu et dans le jaune. Dans la chaleur du soleil sur votre peau. La chaleur de la*

couette quand vous vous enroulez dedans. La chaleur naturelle que vous dégagez pendant que vous glissez lentement dans le sommeil. Celle dans laquelle vous vous réveillez au matin. Il y a le plaisir de manger. Manger des choses bonnes au goût. Des choses qui croustillent. Des choses qui fondent. Des choses qui dégoulinent. Le plaisir de boire du thé qui brûle, de l'eau qui rafraîchit. Du jus d'orange. Même pipi, caca, c'est du plaisir. Ça ne se dit pas, je sais. Et pourtant, c'est tellement vrai. Tout est plaisir à qui sait vivre. Vous connaissez le plaisir Alphonsine ?

- ...

- Sans parler de ce plaisir qui combine tous les autres. Le sommet du sublime pour les romantiques et les poètes, le comble de la perversion pour les coincés et les puritains. C'est si simple, pourtant. On a tous besoin de se blottir et de se frotter, voilà tout. Mais non. Les grands mots tout de suite. Vous en pensez quoi, vous ?

- Je n'ai pas d'idée.

- Vous avez raison. C'est étrange, non, de penser que ce plaisir aussi intime qu'intimidant est aussi le moins intime de tous, celui qui n'est jamais meilleur que si on le partage et si on est tout nu. Par lui, nous approchons le miracle, tous les miracles. Le miracle de la rencontre, le miracle de la vie. Et on prétend vous juger selon vos choix techniques ? Mais quelle absurdité ! Quelle importance en vérité, quand vous avez les yeux fermés ?

- Les choses ne sont pas si simples, il me semble.

- Mais si, je vous assure. La bêtise, c'est de vous contraindre à annoncer au monde quelle forme de frottement vous convient le mieux, parce que votre mode d'excitation paraît-il vous caractérise, ah bon ? quand vous ne l'avez même pas encore vous-même totalement exploré, mais de quoi on parle ? La seule chose dont on puisse être réellement sûr, croyez-moi Alphonsine, c'est qu'on a tous cette même

envie, celle de caresser et d'être caressé. Qu'on aspire tous à se blottir. Tout le reste, c'est de la foutaise.

- Alors tout ça, c'est juste parce que vous avez eu envie de vous blottir ?

- Exactement.

A Paris comme à Marseille elle était toujours seule. Très entourée, mais seule. Elle était incapable de se fondre dans les groupes. Un essaim de garçons lui bourdonnait autour en permanence mais elle ne savait pas du tout quoi en faire. Un peu comme moi. Sauf qu'elle, elle n'avait pas attendu de lire *La solitudine dei numeri primi* pour se faire une raison.

Printemps 88, deuxième virage à gauche de la France. Elle s'était retrouvée place de la Bastille avec un groupe de jeunes gens, ne me demande pas d'où elle les connaissait ? je n'en sais rien, je crois qu'elle n'en savait rien non plus, des garçons et des filles surexcités par les promesses sociales que recelait le vote, tous idéalistes et charmants et elle était ravie d'en être. L'un d'entre eux en particulier lui plaisait parce qu'il était très séduisant et surtout qu'il avait accroché à son bras une fille splendide qui semblait l'adorer. A eux deux, ces deux-là représentaient une espèce de fantasme de couple et elle aurait pu s'asseoir juste pour les regarder se regarder et ça lui aurait fait sa soirée.

A un moment, il y eut une espèce de mouvement de foule, tout le monde se mit à courir, une main s'empara de la sienne et l'attira dans les ruelles parisiennes et elle n'avait aucune idée de qui pouvait bien être au bout de ce bras mais la main était chaude et rassurante et elle se laissa entraîner sans plus de manières. Ils coururent longtemps avant de se retrouver

sur les quais de la Seine et elle leva les yeux hors d'haleine pour croiser le regard de la moitié masculine du couple qui lui plaisait tant. Elle lâcha brutalement la main du garçon et se confondit en excuses.

- Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

- Mais... Tu t'es trompé non ? Je n'aurais jamais dû te suivre comme ça. Je suis vraiment désolée. Viens, on va la chercher.

- Mais arrête. Je ne me suis pas trompé du tout. On ne les retrouvera plus ce soir. Viens, je t'invite à boire un verre.

Ils passèrent une soirée délicieuse, elle était parfaitement à l'aise et décomplexée puisqu'elle le savait amoureux et aimé et qu'il savait qu'elle le savait, c'est si agréable la vie sans ambiguïté et elle se lâcha tant et si bien qu'il lui demanda la permission de l'embrasser.

- Bien sûr, éclata-t-elle de rire en tendant sa joue.

Mais lui fit mine de la prendre dans ses bras et elle sursauta.

- Tu fais quoi là ?

- Mais je t'embrasse.

- Mais on n'embrasse pas ses amis comme ça.

- Qui parle d'amis, je suis en train de tomber amoureux de toi.

- Tu es déjà amoureux, de Vanessa tu te souviens ?

- Vanessa ? Quelle Vanessa ?

- Mais l'adorable avec qui tu étais quand je t'ai rencontré.
Vanessa.

- Oh, elle ? Mais je la connais à peine. On t'a déjà dit que tu ressemblais à Claudia Cardinale ?

Elle s'était levée et était partie en courant en regrettant amèrement de n'avoir pas mis de soutien-gorge.

Sommes-nous obligés de faire aussi sordide ?

En même temps, je me dis que moins sordide, ce serait tellement moins romantique...

Nous devons passer deux jours ensemble à Florence et les deux jours sont devenus deux heures entre deux avions à l'hôtel de l'aéroport d'Orly.

Je devrais terriblement t'en vouloir et je n'y arrive pas. Au contraire, je suis terriblement émue que tu me rejoignes malgré ton emploi du temps impossible. Ces deux heures, je les attends comme si ma vie en dépendait. Ma vie en dépend, même si ma centrale nucléaire intérieure est en alerte rouge.

Je t'ai dit très clairement que je n'accepterais de te rencontrer que libre. Comme tu ne me mens pas, ce rendez-vous italien signifiait que tu l'es. Mais alors, pourquoi ce changement de programme incompréhensible ? Ça m'apprendra à être folle d'un businessman.

Je veux que tu saches. C'est le cœur en fête que j'ai réservé mes billets et fantasmé comme une folle sur ces deux jours qui vont déboucher sur toute ma vie. Ce contretemps qui fait que nous n'aurons que deux heures pour nous, et loin de Florence en plus, devrait m'effondrer. Ben même pas. Je ne pense qu'à une chose. Je vais passer deux heures avec toi, avec toi, avec toi. Les deux jours suivants, parce que je n'ai rien pu changer, moi, mais tant pis, tant mieux, je vais les passer à rêver de toi dans la chambre qui aura encore ton

odeur. Je resterai dans cet air que tu auras respiré. Mon Dieu, si tu me demandes de partir avec toi, aurais-je la force de ne pas te suivre ?

Je dois t'avouer quelque chose. A tous ceux qui me le demandent, je raconte que tu m'as envoyé le billet. Comment peut-on oser me poser une question pareille ? Comment surtout puis-je accepter d'y répondre ? En même temps, je suis si béate que mentir m'est étonnamment facile. Je ne mens pas vraiment, d'ailleurs. J'affiche juste ce sourire niais qui ne me quitte pas. Mon amour pour toi est écrit sur mon visage. Personne n'ose insister.

Mon dieu, Alphonsine, c'est toi. Elle est encore partie. Viens.

Ça veut dire quoi, elle est encore partie ? Où est Solange ?

Elle emboîta machinalement le pas à Daphné qui descendait la rue en courant. Tu sais faire du vélo, n'est-ce pas ?

Mais oui. Qu'est-ce qui se passe ? Où est ta mère ?

Tiens, prends celui-ci.

Déjà Daphné avait déverrouillé le cadenas qui reliait entre elles les roues de plusieurs vélos rangés contre un mur. Alphonsine en enfourcha vivement un.

Tu m'expliques ?

On va passer chercher mon frère.

Alphonsine la suivit le long de l'étonnante allée de palmiers qui plongeait vers la mer que les deux descendirent en roue libre, cheveux au vent, avant de recommencer à pédaler sur la longue promenade qui longeait la Méditerranée jusqu'au port.

Bon alors, tu vas m'expliquer, oui ?

Faut la retrouver avant qu'elle fasse une bêtise.

Attends-moi. Quelle bêtise ?

Alphonsine se souvenait de la femme chat du mur montpelliérain. And you, what are you waiting for?

Elle hurla encore pour se faire entendre. Le vent dans ses oreilles faisait un bruit d'avion.

Où est ton frère ?

Il nous attend à l'horloge.

Mais vous savez où elle est ?

On va la trouver.

Théo arrivait devant l'horloge en trottinette électrique comme elles déboulaient sur la grande place. Hilare, son pote John le suivait de près sur une autre trottinette.

Il s'exclama en les apercevant, alors, elle est où, la terroriste ?

LE BOUQUET

Tout ça pour dire que sa vie était compliquée. Heureusement qu'elle avait les livres. Sa vraie vie était dedans. Sa vie extérieure était comme un livre de plus dans lequel elle ne se reconnaissait pas toujours, même s'il était écrit à la première personne. Elle sentait bien qu'un jour ou l'autre, elle allait devoir en prendre en main l'écriture mais elle prenait son temps, étudiait ses personnages, choisissait un à un ses décors et cheveux au vent, savourait la roue libre en reculant le moment des grands choix.

Depuis l'enfance, chaque année, une nouvelle personne s'accrochait à elle. Sur les bancs de l'école, c'était toujours les différents, les esseulés du groupe, les appareils dentaires, les lunettes, les plus quelque chose, grands, petits, poilus, que sais-je encore et elle, jamais elle ne refusait le premier "je peux m'asseoir", comme pour les slows, mais dans sa tête, toujours elle répondait, ok, mais j'embrasse pas. L'histoire durait l'année scolaire, elle pouvait se laisser aller à flotter tranquille, toujours l'autre la rattrapait par un coin de la blouse pour l'ancrer au réel et elle jouait le jeu avec bonne humeur, puis l'année suivante, elle lâchait dans la nature son petit protégé décomplexé, avant de passer au suivant sans état d'âme et la vie suivait son cours. Après l'école, elle avait continué ce petit jeu angélique si confortable de remise à flots des attendrissants solitaires, boulets protecteurs qui, avec le temps, étaient devenus exclusivement masculins.

APARTE

J'ai toujours farouchement affiché mon indépendance et du coup, j'ai récolté ce que j'ai semé.

Je n'ai jamais été une qu'on gâte.

J'ai beau chercher, je n'ai souvenir d'aucune soirée de gala, aucune rivière, aucun cadeau, rien. J'assume parfaitement.

Aucun homme ne m'a jamais emmenée dans aucun grand restaurant, jamais. C'est comme ça.

Ce qui ne veut pas dire que je n'ai jamais mis les pieds dans un restaurant luxueux, attention. Mais mes repas gourmets n'ont jamais fait partie d'aucun plan de séduction ni investissement d'aucune sorte.

Les bijoux, pareil. Entre le bracelet en argent que m'a offert mon grand-père maternel quand j'avais 6 ans et l'alliance sertie de ma mère que m'a remise mon père à la mort de celle-ci, rien. Il paraîtrait que mon grand-père paternel m'ait offert une chevalière à mon initiale quand j'avais 3 ans, mais je l'ai semble-t-il échangée contre un bonbon un jour de fête qui a suivi et ça a donné le ton pour ma vie entière.

Mes quinze ans de mariage n'ont rien changé à l'affaire. Je n'ai même pas eu de bague de fiançailles. Rien.

Je me souviens, la première à se rendre compte de ça a été mon amie Ninon qui m'a serrée dans ses bras avec emportement en disant moi, si j'avais été un homme, je t'aurais couverte d'or et de d'aigues marines. Mais je crois

bien que Ninon a toujours eu un petit faible pour moi, donc je ne suis pas sûre que son avis compte.

Les fleurs, c'est autre chose.

Je sais bien que les bouquets embaument les salons des femmes aimées mais moi, j'ai toujours détesté les fleurs coupées. Si j'excepte les mugets annuels de mon père, mon premier présent vert a été un petit cactus qu'un amoureux en voie d'être éconduit est venu m'offrir avec un sourire niais devant ma mère.

Pas grand-chose ensuite, si ce n'est une rose de-ci de-là jusqu'au Bouquet.

On ne récolte pas toujours ce que l'on sème, pensa Alphonsine. Et le plaisir n'est pas toujours partagé.

Cette idée ridicule de fleurir les femmes comme des tombes.

Elle eut un regard dégoûté pour le bouquet d'anémones bleues dans le petit vase sur la guérite du salon attenant à sa chambre. Elle n'avait pas accepté la proposition de la famille de la loger, préférant l'anonymat aseptisé d'un hôtel cosy du bord de mer. Il était déjà assez étrange que cette jeune Daphné ait fait le voyage pour venir la chercher. Elle l'avait assuré bien sûr qu'elle ne venait pas pour elle et qu'elle avait des choses à régler avec son père, mais Alphonsine n'avait pas été dupe.

Dans l'avion, elle avait demandé :

Pourquoi vous faites ça ?

Pour ma mère.

Vous l'aimez tant que ça ?

Vous allez la connaître et vous allez comprendre.

Et si elle ne veut pas me parler ?

Eh bien, vous en serez quitte pour le plus beau voyage de votre vie.

Qu'est-ce qui vous rend si sûre qu'elle va me parler ?

La belle Daphné avait souri.

Vous êtes sa came.

Ce qui veut dire ?

Rien, je vous assure. Mais je suis sûre que ma mère va vous aimer.

Alphonsine s'était renfoncée dans son siège. C'était quoi la came de la tortue ? C'était un truc qu'elle avait lu et ce n'était pas très réjouissant pour autant qu'elle s'en souvienne. Il y était question de

marginaux, de différents, d'esseulés, de lunettes et d'appareils dentaires. De poilus, même. Alphonsine avait froncé les sourcils en pensant qu'elle n'était pas poilue et qu'elle n'avait jamais porté ni lunettes ni appareil dentaire. C'était toujours ça. Elle avait jeté un œil suspicieux vers Daphné, mais l'autre avait croisé son regard et lui avait souri gentiment. Elle n'avait pas rendu le sourire. Elle était bien sûre que la jeune fille, qui n'avait probablement jamais lu le journal de sa mère, n'avait aucune idée de tout ce qu'elle-même savait, « des attendrissants solitaires, des boulets protecteurs ». Sans compter que solitaire et boulet, il y avait quand même incontestablement de ça. Elle se demanda ce qu'elle faisait là et pourquoi elle avait entrepris cette ridicule aventure. Elle eût très envie de se lever et de partir.

Elle eut encore eu le temps de se demander ce que Daphné avait bien pu lui faire boire avant de s'assoupir. Elle ne s'était plus réveillée que sur le tarmac israélien, abasourdie de se retrouver au milieu de ce remue-ménage hystérique et joyeux des arrivées en terre sainte, avec tous ces gens surexcités qui s'agitaient en tous sens. Elle avait senti l'air lui manquer un peu, mais aussitôt, la main de Daphné s'était posée sur son bras. Nous allons les laisser sortir, vous voulez bien et nous ne nous engagerons dans le couloir que quand il sera dégagé, ce sera mieux pour nous deux. Et Alphonsine s'était sentie infiniment soulagée.

A l'aube de ses 25 ans, elle avait décidé que la plaisanterie avait assez duré et que le prochain serait le père de ses enfants. Elle n'avait émis aucun programme génétique d'aucune sorte et s'en était remise entièrement au hasard. Le prochain qui l'approcherait d'un peu près, elle lui dirait oui et puis c'est tout, avait-elle pensé en priant de tout son cœur que ce ne soit pas le dernier en date.

Il faut dire que cette année-là, elle avait fait très fort et avait laissé s'entraîner dans son sillage une espèce de petit jeune homme nerveux et stressé dont les tics et les tocs la touchaient beaucoup. Les tics n'étaient que des tics de langage, il ne faut tout de même pas exagérer, il avait cette façon ahurissante de terminer toutes ses phrases par putain chier merde qu'elle trouvait d'un exotisme confondant et elle avait entrepris de l'en sortir par la lecture et la poésie. Elle l'avait même traîné à l'Opéra, et il avait fait beaucoup d'efforts, mais elle n'aurait sûrement pas dû commencer par la Traviata, car avant la fin du second acte, Violette lui courait déjà sur le haricot et elle le prit par la main pour fuir sous les regards courroucés des aficionados après qu'il eut laissé échapper un sonore "Ô jamais, elle meurt, cette chieuse ?" en plein milieu du troisième. Ils s'étaient écroulés dehors, mi colère pour elle et mi hilare et soulagé pour lui. "Non mais sans blague, encore 5 minutes et j'allais l'étrangler de mes propres mains, la gonzesse."

- On va attendre un peu pour réessayer l'Opéra, ok ?

- Ouais, c'est ça, on va attendre.

Et il l'avait embrassée et de surprise, elle s'était

abandonnée.

C'est très bien pour commencer un comme ça, avait énoncé Laura d'un ton docte, alors elle pensa vogue la galère et se laissa aller.

Elle avait acheté la même semaine Corps et biens de Desnos, les Illuminations de Rimbaud et une anthologie de la poésie turque. Parce qu'il ne serait pas dit qu'elle n'aurait pas tout essayé. Et puis le petit nerveux lui plaisait bien au fond, il avait la peau douce, il représentait une espèce de challenge éthologique qui la transportait littéralement et surtout, surtout, il semblait l'aimer. Vraiment.

Ce qu'il y avait de bien aussi, c'est que le petit nerveux ne vivait pas à Paris. Il rentrait dans son patelin chaque fin de semaine et ça lui faisait des vacances. C'est peut-être ça le secret de l'amour toujours. Ils se tournaient autour deux jours, il commençait à l'agacer le mercredi, Aragon et Baudelaire n'y suffisaient plus le jeudi, elle le mettait dehors avec emportement et il partait vendredi matin en claquant la porte. Il l'appelait contrit pour s'excuser le soir-même et l'assurer qu'il n'aimait qu'elle et qu'il regrettait, fatche de, ah ouais, putain chier merde, il regrettait. Le dimanche soir, c'étaient folles retrouvailles et la semaine recommençait. Un petit rythme de croisière.

Après le départ de cette semaine-là, elle était spécialement en colère parce qu'il avait été spécialement insupportable. Elle était très contente qu'il ne soit pas question qu'il rentre le dimanche suivant, ni le suivant. Il avait dû le sentir car il

ne fit même pas l'effort d'appeler ce soir-là et il fit bien car elle n'aurait pas répondu, d'autant qu'elle n'était même pas là. Le lendemain matin, lorsqu'on frappa à sa porte, c'est toute ensommeillée qu'elle alla ouvrir. Derrière à la porte, il y avait le plus extraordinaire bouquet champêtre qu'elle ait jamais vu. Une prairie en été. Une colline au printemps. Un vert coteau. Bardane, arnica, immortelle, héliotrope, bouton d'or, pimprenelle, monnaie du pape, lupin, marguerite, aspérule, pâquerette, myosotis, valériane, bruyère, pavot, réglisse, gypsophile, un enchantement bucolique. Elle en resta toute interdite. Le livreur sortit sa tête de derrière le bouquet en souriant. Bon courage pour trouver un vase, lança-t-il. Elle sursauta, un humain dans la prairie, rentra précipitamment chercher son portefeuille, glissa un billet au jeunot et prit la merveille avec recueillement. Elle dut la mettre dans la baignoire le temps de laver la grosse poubelle bleue qui était le seul récipient de la maison susceptible de la contenir, la fameuse qui en avait vu d'autres. Elle qui n'aimait pas les bouquets, face à celui-là qui était une ode à la nature, un petit morceau de poésie pure, une symphonie de couleurs, elle était émue aux larmes. C'était si frais, si joli, si somptueux, si inattendu, si unique. Elle sentit tous ses doutes s'envoler. Elle eut envie de lâcher ses cheveux et de mettre une robe blanche, elle eut envie de chanter et de danser autour des fleurs, elle eut envie de faire l'amour aussi. Elle passa la journée à contempler son bouquet avec émerveillement et elle attendit dévotement que son petit poète repenté se manifeste.

Il appela en fait le soir même, aussi improbable qu'à

l'accoutumée, fatche de con, tu t'es calmée, la miss ?

- Tu n'étais pas obligé d'en faire autant, tu sais, pour que je te pardonne ?

- Quoi autant ?

- Je parle du bouquet, andouille.

- Ah.

- Oui, il est extraordinaire, je n'en ai jamais vu de pareil, comment tu t'y es pris, je ne peux même pas l'imaginer, j'aurais voulu être une petite abeille juste pour t'entendre passer la commande...

- Je te vois bien en abeille.

- Non, je t'assure, tu as dit quoi, faites-moi un bouquet champêtre ? Non. Faites-moi le plus gros bouquet champêtre du monde ? Apportez-lui un champ de fleurs, oh écoute, je suis si contente !

- Bon, ben si tu es contente, c'est tout ce qui compte.

- Tu reviens quand ?

- Dans quinze jours, tu sais bien.

- Le temps va me sembler si long jusque-là.

- Je t'aime, la miss, tu sais ? C'est toi, la fleur des champs.

Et elle avait raccroché en extase.

C'est alors qu'elle avait vu la petite carte, perdue dans les fougères. Elle l'avait cueillie, elle ne comportait que quelques mots, pour elle, signé du prénom du garçon, c'était si élégant, si discret, si doux, elle la serra contre son cœur en tournoyant.

Deux semaines plus tard, les retrouvailles furent les plus

belles du monde. Les plus douces, les plus tendres. Blottie tout contre lui, elle souffla.

- Je ne t'ai pas dit, merci pour le bouquet.

Il s'assit dans le lit.

- Je ne t'ai pas dit. Ce n'est pas moi.

- Pas toi ?

- Non. Qui t'envoie des bouquets ?

- Mais arrête. Il y avait ton nom sur la carte.

- Ne me prends pas pour un con. C'est qui ?

Et ce n'est qu'alors qu'elle comprit.

Elle faisait l'hôtesse à ce moment-là, pot de fleurs professionnel. Le directeur de l'agence, qui était si courtois, si prévenant... Si le même prénom. Deux semaines qu'il la regardait si étrangement. Le pot d'adieu de la veille. Cette façon triste et noble qu'il avait eue de lui serrer la main. Ce regard appuyé.

C'était si incroyablement gênant.

Et elle ne l'avait même pas remercié.

Le sort en était jeté. Le bouquet fana comme fanent tous les bouquets, même champêtres et en faisant sécher la gypsophile, elle avait décidé d'épouser le petit nerveux.

Le 4x4 Patrol entrait en scène. Ce ne pouvait être que lui.

C'est quelque chose qu'elle avait toujours su et qui se vérifiait encore et toujours. Les femmes se mariaient aussi par désespoir. Cela lui rappelait quelque chose qu'elle avait lu. Romain Gary. Non, Emile Ajar. L'angoisse du roi Salomon. Jean qui se demande s'il n'est pas le pis-aller de Anne. C'était ça. L'éternel balancement entre ce qui était et ce qui aurait pu être. On est toujours là parce qu'on n'est pas ailleurs. Son père avait été le pis-aller de sa mère. Ça et non le contraire. Il avait fait des promesses qu'il n'avait pu tenir. C'est ta mère que je quitte. Sois sage.

Elle comprenait si bien les gens qui fuient devant l'autel. L'engagement est un tel renoncement à tous les possibles...

Le 4x4 Patrol avait-il été le pis-aller de la tortue ?

Sept années passèrent. Pleines, heureuses, sans bouquets, peut-être, mais avec trois merveilleux enfants, drôles, remuants, espiègles, de vrais rêves de gosses. Le bonheur qu'elle avait construit semblait à toute épreuve. Les fleurs non coupées embaumaient au jardin, la table ne désemplissait pas et elle n'était pas peu fière d'avoir ébouriffé les cheveux du petit nerveux et même d'avoir réussi à lui ouvrir son col de chemise.

Mais loin de s'apaiser, celui-ci devenait avec le temps de plus en plus petit et de plus en plus nerveux. Elle avait l'impression de vivre dans une cocotte-minute. C'en devenait ridicule. Elle tint bon un temps jusqu'au jour où la mort dans l'âme, elle réalisa que l'ironie joyeuse dans laquelle elle avait comme toujours trouvé refuge inhibait le petit nerveux dans son rôle de père et ne lui permettait plus de donner pleinement sa mesure. Elle lui proposa de s'éloigner un peu pour réfléchir, mais le peu qui dura deux ans ne fit que confirmer que la réflexion n'avait jamais été le fort d'un Joe Dalton, même marseillais et ils finirent par divorcer.

Si le jugement lui avait généreusement octroyé la jouissance du domicile conjugal, dont elle obtint glorieusement le droit de continuer à payer les loyers, la belle affaire, le petit Dalton emporta tout ce qui semblait beau et monnayable de leur vie de chineurs. Tu reviendras me supplier à genoux, hurla-t-il, assuré qu'il était qu'elle ne s'en sortirait pas entre les mêmes et le reste et qu'elle lui reviendrait toute repentante et penaude.

Il était furieux mais elle tint bon.

Le soir du divorce elle avait envoyé un message à un grand charmant rencontré dès le début de la séparation, non, je ne suis pas divorcée, juste séparée, si, si, je vous assure, pas libre du tout, et qui réussissait le prodige de rester romantique en lui écrivant des horreurs cochonnes follement excitantes où il était question de la prendre sauvagement debout sur des balcons balayés par les vents un soir de tempête en léchant sur son visage la pluie et les embruns mêlés pendant que le sable croquerait sous leurs dents entrechoquées, vous n'y pensez pas, un soir de tempête, dites-vous, elle semblait si inaccessible que le virtuel pouvait aussi bien s'emballer. Quoi ?

Le soir du divorce donc, elle avait texté à l'inspiration poète, ça te dirait d'être mon premier caprice de femme libre ?

Et le type, n'en croyant pas sa chance, avait accepté. Ce que c'est que le hasard, il y avait tempête ce soir-là sur Palavas...

Joe Dalton avait croisé l'amiral qui ne s'appelait même pas Barnabé, mais pas loin, quelques semaines auparavant sur la terrasse ex-conjugale où elle donnait pour quelques amis un déjeuner dominical animé et joyeux. Quoi, je ne me suis pas annoncé, oui, on est séparés, depuis deux ans oui, et alors, je passe voir mes enfants quand je veux, ok ?

- Ok, ok, mais tu te comportes en propriétaire là, pas en séparé.

- Et ?
- Et rien. C'est comme ça qu'on se comporte, nous les hommes. Une femme quand on l'a eue, on a l'impression qu'elle est à nous pour toujours.
- Mais pas du tout.
- Tu verras. Et le pire, c'est quand tu refais ta vie avec quelqu'un qui a des enfants.
- Quoi ? Quels enfants ?
- Les enfants de ta nouvelle. Que tu vas voir plus que les tiens.
- Mais de quoi tu parles ?
- Et il y a pire.
- Je vois pas ce qui peut être pire.
- Si elle refait sa vie...
- Elle est libre. C'est très bien si elle refait sa vie.
- Oui, mais son nouveau compagnon verra alors tes enfants plus que toi.

Joe Dalton se débrouilla pour qu'elle n'ait plus une seule soirée de libre durant les 10 années qui suivirent. Qu'importe. Elle lui rit au nez. La liberté, d'abord, qu'est-ce que c'est ? Elle avait choisi d'exercer la sienne à vivre une deuxième enfance avec ses enfants. Nager dans des lacs, escalader des montagnes, découvrir des chemins et des bois, observer les étoiles. Marcher pieds nus, regarder des dessins animés japonais à la télé, tirer la langue et dire des insanités. Réciter des poèmes, tresser des couronnes de pâquerettes,

assembler des bouquets de coquelicots, respirer très fort le parfum des mimosas, tournoyer les bras ouverts jusqu'au vertige, danser au clair de lune, dormir à la belle étoile, sauter à pieds joints dans les flaques, faire du trampoline sur le lit, manger avec les doigts, boire à la bouteille, cueillir des mûres sauvages et des framboises.

Cracher le plus loin possible ses noyaux d'abricot.

Les années passèrent ainsi, turbulentes, agitées, passionnantes.

Joe Dalton ne décolérait pas.

Ça ne vous est jamais arrivé de vous dire, si je suis condamnée, mourir pour mourir, je fais un truc fou, je vais apporter des gâteaux sur un champ de bataille, je danse devant les tanks, je vais chanter Libérée délivrée cheveux au vent sur la place centrale de Kaboul, je dessine des fleurs sur tous les murs ?

Vous êtes condamnée ?

Nous le sommes tous. Imaginez Alphonsine. Une immense explosion. Boum ! Du bruit, de la lumière et une pluie de fleurs et de graines. Feu d'artifice. Le monde aurait du mal à s'en remettre et les gens ne comprendraient plus rien.

Ici par exemple, on pourrait faire écrire à tous les enfants un message, tous les enfants d'ici, ça veut dire des enfants de toutes les couleurs, de toutes les croyances, de tous les parents... Et ce message serait malgré toutes les dissensions forcément un message d'espoir et de paix, parce c'est le genre de choses auxquelles on croit quand on est petit. Et après, on organiserait sur Gaza un raid aérien, un vrai raid surprise, avec tout plein de vacarme et d'avions pour balancer tous ces petits bouts de papier au milieu d'un nuage de fleurs. Boum ! Coquelicot. Boum ! Héliotrope. Boum ! Gardénia. Est-ce que c'est plus fou que de balancer des bombes ? Je ne crois pas. Les fleurs, pas coupées, bien sûr, non, des fleurs avec leurs racines, des fleurs en boutons. Ils n'auraient plus qu'à replanter ! J'essaie d'imaginer le choc, l'émoi politique, la réaction de la presse mondiale. Je ne vois que du positif dans mon idée. Au mieux, un mieux, au pire, passer un peu plus pour des malades, autant dire rien.

C'est mon vieux fantasme. Au jour des déclarations de guerre, que toutes les mères de tous les soldats se présentent au champ de bataille en lieu et place de leurs fils et disent non. Pas question. Discutons. Trouvons un terrain d'entente. Ou pas. Mais personne ne touche à mon fils. Où se cachent les mères-tigres des enfants soldats ?

Avant l'uniforme, c'est ainsi que ça s'est toujours passé pourtant. Dieu sait qu'il y en a eu des guerres depuis le bac à sable et les mères ont toujours été là pour panser, convaincre, dissuader, restaurer, consoler, recoudre les boutons. Au nom de quoi devraient-elles soudain se résigner à voir leurs enfants partir au combat ? Avec des mitraillettes et des fusils, quand elles ne les ont si longtemps pas laissé seulement utiliser des ciseaux sans avoir bien vérifié avant que leurs bouts étaient bien ronds ?

Et d'abord depuis quand confie-t-on une quelconque négociation à un homme ? Si les hommes savaient résoudre les conflits, ça se saurait. Tu m'étonnes que ça ne marche pas.

La surveillance de la cour des maternelles est la meilleure école du monde et pas un dirigeant ne devrait prendre un quelconque commandement avant de s'y être collé.

Comment lancer un ordre avant d'avoir affronté le groupe, le vrai, celui où se côtoient le petit qui mord et le grand qui frappe, le fort qui défend et le faible qui pleure, le bourreau qui violente et la victime qui se cache, celui qui crie et celui qui chouigne, celui qui casse tout et celui à qui on a pris son goûter, celui qui mange le gâteau en cachette et celui qui le dénonce, celui qui a perdu sa gomme et celui qui ne veut pas la rendre.

C'est dans la cour que tu comprends pleinement que lors des conflits, peu importe vraiment qui a tort et qui a raison, la seule chose qui compte, c'est que la sécurité de l'ensemble continue de régner et surtout, surtout, surtout que celui qui hurle se taise. A n'importe quel prix. La justice de la cour est impitoyable. Et l'art de la négociation y est à son paroxysme.

C'est désespérant votre truc.

Au contraire, Alphonsine, c'est complètement merveilleux. Quelle importance, ceci, cela ? Je crois que vous n'avez encore rien compris,

ma pauvre enfant. Essayez encore.

En attendant, avec vos négociations libres, vous avez mis vos enfants en apnée.

Ils ne le savent pas encore, mais au contraire, je leur balance de l'oxygène dessus. Je ne sais pas si ce sera avec ou sans moi, c'est vrai, mais pour toujours, je vous promets qu'ils respireront mieux.

APARTE

Tu te souviens, tu m'as un jour demandé de te raconter mes histoires d'après divorce en pensant qu'elles étaient des échecs et je sais que tu ne m'as pas crue quand je t'ai dit que je n'avais jamais connu d'échecs puisque je ne vivais que des non-histoires.

Maintenant que toi aussi tu te rajoutes à cette bizarre liste d'histoires non vécues, je peux bien t'écrire ce que je n'ai jamais eu l'occasion de te dire. Jamais l'occasion parce que je n'ai jamais partagé de vrais moments avec toi. De moments hors batterie, de moments hors connexion. Nous n'avons jamais pris notre petit déjeuner ensemble dans une cuisine ensoleillée et il semble que nous ne le prendrons jamais dans une cuisine pluvieuse non plus, pas plus que nous ne partagerons aucun de ces moments de vie commune si faciles à voler pourtant.

J'écris que tu es une non-histoire, c'est vrai et c'est faux, bien sûr. Nous n'aurons rien vécu ensemble qu'un beau rêve, la non-histoire absolue, et pourtant, pourtant... Tu es ma seule vraie histoire. Même si tu n'es pas réel.

C'est tout moi, ça. Ma seule grande vraie histoire d'amour est aussi ma première vraie non-histoire.

Je suis ta Belle et tu es mon Seigneur. Voilà, c'est ça. Tu es ma merveilleuse, mon immense non-histoire d'amour.

Bravo, vraiment.

Il y eut le philosophe. Un type qu'elle avait l'impression d'avoir toujours connu comme parfois ces gens qu'on a l'impression de reconnaître avant même de les connaître. Ils déjeunaient ensemble une fois par semaine et refaisaient le monde, enfin surtout lui, parce que qu'il avait infiniment plus de références.

Qu'est-ce que tu racontes, d'abord, s'insurgeait-il, depuis quand il faut des références pour refaire le monde ? Mais si c'est vrai, rien ne changera jamais ! Tu imagines si jamais rien ne change ? Et cela les faisait rire.

Elle portait le jour où elle le rencontra des chaussures qui ressemblent beaucoup à celles que tu connais et un beau gros pull de ski à col roulé bleu glacier. Elle avait les joues roses, ses yeux comme ses cheveux brillaient.

Elle était arrivée comme une fleur à une soirée où toutes les femmes étaient en robes longues et les hommes en smoking. Aux gardes de l'entrée qui l'avaient toisée un peu interdits elle avait expliqué en riant que non, elle ne venait pas pingouiner mais juste embrasser son amie Gabrielle. Ils lui avaient indiqué sa table et ce n'était qu'en entrant qu'elle avait réalisé, effarée, que Gabrielle trônait à la table d'honneur en plein milieu de la salle. Elle qui voulait être discrète. En plus à ce moment-là, elle faisait encore de la radio, bref, elle se fit héler à plein de tables. Une merveille.

Elle serra sa Gabrielle dans ses bras, tu sais bien, ce hibouk israélien qui est le hug américain mais n'existe pas en français, ni le mot, ni la chose et bien entendu pas question de refaire le trajet people en sens inverse donc elle alla se

cacher derrière la scène, oui, parce qu'en plus, il y avait une scène et des musiciens. Le bel inconnu connu en smoking était venu s'asseoir à côté d'elle dans la coulisse et ils avaient parlé comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Il avait passé la soirée avec elle, super drôle et charmant vauté sur l'estrade à ses côtés et ils s'étaient moqué ensemble des pingouins, sauf que lui en avait le droit puisqu'il en était un.

Ils étaient devenus très amis. Elle éprouvait pour lui une immense admiration. Elle lui avait raconté son divorce et il lui avait raconté le sien.

Ses amis, très surpris de cette amitié lui parlaient souvent de la femme du philosophe. Mais quand elle lui en parlait à son tour, lui, toujours, revenait sur son divorce. Ils avaient pris l'habitude de déjeuner ensemble une fois par semaine et cela dura des années.

Elle était elle-même surprise de cette amitié platonique si tendre et qui ne dériva jamais. Elle finit par poser la question à un ami psychanalyste, elle lui demanda en fronçant les sourcils penses-tu qu'il soit possible d'aimer un homme sans jamais le désirer et il répondit bien sûr. Le non- désir est plus fort encore que le désir. Il est la sublimation du désir. Le genre de truc abscons super jouissif à dire probablement, super intéressant à entendre en hochant la tête pour se donner l'impression qu'on est intelligent. Mais en vrai, ça ne veut strictement rien dire. Ça n'a aucun sens.

Elle avait fini bien malgré elle par ouvrir les yeux sur son petit Platon philosophe qui l'avait un jour emmenée au

tribunal à Tel Aviv où elle voulait s'essayer aux croquis de presse (Oui, elle a quand même quelques points communs avec moi, cette petite).

Il la fit assister à une affaire un peu glauque, mais bon, le tribunal, c'est toujours glauque et à l'entracte, un type du public menaçant vint lui demander ce qu'elle faisait là. Elle lui montra gentiment son dessin et ça le rendit furieux. Il s'avança sur elle, très agressif et quand elle lui expliqua qu'elle avait l'autorisation du juge, il lui rétorqua avec un grand geste circulaire que dans la salle ils étaient tous du même village que l'accusé et qu'ils ne tenaient pas du tout à être connus, ni reconnus, ni dessinés. Pour le calmer, elle lui offrit son dessin et ça eut le mérite de le rasseoir. Platon s'était volatilisé dans la nature et elle comprenait bien que ce n'était pas très courageux de sa part, mais ce sont des choses qui arrivent et il n'avait jamais prétendu être chevalier.

Ils se retrouvèrent dehors, tiens, te voilà, et allèrent boire un petit café au troquet du tribunal. Il recommença à parler de sa femme et je ne sais pas ce qu'elle put dire, mais là, prenant son courage à deux mains, il devait le réserver pour ça depuis le début de l'après-midi, il la corrigea pour la première fois en 7 ans.

- Je ne parle pas de celle-là, mais de la deuxième.
- La deuxième ?
- Oui, l'actuelle.
- Tu as une femme qui t'attend à la maison à chaque fois que tu me vois ?
- Oui.

- Et tu lui dis quoi ?

- Je suis un grand garçon, je fais ce que je veux.

- Magnifique. Et pourquoi tu ne me l'as jamais présentée ?

- Parce que je ne suis pas obligé de lui présenter tous mes amis.

- Effectivement. Tu m'excuses. Mais moi, je préfère appartenir au groupe de ceux qu'on présente.

Et la mort dans l'âme, elle était partie.

Au fond d'elle, elle l'avait toujours su. Mais tu te souviens, sa détestation du mensonge sous toutes ses formes faisait qu'elle était toujours si sidérée qu'on puisse lui mentir que même le nez dessus, tant que c'était possible, elle refusait. Et même quand ce n'était plus du tout possible, elle continuait à refuser. Une irrécupérable.

Notre petite vieille est une enfant, Paliosta, même si elle est mère et même si ses cheveux sont gris. Je n'ai pas encore réussi à décider si elle est merveilleuse ou complètement folle. Sans doute les deux.

Déjà, elle dessine sur les murs. Elle a un curieux personnage qui revient souvent et qui lui ressemble, c'est une espèce de femme chat avec des gros seins et des chaussures à talons qui vous regarde et qui vous dit, eh toi, là, qu'est-ce que tu attends de la vie ? Il y en a une à Montpellier derrière la Babotte, si vous voulez jeter un œil.

Mais surtout, ce qu'elle adore, ce sont les murs bien sales, bien abîmés qui auraient bien besoin d'un nettoyage. Alors elle, elle arrive, et avec ses dessins tout en noir et blanc, elle leur redonne un coup de propre, je devrais dire un coup de beau, elle récupère tout, utilise les trous, les bosses, les tuyaux, les saletés, installe des cadres, elle met des arabesques et des fleurs partout, comme de la dentelle, et les murs moches deviennent de beaux tableaux. Elle appelle ça le tikoun olam. Ça veut dire en hébreu réparer le monde. J'aime bien l'idée, je dois dire. C'est peut-être ça le drame du monde. Que plus personne ne fasse dans la dentelle.

Au début, si j'ai bien compris, elle voulait aller à Gaza réclamer les corps de petits soldats morts. Vous le saviez, vous, qu'à Gaza, ils gardent les corps des soldats morts pour les négocier ?

Enfin, je dis au début, mais je crois qu'elle veut toujours. Je peux peut-être l'aider avec mon statut de française. Les Français sont bien accueillis a priori. Ce sont les Israéliens qui ne sont pas bienvenus.

Ça aussi c'est un truc bizarre. Les Gazaouis occupés essaient par tous les moyens d'entrer en Israël, pas pour se battre, mais pour travailler ou pour aller à la plage, alors que les Israéliens impérialistes n'ont pas le droit de mettre un pied à Gaza, ni pour travailler, ni pour la plage, ni pour rien. Il y a des panneaux à l'entrée de Gaza qui stipulent carrément Interdit aux Israéliens. Ça m'a choquée au début mais

Solange (elle s'appelle Solange) m'a expliqué que ce sont les Israéliens qui mettent ces panneaux pour protéger leurs ressortissants. Parce que vous vous doutez bien que s'ils négocient les soldats morts, ils n'hésiteraient pas non plus à marchander des Israéliens vivants. Et en marchandage, ils sont ultra performants, le dernier otage qu'ils ont négocié, ils l'ont échangé contre 1027 prisonniers, vous vous souvenez ? Ce sont vraiment des cadors.

Là, en plus des soldats morts (qui sont des enfants de 20 ans dont les parents pleurent depuis la guerre sous les fenêtres du Premier Ministre), il paraît qu'ils en détiennent aussi deux vivants chez eux. Des handicapés mentaux qui n'ont visiblement pas lu le panneau et sont allés se balader trop loin, je ne comprends pas qu'on n'en ait jamais entendu parler en France, vous en avez déjà entendu parler, vous ? Deux, dont un bédouin, que les Israéliens négocient bec et ongles. Je ne sais pas encore bien quoi faire avec ça, mais c'est un peu surréaliste, quand même, des Juifs qui négocient avec des Arabes pour sauver des ressortissants israéliens bédouins je trouve.

J'aimerais bien aller sur place voir de quoi il retourne. Je vous tiens au courant.

LE GRIZZLY.

Bref, il ne lui arrivait jamais rien à cette petite.

Elle s'était réfugiée dans une vie parallèle, heureuse et riche. Elle avait beaucoup d'amies, enfin. Des femmes cultivées et charmantes, qui la trouvaient belle et intéressante. Elle se sentait plus heureuse que jamais. Elle assumait totalement son statut de nombre premier et ne se posait plus aucune question.

C'est dire la surprise qui fut la sienne quand, à l'aube de la cinquantaine, une espèce de grand escogriffe barbu croisé chez des amis lui écrivit un jour qu'elle lui avait terriblement rappelé quelqu'un.

Elle avait soupiré, je sais, Claudia Cardinale ?

- Sûrement pas. Vous êtes beaucoup plus fine et plus belle. Non, vous me rappelez une femme que j'ai connue dans une autre vie.

- Allons bon. Un fêlé.

Il avait éclaté de rire. C'est vrai, je reconnais que mon entrée en matière est un peu étrange, mais je vous assure que nous avons déjà vécu ensemble autrefois.

- Mais bien sûr. Et vous étiez déjà un homme si sûr de lui dans notre vie ancienne ?

Il sourit.

- Qui vous a dit que j'étais un homme ?

C'est à ce moment précis qu'elle s'était sentie sombrer.

Le grizzly avait commencé à correspondre avec elle, pressant et désintéressé. Il était en train de se séparer, sa vie était lourde et compliquée et bien entendu, il n'était question que d'amitié entre eux, mais d'une amitié dont il avait tant besoin. Ce qui était plutôt séduisant et facile vu qu'il voyageait sans cesse et ne restait jamais plus de trois jours dans le même pays.

Mon grizzly
Ma colère est retombée.
Je me sens si perdue.

Tu n'y es pour rien. Tu n'as fait qu'être toi.

J'ai fini par comprendre qui tu étais vraiment et la vie que tu menais.

Je ne suis pas très surprise. Je t'ai dit que je n'avais aucun souvenir de notre première rencontre. Ce n'est pas tout à fait vrai. Je me souviens avoir été très étonnée par le couple que tu formais avec ta femme. Je me souviens m'en être amusée et vous avoir demandé comment vous aviez pu vous trouver tous les deux ? Et tu as éclaté de rire et tu m'as dit j'ai épousé la banque. Et elle a souri froidement. Moi, dans ces cas-là, je m'enfonce un peu plus à l'intérieur de moi-même. Je ressens très fort l'erreur d'orbite, tu sais cette sensation bizarre de n'être pas sur le bon cercle. Alors je me lève et je vais me servir un verre avec entrain alors que j'ai juste envie de mourir.

Je pense que ça, tu as dû le sentir.

Je sais que les gens le sentent et ça leur donne envie de me parler. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. Je n'ai aucune excuse.

C'est à cause de moi que tu as réalisé que ce que tu vivais, tu ne voulais plus le vivre. Soit. Désolée.

Tu t'es ébroué comme un gros ours tout mouillé. Tu as rué dans les brancards. Tu as envoyé de l'eau partout. Tu as voulu inspirer plus d'air et tu as réalisé que tu étais fait pour les grands espaces. Magnifique.

Tu les as trouvés, tes grands espaces, mais loin. Le plus loin possible. Tu t'y es installé. Tu y as fait ton trou comme les grands hommes d'affaires font leur trou. Ce sont des trous singulièrement luxueux et atypiques mais qu'importe. Les businessmen y sont bien. Pareil. Encore une fois je n'ai aucune excuse. Je connais.

Au bout d'un certain temps, comme prévu, comme toujours, ta femme t'a rejoint. Chez toi. Chez elle.

Je m'en veux tellement d'être aussi stupide. Tu ruais comme font les hommes en disant retenez-moi et de toute ma tendresse, de tout mon amour je t'ai retenu. Enfin, tu m'as laissé croire que je te retenais. Tu m'as laissée la plaindre et m'inquiéter pour elle. Te supplier de ne pas l'abandonner. Tu m'as laissée t'interdire d'être cruel, te demander d'être tendre et bon, comme tu as dû souffler quand je t'ai dit qu'elle faisait 20 000 km pour venir se faire consoler parce qu'elle allait mal et qu'elle avait besoin de ta chaleur, alors que tu savais bien que pas du tout. Juste elle rentrait chez elle. Sans compter qu'elle avait du boulot et que tu devais l'attendre avec impatience. Tout était normal.

Je t'ai offert un rêve parallèle. Tu t'es un peu laissé emporter. Certes. Pas beaucoup, mais un peu. Pour toi, c'était sans danger. Tu as très bien compris à qui tu avais

affaire. Tu t'es plaint que ce ne soit pas moi qui te rejoigne. Je me demande aujourd'hui, mais tu aurais fait quoi, si j'avais débarqué ? Tu m'aurais mise dans un placard ? Un tiroir ? Tu vois, on y revient toujours... Ce n'est pas Clochette que Peter aime chéri. C'est Wendy.

Il n'y a aucun ultimatum mon ange. Comment peux-tu même seulement le croire ? Tu fais comme toujours. Ce que tu veux et quand tu le décides. Tu n'es même pas tenu par tes promesses. Tout est bien. Je ne demande jamais rien à personne. Je n'attends jamais rien de personne. C'est pour ça que j'aime les gens. Je ne suis jamais déçue. Je n'ai que des bonnes surprises.

Toi, je ne t'ai rien demandé non plus. Mais je sais depuis longtemps que ne rien demander n'est pas une raison suffisante pour ne rien recevoir. De toi, j'attendais tout...

Alors dans mon coin, je ne décolère pas. Pour toutes ces visites que tu ne m'as pas rendues. Toutes ces conversations que nous n'avons pas eues. Tous ces regards que nous n'avons pas échangés. Toutes ces caresses... Tout cet air qui me manque chaque fois que je pense à toi.

D'autant que je crois tout ce que tu me dis. A chaque fois. Tout. Quelle truffe. Tu vas rire... J'ai vraiment cru que vous vous étiez séparés. J'ai vraiment essayé de te convaincre de retourner vers elle. J'ai vraiment tenté de te convaincre de rester digne et généreux pendant que tu déblatérais des horreurs sur elle. Tu ne sauras jamais combien de fois j'ai

failli lui écrire pour lui donner les pistes pour te reconquérir. Puis après, quand j'ai admis que tout était consommé, j'ai vraiment été si désolée pour elle. Je n'ai plus voulu te parler pendant longtemps, tu te souviens ? Combien de temps, un an ? Deux ans ?

Mais toi, tu es revenu ferrer le poisson. Quand ta petite saumonne a commencé à remonter le courant, tu as envoyé la patte. Tu le crois, ça, je me suis vraiment imaginée vivant avec toi. Non, mais j'te jure. J'avais cette image d'un tableau de Hopper avec moi vêtue seulement d'une grande chemise blanche, écrivant dans la grande pièce à la lumière oblique en mâchouillant un pinceau, pendant que toi, dans le fauteuil tu me contemplais en souriant avec bienveillance. Alors je levais les yeux et le tableau, c'était ça, ce regard que nous échangeons. Une espèce d'image de bonheur complice et intelligent. Totalement ridicule. Je suis incurable, je le crains.

Quand nous avons parlé de Paris, j'ai réservé une petite maison délicieuse rue Blanche. Je nous ai imaginés tous les deux. Brrr. Je me suis inquiétée de savoir s'il y avait une bonne cafetière. La propriétaire qui est charmante et s'appelle Catherine m'a répondu qu'elle avait une cafetière italienne à piston qui faisait du très bon café et l'idée de la cafetière italienne à piston a fini de me convaincre que c'était là que nous devions être.

C'est la mort dans l'âme que j'ai annulé ma réservation quand j'ai commencé à comprendre que les choses n'étaient pas tout à fait comme je le pensais.

Mais je ne peux pas me résoudre à renoncer tout à fait à mon délire romantique avec toi dans l'excitation à piston de la cafetière italienne. Tu sais quoi ? Je vais quand même venir à Paris. Déraisonnable pour déraisonnable.

Tragicomix donnerait n'importe quoi pour revoir sa Falbala...

Seth aussi. Tu sais, un jour avec lui, elle, vaut mieux qu'une vie sans lui, elle...

Je voudrais tellement avoir plus d'un jour...

Mais quelle truffe...

Je n'ai pas eu mon jour.

J'ai eu une nuit.

J'imagine que je n'ai pas le droit d'être malheureuse.

Bon, ce n'est pas tout ça, il faut s'y remettre.

Je ne comprends pas bien ce que vous faites, Solange.

Je sais, personne ne me comprend. Comment dire... J'essaie de donner du sens. Nous appartenons tous à la même espèce et nous avons tous plus ou moins le même mode de fonctionnement. On doit pouvoir se parler.

Vous savez bien que non.

Non, je ne sais pas. Et puis de toute façon, je ne cherche pas à parler. Je veux juste dessiner. Envahir l'espace avec mes femmes chats. Les enfants vous ont dit pourquoi tout cela les inquiétait autant ?

Parce que vous êtes hors contrôle et que vous mettez votre vie en danger ?

Parce que mes femmes chats portent des talons, qu'elles ont des seins et que ces seins sont nus. Dénuder ses seins, c'est hérétique ? Et si moi, je souhaite dénuder mes seins ?

Solange... Vous ne vous mettez même pas en maillot et vous ne marchez qu'en tropéziennes. De quoi parlez-vous ?

Qui vous a dit ça ?

Solange...

Il n'est pas question de moi de toute façon. Je suis vieille à présent. Mes silhouettes sont juste des silhouettes libres que j'ai envie d'afficher sur les murs. Où est le mal ? Je les trouve majestueuses, mes chattes, toutes douces et dangereuses aussi avec leurs griffes rétractiles et leurs grands yeux très maquillés. C'est bien il me semble de rappeler aux mâles que les femelles sont là, douces et dangereuses. Et j'ai choisi de les dessiner femmes parce que je trouve ça beau, une femelle sapiens. Nos talons traduisent notre désir d'altitude, cette volonté de hauteur, l'attrait du vertige aussi et les

seins, c'est pour la promesse de lait, de blanc, de sucre, la rondeur, la courbe, je ne sais pas, moi, c'est magnifique, un sein, comme une petite colline tendre qui vallonnaient le paysage, qui donne soif, qui appelle la main. Et elles attendent, mes femmes, parce que depuis Pénélope, personne ne sait attendre comme une femme. C'est pour ça, la petite pelote. En même temps, hommes et femmes, nous attendons tous. Le bus, notre tour, l'amour, la gloire, l'annonce. Je n'y suis pour rien, moi, si de fieffés imbéciles trouvent ça subversif.

Le problème Solange, ce ne sont pas vos dessins, vous le savez bien. Ce sont les murs que vous choisissez.

Mes femmes chats, au début, je les ai mis partout où j'ai pu. Elles étaient toutes petites, c'était facile. Et puis, au fur et à mesure, j'ai libéré le trait. Je me suis lâchée et j'ai voulu affiner encore la silhouette. C'est pour ça que je suis allée en France. C'est parce que je me suis souvenue que ce dessin-là, je l'avais déjà fait autrefois, et je voulais le retrouver, lui et pas un autre. Je savais que je l'avais mis dans un livre, mais je ne me souvenais plus bien lequel. Alors j'ai trouvé drôle d'escamoter tous les livres de la maison, de les mettre dans un caddie et d'aller fouiller tranquille au calme, sous les arbres. Mais bon, en fait, ce n'était pas super drôle et j'ai inquiété tout le monde.

Il était dans quel livre, votre dessin ?

Vous n'allez pas me croire, c'est ridicule.

Quel livre ?

Guerre et paix. Tolstoï.

C'est bizarre, non ?

Pas du tout, on ne se refait pas.

Et vous avez commencé à mettre des chats sur les murs à

Montpellier...

Vous avez vu ?

Mais oui. And you, what are you waiting for?

What are you waiting for Alphonsine?

Je ne sais pas. Rien je crois.

Impossible.

Il commença à lui écrire et elle répondit tout à fait courtoisement. Très vite, il avait entamé son sujet de prédilection. Lui-même. Son enfance. Sa mère. Sa femme. Il lui racontait combien sa séparation était difficile, douloureuse, il la remerciait d'être là et de lui inculquer sa force. De mal à l'aise, elle devint moqueuse, puis elle se laissa attendrir, se prit au jeu. Elle se surprit à attendre ses messages avec une impatience grandissante. La niaise petite clochette de réception la transportait. Elle eut bientôt l'impression que son sang coulait mieux, et plus vite, comme si que l'air s'était subitement oxygéné. Elle chantait fort sous sa douche et souriait bêtement toute la journée. Fine mouche, il sentit le revirement et poussa son avantage. Il se mit à lui raconter ses rêves.

Elle ne se rappelait pas seulement son visage, pourtant. Et pour qu'il ne lui ait laissé aucun souvenir, elle se doutait bien qu'il n'avait probablement pas un physique avantageux. Mais plus rien ne comptait que cette force tranquille, cette intelligence vive et complice, cette présence chaleureuse et attentionnée.

Bref, elle plongea et finit par répondre avec la même fougue, la même fièvre.

J'étais plus jeune, je me souviens. Ma mère me regardait avec un drôle de regard ce matin-là.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- J'ai rêvé de toi cette nuit.

- Oh ! Oh ! j'aime bien qu'on rêve de moi. Attends. C'était un rêve ou un cauchemar ?

- A vrai dire, je ne sais pas.

- Comment, tu ne sais pas ?

- Je ne suis pas sûre.

- Tu étais heureuse ou malheureuse ?

- Je ne sais pas. J'avais peur, en tout cas. Je n'étais pas bien.

- Et merde. Cauchemar, alors.

- Non, Au final, tu les sauvais tous.

- Je les sauvais tous ?

- Tous.

- Mais qui, tous ? Bon, allez, raconte, c'est quoi, cette histoire ?

Ma mère se servit un verre de thé.

- Tu en veux ?

Je refusai d'un geste de la main.

Elle continua aimablement.

- Nous étions à la plage, et tu ronchonuais, comme d'habitude, et j'essayais de te convaincre...

- De quoi ?

- Je ne sais pas, moi, c'était un rêve, je te rappelle, j'essayais de te convaincre de quelque chose quand j'ai vu au loin, derrière toi, quelqu'un qui appelait à l'aide...

- Où ça ?

- Dans la mer, moi, j'étais face à la mer et toi, tu lui tournais le dos et tu t'es retournée et tu as eu l'air prodigieusement agacée qu'on nous interrompe et puis tu as compris que mon attention était toute entière tournée vers la mer, alors en ronchonnant toujours, tu es entrée dans l'eau, tu es allée jusqu'au type et tu l'as ramené au bord. Puis comme si de rien n'était, tu as repris la conversation. Mais à nouveau, quelqu'un a appelé à l'aide, et à nouveau, j'ai dû avoir l'air horrifié et à nouveau, tu t'es retournée, et à nouveau, tu as été exaspérée, et tu es allée sortir le deuxième, en pestant toujours.

- J'avais un maillot rouge ?

- Même pas.

- Tant pis. J'aime bien mon rôle dans ton histoire.

- Oui, on s'y croirait, hein ? a souri ma mère. C'est bien

ça qui est bizarre. Et comme ça, tu as sauvé des gens toute la nuit et nous n'avons pas pu parler. Tu étais furieuse et j'étais très contrariée pour toi, mais je ne pouvais quand même pas ne pas voir tous ces gens qui se noyaient, non ?

- Non, c'est sûr, tu ne pouvais pas...

Comme souvent, quand l'extérieur me pèse, je me recentre sur l'intérieur.

J'ai repris un texte que j'avais un peu laissé, l'histoire d'un ange qui en a marre d'être un ange. Ce texte je n'arrête pas de le prendre et de le lâcher parce qu'à chaque fois que je m'y remets il se passe quelque chose de troublant.

Au début mon ange était sous le coup d'une prédiction stupide et pendant que je cherchais à me dépatouiller avec quelques incohérences de situation, le film "Au bout du conte" est passé à la télé. Donnée qui prend toute sa saveur quand on sait que je n'ai qu'une chaîne et qu'à priori je ne la regarde pas. Qu'importe. Dans ce film, on a prédit à Bacri sa mort prochaine avec date et lieu et ça lui pourrit la période même si (surtout si) il n'est pas superstitieux. Exactement comme dans mon histoire.

Du coup ça m'a contrariée et j'ai mis ce manuscrit de côté le temps de me refaire une virginité mentale.

Hier, pleine d'inspiration, je m'installe. Mon ange va vivre une folle histoire d'amour. Enfin. Pour tout dire, dans mon texte, l'ange vivait déjà une histoire d'amour un peu folle, mais malgré moi, l'histoire était devenue une non-histoire et c'est même pour ça que j'avais mis à nouveau mon texte en stand by.

Donc là, je me sens prête à écrire que mon ange rencontre le grand amour. Le vrai. L'unique. Un truc torride. Le genre d'amour après lequel on ne peut plus que mourir.

Et ça tombe bien parce qu'au début, mon ange est mort et je n'avais pas encore décidé comment il avait bien pu mourir. Il va donc mourir d'amour. Ça lui va bien.

Déterminée face à l'ordinateur, je commence par débrancher le mah-jong, ce jeu débile qui me bouleverse parce qu'il permet d'apparier les formes jusqu'à la fin du monde, enfin la fin des tableaux, et moi, nombre premier, rien ne me fascine tant que l'idée de la paire.

Exit le mah-jong.

J'ai commencé à écrire. Les mots couraient tout seuls sur le clavier. La télé était allumée parce que les garçons essayaient de brancher je ne sais quel câble. Un film commençait sur l'unique chaîne. Le fil d'Ariane. J'ai aimé le titre, moi qui me sens si Belle et qui te sens si Seigneur...

L'histoire d'une fille qu'un homme inonde de messages sur son portable. Allons bon. Il l'a vue à l'agence de voyages où elle travaille et il est tombé sous son charme. Et elle ne voit pas du tout quel client il peut bien être, mais elle se laisse entraîner dans son délire et ils font l'amour ensemble au téléphone pendant des nuits entières. Il n'y a que moi que ça dérange, ce pseudo sexe minable ? Ses amis (il n'y a plus un

film sans la bande d'amis aujourd'hui), ses amis donc commentent la situation en temps réel parce qu'elle s'est confiée à une qui l'a dit à tous les autres et ils tremblent qu'elle soit la cible d'un dangereux psychopathe. Bref. Elle finit par donner rendez-vous à son prince.

Qui la plante, le goujat. Et quand pour finir elle réussit à le coincer, mince, il est en fauteuil roulant. Furieuse qu'il ne lui ait pas raconté qu'il était handicapé et qu'il l'ait laissée rêver comme une conne, elle se fâche et s'en va.

Pour réfléchir tranquille et le rejoindre à la piscine où ils se jettent à l'eau ensemble et s'embrassent comme des perdus (enfin des retrouvés plutôt) dans la flotte.

Je suis restée pétrifiée. C'est quoi c'te merde ??

Du coup, je me suis remise au mah-jong.

Vous êtes un ange, Solange.

Sûrement pas.

Vous jouez à quoi, alors ?

Pour dire la vérité je ne le sais pas moi-même. Déjà, je ne joue pas. Nous faisons face à une situation si impossible. Un peu comme si nous étions sur terre, comme tout le monde, mais sous une loupe, (faut ça pour nous distinguer déjà, sinon, on nous voit pas) (oh, ça va), avec tous les détails agrandis jusqu'à en être désespérants.

Notre démocratie à la loupe est d'une perversion absolue. Chez nous, tout le monde a voix au chapitre, la gauche, la droite, mais les extrêmes aussi, les blancs, les noirs, mais toutes les autres couleurs aussi, les amis, les ennemis, mais tous les voisins aussi, comment voulez-vous que ça fonctionne ?

Notre laïcité, c'est pareil, nous respectons toutes les croyances et du coup, nous avons laissé un peu noyer la nôtre, ce qui en soi n'a vraiment rien de tragique parce que notre croyance n'est pas forcément celle qu'on croit, vous seriez étonnée de savoir combien d'entre nous sont athées et comment ne pas croire est somme toute aussi fort que croire et c'est cet éventail de degrés qui fait notre richesse. Si, si, je vous assure, notre foi, au final, n'est mise en avant que dans un calendrier symbolique et un peu pittoresque et c'est très bien... tant qu'on ne perd pas de vue que ce pays, nous l'avons créé pour avoir le droit de vivre croyants et incroyants tranquilles quelque part sans en mourir. Parce que ce droit-là, le droit de vivre libres, nous est clairement refusé tout autour de la terre. Pas seulement de vivre libres d'ailleurs. Le droit de vivre tout court. C'est pourquoi nous nous devons de rester vigilants pour ne pas nous laisser noyer tout à fait. C'est une question de vie ou de mort. Ridicule, non ? Ceux qui jouent leur vie, c'est nous.

Les terres que nous n'avons pas achetées, nous les avons conquises

selon les lois de la guerre. Mais leurs anciens occupants pleurent à notre porte, alors nous cherchons un arrangement. Toutes nos propositions sont rejetées, mais nous ne lâchons pas l'affaire. Nous nous entêtons à rêver de trouver une solution à une situation qui n'en a pas. Qui n'en aura pas déjà tant que les dirigeants adverses seront si corrompus et tant que les enfants palestiniens seront éduqués dans la haine. Je ne dis pas que tous nos enfants les aiment, mais il ne nous est pas venu à l'idée de leur enseigner l'amertume ni l'animosité, quand pour les enfants palestiniens exhortés à devenir des martyrs, nous tuer relève de la quête initiatique.

Alors, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, on essaie comme on peut de contrer le terrorisme qui a été si bien activé. Qui est exécuté dans le monde entier, mais pas chez nous, où il attendrit parce qu'on lui trouve de bonnes raisons.

Face aux jeunesses jihadiennes, on essaie de rester dignes, de sauver qui peut l'être, de ne pas exercer de légitime défense inconsidérée déjà, alors on vise les jambes, du coup, on nous accuse de chercher à estropier exprès des enfants. Et c'est vrai que ce sont des enfants, et c'est vrai qu'ils sont estropiés. Nous enterrons nos enfants assassinés par des enfants et nous n'avons pas assez de larmes.

Depuis un certain temps, on a décidé de tenter autre chose. On essaie de nouvelles formules dissuasives. On s'attaque aux pierres. On détruit la maison de chaque terroriste. On a mis sur pied des méthodes très sophistiquées pour évacuer la zone et cibler la maison de l'assassin et juste celle-là. Marquer les esprits sans faire de victimes. Et ça marche. L'impact est tout à fait significatif. Les attentats suicide ont drastiquement baissé depuis cette pratique. Le monde entier nous est bien entendu comme toujours tombé dessus. Comme si on avait besoin du monde pour nous sentir coupables toujours.

Le regard de Solange se perd sur la mer. Alphonsine est un peu interdite. Elle n'avait jamais imaginé tout ça. Elle n'y avait jamais

réfléchi non plus. Elle a envie de mettre sa main sur celle de Solange, sans gant.

Mais bien sûr, elle ne bouge pas.

Pendant deux ans, ils correspondirent, de manière neutre. Il faisait bien un peu l'imbécile, mais toujours elle le remettait à sa place et terminait tous ses messages par mes amitiés à ta femme. Alors il se fâchait, je t'ai dit que nous nous séparions et ça la faisait rire. A quoi tu crois que je sers dans cette histoire ? Vous allez vous rabibocher, tu vas voir, et c'est très bien comme ça.

Il se lâchait de plus en plus parce qu'elle était visiblement quelqu'un de confiance. Il se mit à lui raconter ses déboires professionnels, ses doutes, ses difficultés et finit même par lui envoyer les 100 pages du compte rendu de ce procès avec les Américains qui lui prenait la tête.

Tu n'es pas un peu malade ? Tu t'imagines que je vais lire tout ça ?

Non, bien sûr, mais ça me fait du bien de partager avec toi. Et puis en plus, tu vois que je ne te mens pas quand je te dis que je suis en train de me noyer.

C'est à ta femme que tu devrais envoyer ça. Mais je suis idiote. Elle est avec toi, n'est-ce pas ?

Mais pas du tout.

C'est très bien qu'elle gère avec toi. Tu n'es jamais tout seul en fait, entre elle et tes autres associés. Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu m'écris, tu sais ?

Avec toi, je ne suis pas obligé de faire semblant.

Donc, tu ne m'aimes plus.

Le lire ne me met pas en colère et si je suis blessée, ce n'est pas d'avoir cru en ton amour qui s'avère si fragile, mais plutôt de t'avoir montré le mien qui est si fort. Oui. Ce qui me blesse le plus, c'est que tu saches qu'il y a en moi de si exaltés, de si sauvages sentiments. Et que comble du comble, ça te gêne, comme si j'étais une Adèle Hugo. A bicyclette.

Je me sens si petite, si seule, si insignifiante.

Je suis confuse de m'être livrée à toi comme je l'ai fait, c'est vrai. De m'être mise entre parenthèses comme ça. Je suis à terre. Épuisée, amaigrie, pâle. Pas très glorieux.

Et pourtant, je ne regrette rien.

Parce qu'il y a quelque chose de totalement jouissif à se lâcher quand on croit à l'amour de l'autre, parce qu'alors, on sait qu'on lui donne du plaisir. C'est jouissif de donner du plaisir à un homme qu'on aime. Et moi, je te rappelle que j'y croyais.

Attends. Je voulais t'écrire autre chose. C'était quoi, déjà ? Ça parlait de neige chaude. Et de toi. Je ne me souviens plus.

Comment tu m'as harponnée avec ton petit numéro de lionceau dépressif. Et moi, j'ai marché comme une folle. Et quand tu as compris que mon attention se relâchait, tu es venu quelques heures. Tu m'as donné rendez-vous dans cet hôtel minable. Je me suis retrouvée devant ta porte. Je ne me souviens pas du numéro de la chambre, qu'importe. J'ai

frappé. Fort. Et toi, tu as ouvert et tu as dit, tu es venue.

Je t'ai regardé. Je t'ai trouvé bien plus mince que dans mon souvenir, mais plus mince que dans mon souvenir, c'était quand même gros. Et puis ta barbe, hirsute, te faisait un énorme visage. Mais moi, je n'ai vu que tes yeux et au fond de tes yeux, tout au fond, le reflet de celui que j'aime.

Tu n'as pas compris ça encore, je le sais. Je me fiche de ton enveloppe. Je me fiche de tes mauvaises manières. De ta méchanceté. Je me fiche de tout. Parce que là, derrière l'écorce, il y a celui qui me ressemble. Ce n'est pas celui qui se plaint tout le temps de façon un peu ridicule. Ce n'est pas non plus le nerveux. Ni l'hyperactif surbooké. Ni le goujat, ni le mufle. Ni le menteur, ni le lâche, celui qui n'ose rien dire, soi-disant pour ne pas faire de peine, alors qu'en réalité, c'est juste par couardise et par paresse. Non. Moi je parle de celui qui regarde tous les autres avec autant d'intérêt que d'amusement, de lassitude aussi parfois. Celui-là existe. Je l'ai vu plusieurs fois. C'est celui-là qui est venu me chercher. C'est lui que j'aime tant. Que j'admire tant. C'est son énergie que je perçois. C'est de lui que je ne peux pas me résoudre à m'éloigner.

Parfois, au milieu de la nuit, je sursaute. Se peut-il que je l'aie inventé et qu'il n'existe pas ?

Évidemment que c'est possible...

J'invente si bien...

J'ai du mal à vous suivre, vous savez ?

On est presque arrivées.

Les vélos débouchaient sur une petite rue tranquille. Des coqs chantaient pendant que les poules rameutaient leurs poussins autour d'une grande poubelle verte.

Solange commença à fourailler dans sa besace. Elle en sortit un pot de peinture et un petit rouleau.

On fait quoi là ?

On va dessiner un chat.

Solange, je travaille dans la police. Vous ne pouvez pas me demander de contrevenir à la loi.

D'abord, ici, vous n'êtes pas policière. Et puis ensuite, qui vous parle de contrevenir à la loi ? La couleur sauvera le monde, Alphonsine.

Rien ne sauvera le monde, Solange.

Vous connaissez l'histoire du street art, Alphonsine ?

Je ne crois pas.

Venez, asseyez-vous sous cet arbre-là. Je vais vous raconter.

L'histoire du street art, à la vérité, il est difficile de dire quand elle commence, parce que l'homme a toujours écrit sur les murs, des peintures rupestres de la préhistoire, par exemple, qui sont les premiers graffitis, aux murs tagués de Pompéi en passant par ceux qu'on a retrouvés dans les vestiges de l'Ancienne Égypte. Des tags partout depuis le début de l'histoire des hommes. Et on n'a aucune idée de si les dessinateurs avaient un statut particulier, ni s'ils contrevenaient, ni à quelles sanctions ils s'exposaient. Rien. Et on s'en fiche un peu parce que leur poésie nous bouleverse et que leurs témoignages sont infiniment précieux. Non ?

Alphonsine acquiesça comme à contrecœur pendant que Solange commençait à badigeonner de blanc le mur sale derrière la grande poubelle verte après l'avoir vaguement nettoyé.

Après, bien sûr, il y a les précurseurs, à commencer par ce tag réconfortant dessiné sur les bombes américaines qui bombardèrent l'Europe pendant la seconde guerre mondiale, même si jusqu'à ce jour, on ne sait pas bien d'où sort ce : Kilroy was here. Je trouve plausible, moi, l'option de James Kilroy, ouvrier d'une usine de la Marine qui marquait son passage au fur et à mesure qu'il contrôlait ses pièces. Après on ne peut pas savoir ce qui s'est passé et pourquoi les soldats s'en sont emparés, peut-être que ça leur a donné l'impression de se sentir moins seuls, sans doute que ça leur rappelait la maison, toujours est-il qu'ils ont gaiment emboité le pas de Kilroy et que Hitler n'a pas du tout aimé. Du coup, tu parles, ils en ont rajouté en pointant le grand nez du petit bonhomme Kilroy sur tous les murs des villes européennes au fur et à mesure qu'ils y entraient.

Il y a un vrai plaisir jouissif à écrire sur les murs, sourit Solange en décapuchonnant un gros feutre. Mmmm pas encore sec, mon blanc. Ça me laisse le temps de vous raconter Cornbread, un amoureux de Philadelphie qui a clamé pendant des années sur les murs qu'il aimait une Cynthia qui le baladait. Il a écrit partout Cornbread loves Cynthia et je crois bien que ça a marché et que la Cynthia s'est laissée attendrir, même si ce n'est pas elle qu'il a épousée. Cornbread est considéré comme le père du graffiti.

Il écrit pendant des années Cornbread aime Cynthia et il ne l'épouse pas ?

C'est grave ?

Sûrement pas. Juste ça pose. En réalité, dans son graff, le mot important n'était pas loves, ni Cynthia, mais bien Cornbread.

Vous avez tout compris, Alphonsine. Certains amoureux s'aiment plus

qu'ils n'aiment leur amour... Pouvez-vous me tenir ça un instant ? Je voudrais essayer ce feutre-ci.

Sans bien comprendre comment, Alphonsine s'était retrouvée avec le petit rouleau blanc dans une main et un feutre noir dans l'autre. Elle se cala en soupirant sur son rocher pour écouter plus à son aise.

Solange dansait autour du mur, agitant les bras pour y dessiner d'hypothétiques arabesques.

Dans le genre, il y a Taki 183, ce petit coursier du Bronx qui commença à taguer son blaze sur tous les murs de New York. Une course, un tag. Une journaliste du Times le remarqua, fit un papier dans son canard sur cet anonyme qui se faisait un nom sur les murs et dont elle prédisait qu'il ferait des émules. Et elle avait 1000 fois raison. Le côté pipi de chat de la démarche, ambiance je marque mon territoire s'effaça vite. On extrapola un peu, on lut "j'étais là", puis "j'existe", l'émotion s'installa et voilà, Taki 183 devint une icône. C'est injuste parce que Julio 204 était tout aussi touchant, plus même, puisque c'était lui qui avait commencé à signer les murs de son quartier et que c'était lui qui avait inspiré Taki... mais l'art est ainsi fait. Il ne suffit pas d'être Vincent, il faut aussi être le frère de Théo.

Allez, c'est sec, j'y vais. Mon chat femme est déjà là, regardez. Donnez-moi ce feutre-ci, s'il vous plaît et tenez-moi celui-là, vous voulez bien ?

Déjà, elle trouait le mur blanc d'un espiègle regard et c'était comme s'il prenait vie avant même que le corps ne s'y déploie. Alphonsine sourit malgré elle en pensant à la petite Alice de Lewis Carroll.

– Mais je ne veux pas être parmi les fous, fit remarquer Alice.

– Oh, tu ne peux rien y faire, dit le Chat ; nous sommes tous fous ici. Je suis fou. Tu es folle.

– Comment savez-vous que je suis folle ? demanda Alice.

– Tu dois l'être, répondit le Chat, sinon tu ne serais pas venue ici.

Les conversations avaient pris un tour très personnel.

Ils déroulaient l'un pour l'autre le roman de leur vie et cette vie, c'était comme s'ils se la racontaient à eux-mêmes. Ils détricotaient leur enfance, présentaient leur famille, leurs parents, comprenaient le pourquoi des choses et le comment des gens, se découvraient eux-mêmes surtout, avec une grande indulgence, et au fur et à mesure que s'éclaircissaient les situations, se manifestaient l'un à l'autre une reconnaissance éperdue sans qu'à aucun moment ils ne réalisent qu'ils auraient aussi bien pu se parler dans un miroir sans tain. Il arriva un moment où le virtuel leur pesa. Elle n'en dit rien de son côté, parce que si elle chérissait cette relation, qu'avait-elle à en attendre ? Il s'était séparé de sa femme, mais l'association professionnelle était autrement plus compliquée à défaire que les liens conjugaux et elle détestait être le témoin passif de ce drame humain. Contrariée d'y assister, même de loin, elle se réfugiait dans une position de neutralité digne et le tenait ainsi à distance. Comment à distance, rugissait-il ? Considère la géographie et tu verras que ce mot n'est pas ridicule. Tu trouves vraiment que ma situation n'est pas assez compliquée comme ça ? Il s'en étouffait de fureur.

Je ne te demande rien, disait-elle doucement et cela ne calmait pas sa rage, loin de là. Mais je sais bien que tu ne demandes rien, tonnait-il, c'est pour ça que je veux tout te donner et si je ne peux pas te raconter à toi, alors je suis vraiment seul et il était surtout vraiment malin dans sa colère

jouée, parce qu'il faisait naître en elle un désir violent de le prendre dans ses bras et de l'entourer très fort, de le serrer entre ses jambes. Il tenta une avancée de son cavalier. J'en ai assez du virtuel. Et si on se retrouvait quelque part tous les deux ?

- Quelque part tous les deux ?

- Oui, je ne sais pas, choisis, Florence, Bergame, Paris.

- On se retrouvera quand tu seras tout à fait libre et sûrement pas avant.

- Tu as mille fois raison. Quelle chance j'ai de t'avoir rencontrée, je ne te mérite pas, etc.

Sur le plateau noir et blanc de la difficulté, le roi n'était pas peu fier d'avoir trouvé sa reine.

Chéri...

Clochette a terminé son petit boulot de poudreuse magique. Elle a super bien bossé je trouve. Soit dit en passant.

Mais tu sais quoi ? Tu n'as rien compris. Je me fiche que tu sois un sale type égocentré. Un mufle sans cœur. Un goujat des bas quartiers. Un pervers manipulateur. Un homme suffisant et arrogant, supérieur et cruel. Je sais très bien tout ça, Ulysse. Je le vois et je m'en fiche. Je t'aime quand même.

Mon amour te dépasse.

Il me dépasse aussi pour tout dire. C'est un sentiment étrange qui détruit tout sur son passage. Noie tout. Envahit tout. Tu sais quoi ? Je n'ai même pas besoin de toi pour t'aimer. Mon amour est au-dessus de toi.

Je veux que tu saches que je n'ai jamais pensé une seconde que nous finirions ensemble. En vrai de vrai je n'y ai jamais cru. J'en ai rêvé, ça oui, tu sais bien, l'image de Hopper avec ma grande chemise blanche, mon pinceau et toi, dans le fauteuil, mon fantasme de bonheur complice et intelligent totalement ridicule, je suis vraiment con parfois, mais ce tableau, je vais le peindre, qu'on n'ait pas tout perdu. J'en ai rêvé, donc, et de toutes mes forces encore, mais y croire, ça non. Tu sais, ma fameuse théorie, celui qui s'attend au pire

n'est jamais déçu ? C'est pour cette seule raison que je me suis lâchée si complètement, persuadée que j'étais que je ne te verrais jamais. Après tout, tu voulais une passionnée, tu l'as eue. Jamais tu n'en auras d'aussi sincère et de plus enflammée.

Je m'efface, Ulysse, mais je vais t'aimer toujours. Il n'y a pas en moi l'ombre d'un ressentiment. Je suis heureuse de penser que tu as posé les yeux sur moi, que tu t'es arrêté un peu près de moi, que tu m'as désirée. Je ne sais pas comment je vais me sortir de cette histoire ni même si je vais m'en sortir tout court, mais je veux que tu saches que je vais être forte et continuer à faire comme si.

Je ne comprends rien à votre histoire. Elle l'a rencontré ou elle ne l'a pas rencontré ?

En vrai ?

Mais bien sûr en vrai.

Ok. Alors en vrai, c'est un sale menteur. Elle l'a attendu et il n'est pas venu, elle a voyagé pour lui et il ne l'a pas rejointe. Et elle, elle rêvait si fort qu'elle n'arrivait pas à admettre qu'il lui avait menti.

Vous voulez dire qu'elle ne l'a jamais vu ?

Comment savoir ? Après cette histoire, quand ma mère s'est enfin fait une raison, elle a décidé de vivre autrement.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Vous avez déjà entendu parler de cette politique israélienne de destruction des maisons des terroristes ?

Oui.

A la vérité, nous ne savons pas si c'est une si bonne idée, mais nous avons affaire à des gens qui attachent plus de prix aux pierres qu'aux vies humaines.

Qu'est-ce que vous racontez ?

C'est facilement vérifiable juste en analysant leurs compensations d'assurances en cas de drame. Un adulte vaut plus qu'un enfant et une maison vaut plus qu'une vie. Dans la ferme africaine de Karen Blixen aussi, il y a des compensations un peu froides comme ça. On n'a pas à juger, en vrai. Juste, ça donne un cadre à la réflexion.

Ma mère n'aime pas cette histoire de détruire les maisons. Elle n'aime pas toutes les punitions, je crois et ne croit pas vraiment à la

dissuasion. Alors elle a décidé de mettre ses chats sur les maisons tout autour des maisons détruites. Pour que les enfants grandissent en voyant un autre message que celui qu'on leur impose. Ils n'ont pas la culture de la nature, alors aux chats, elle a ajouté des fleurs et aussi une petite pelote de laine, je ne sais plus pourquoi, vous lui demanderez. Elle se dit je crois que si les enfants du voisinage associent un truc passablement triste à un truc joli et tendre qui fait réfléchir, on a peut-être une chance qu'ils ne se laissent pas entraîner dans la détestation encore.

Tu veux savoir ce que ta mère attend vraiment mon amour ? Solange avait surgi sur la terrasse, une théière fumante à la main. Elle attend que ces mômes osent se poser des questions. Juste ça déjà, ce serait une victoire.

Elles sont belles, vos femmes chats, dit Alphonsine en acceptant un verre de thé, mais elles sont tristes aussi.

Mes femmes chats sont tristes et belles, c'est vrai, comme la vie. Elles ont de belles griffes rétractiles, mais rentrées et de gros seins ronds. Leurs pelotes, comme autant de petits soleils à dérouler, c'est leur patience infinie et elles ont aussi en main une petite fleur. Je me demande même si je ne vais pas leur percher une colombe sur l'épaule.

Oh non, pas de colombe, dit Alphonsine.

Un colibri alors ? Il me faut un oiseau pour la musique. Ça chante, un colibri ? Banksy m'a agacée quand il a dit devant notre mur de protection qu'il ne voulait surtout pas que du beau soit associé à une situation moche, ça m'a mis la puce à l'oreille. De quel droit faire l'économie du temps de vie des enfants qui vivent là leur enfance ? Ils ont le droit de voir des fleurs et d'entendre chanter des oiseaux sans attendre. Le renoncement à la beauté est décidément la chose la plus

désespérante du monde.

Et si au contraire on laissait la beauté sauver le monde ?

- **Paris, la première semaine** du printemps, possible ?
- Quoi possible ?
- Je te propose qu'on se retrouve à Paris.
- Mais... Tu te souviens ce que je t'ai dit ? Je ne veux pas si...
- Tout à fait. Je me souviens très bien de tout ce que tu as écrit. Alors c'est oui ?
- Oui, oui, oui...
- On se retrouve et on ne se quitte plus jamais.

Ces derniers échanges la bouleversèrent et la laissèrent à l'exact mi-chemin entre l'émerveillement et la panique. Émerveillement parce que le rencontrer, enfin, était déjà magnifique, mais vivre avec lui était carrément du domaine du rêve le plus fou. Dormir avec lui, se réveiller avec lui. Le toucher. L'embrasser. Plus. Tellement plus. Et panique parce que comme elle ne se souvenait pas de lui, de son aspect, elle envisageait qu'il ne se souvienne pas non plus d'elle. Et quand bien même il se serait souvenu, deux années s'étaient écoulées depuis leur première rencontre. Et si elle le décevait ? Elle sentit l'air lui manquer.

- Parce que madame la grandiose est au-dessus des considérations physiques et moi je devrais être un rustre incapable de ne pas regarder tes seins (dont je me souviens fort bien, soit dit en passant).

- Ulysse !
- Oh, ça va. Arrête de te prendre la tête pour des raisons

stupides. Pense juste que nous allons enfin nous retrouver et que rien, jamais, ne nous séparera plus.

Elle avait commencé à préparer son voyage avec fièvre, exactement comme s'ils ne devaient jamais se rejoindre.

Ce n'est pas comme si elle n'avait pas été déjà échaudée. Par deux fois déjà, il lui avait dit qu'il la rejoignait et par deux fois, elle s'était engagée dans des petites locations saisonnières d'appartements magiques sur la plage, à Yafo les deux fois, avec toujours les fenêtres donnant sur la mer et toujours des loyers bien chers et toujours il s'était désisté.

Mais par deux fois, elle avait joué le jeu et s'était installée dans les petits nids loués pour y rêver de lui à son aise et les deux fois, elle ne lui en avait pas voulu.

Mon amour, mon amour, mon amour, lui disait-il, j'ai inventé le virtuel au carré, comment peux-tu ne pas me détester ?

Et elle riait, mais je ne te détesterai jamais mon ange et c'est tout juste si elle ne trouvait pas délicieux de fantasmer sur son amour dans de si beaux décors et c'était comme si cela nourrissait son inspiration en ajoutant de l'intensité à ses sentiments.

Donc pour son voyage à Paris, elle s'était soigneusement préparée à ne pas le voir. Il était son Arlésienne et finalement, le voir, ne pas le voir, c'était comme croire ou ne pas croire, tout aussi entier et tout aussi violent, et elle était prête à toutes les options.

Elle avait appelé toutes ses copines parisiennes et leur avait dit je viens et les copines avaient sauté de joie ; elle avait alors ajouté, mais peut-être que je vous ferai faux bond et il

ne faudra pas m'en vouloir, et les futées avaient sursauté, comment faux bond, de quoi faux bond, il y a de la romance dans l'air ?

- Non, non, c'est juste un rêve de romance et à priori je serai chez vous. Mais... si jamais... Promettez-moi juste que vous ne m'en voudrez pas.

Et toutes avaient promis, tu parles. Elles avaient même croisé les doigts en lui disant pourvu que tu ne viennes pas. Mais quand elle avait été là, tout le monde l'avait accueillie avec beaucoup d'enthousiasme et personne n'avait parlé de rien, tout le monde avait fait comme si tout était bien, à commencer par elle. Juste une peut-être qui certain soir lui demanda :

- Tu sais où il est au moins ?

- Non.

- Es-tu inquiète ?

- Non.

- Mais alors cela veut dire...

- Qu'il a eu un contretemps.

- Ou qu'il t'a menti. Le salaud.

- Non, il ne peut pas mentir. Ce n'est pas du tout son genre.

- Comment peux-tu dire ça, il ment tout le temps.

- Il ne ment pas je te dis, il a des contretemps.

- Ah.

- Oui, nous sommes en décalage, pas seulement horaire,

mais aussi continental, économique, social. Mais un jour, peut-être qu'on réussira à mettre nos pendules à l'heure et quand on y arrivera, si on y arrive, ce sera la plus belle aventure du monde.

- Ah.

- Mais pour le moment, clairement, on n'y est pas. Alors on va attendre, on va être patients, on va prendre sur nous. C'est tout ce qu'on peut faire. Prendre sur nous et attendre.

On est toujours ému et touché devant la confiance et on est toujours admiratif et un peu envieux devant la foi, donc ses amies la regardèrent se mourir d'aimer avec beaucoup de tendresse et d'affection et aussi un brin de jalousie et le séjour parisien se passa ainsi.

Elle alla en pèlerinage sur les lieux de sa vie d'antan, le parc Monceau, le jardin d'Acclimatation, le Trocadéro, Orsay, le musée Rodin, elle alla même s'asseoir avec nostalgie dans l'herbe du parc sainte Perrine. Elle visita C. à Charenton, P. à Issy les Moulineaux, D. à la Garenne Colombes et aussi M. et N. dans leur grande maison. Enfin, elle fit son Amélie Poulain à Montmartre et garda précieusement les photos de sa séance de photomaton.

« J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps sans doute que je m'éveille. » Elle avait gardé pour le dernier jour une visite au cimetière du Montparnasse car elle voulait se recueillir sur la tombe du grand Robert Desnos.

J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé, couché avec ton fantôme

qu'il ne me reste plus peut-être, et pourtant,
qu'à être fantôme parmi les fantômes et plus ombre cent
fois

que l'ombre qui se promène et se promènera allègrement
sur le cadran solaire de ta vie.

Robert Desnos, J'ai tant rêvé de toi, Corps et biens,
Gallimard, 1930.

Robert Desnos...

Solange recula pour juger de l'effet de sa femme chat. Sous son dessin, elle avait écrit en français un poème très bizarre, « Les ponts s'effondrent tous au cri du paon qui pond et les pans de ponts transforment les rivières. » Robert Desnos.

- Qui est Robert Desnos ?

- Comment, qui est Desnos ? La fourmi de 18 mètres avec le chapeau sur la tête que vous avez appris en maternelle, c'est lui !

- Ah.

- Robert Desnos, c'était un petit mignon qui fricotait avec les surréalistes et faisait de la radio. Il est parti le cœur léger à la guerre en 39, pour « l'incalculable satisfaction d'emmerder Hitler." De retour à Paris en 40, il est tout de suite entré en résistance et il s'est fait plein d'ennemis, à commencer par cette ordure de Céline qui le détestait cordialement, tu parles, il avait devant lui plus Bardamu que Bardamu ! Il a fini par mettre sa main dans la figure d'un collabo notoire et il a été dénoncé, arrêté et déporté.

Et même en déportation, il est resté gracieux et charmant et quand il voyait un type trop désespéré, il lui lisait les lignes de la main, "Toi, quand tu sortiras d'ici, tu vas rencontrer une femme et elle va t'en faire baver", et il arrachait des sourires aux gens et arrivait presque à leur faire croire que l'avenir était encore possible.

A la libération de Paris, on a lu le Veilleur du Pont-au-Change, un de ses poèmes d'avant-guerre, sans le citer et sans dire qu'il était toujours prisonnier en Allemagne. Classe, non ?

Le seul truc qui console un peu dans ce drame, c'est qu'à la libération du camp où il était en train de mourir, les jeunes Tchèques qui sont arrivés le connaissaient et ont été très impressionnés de le savoir là. Ils l'ont cherché. Vous connaissez Robert Desnos ? C'est moi. C'est dans les bras d'admirateurs pleins de respect que s'est éteint ce grand

poète héroïque et c'est dans la traduction d'un journal tchèque que sa femme a appris qu'elle était veuve.

Heureusement quand même que Paul Éluard a prononcé un beau discours lors de la remise de ses cendres en 45, « La poésie de Desnos, c'est la poésie du courage. »

- J'aime bien quand vous racontez.

- Je vais vous raconter autre chose. Desnos, j'en avais parlé à des élèves et tout de suite, ils m'ont demandé "Madame, vous êtes déjà allée sur sa tombe ?" et ça m'a cueillie. Je ne suis pas très cimetièrre, moi, donc j'ai dû répondre que non, mais je me suis engagée à aller photographier sa tombe lors d'un prochain voyage à Paris. Je sais que dessus, il y a une belle bouée de navire et que les gens qui s'y recueillent mettent des pierres sur sa tombe, ce qui me laisse à penser que ce sont des Juifs, parce que ce sont les Juifs qui mettent des pierres sur les cercueils.

*À ce propos une petite salière Cérébos se dresse
avec difficulté sur ses jambes fines.
Elle verse dans mon assiette ce qu'il me reste à vivre.
De quoi saler l'Océan Pacifique.
Vous mettrez sur ma tombe une bouée de sauvetage.
Parce qu'on ne sait jamais.*

Et comme promis, de passage à Paris, je suis allée au cimetière du Montparnasse. Mais quand je suis arrivée à la porte du cimetière, le grand portail était fermé. Il était 18 heures 2 quand la fermeture était à 18h. J'étais venue à pied en rêvassant et j'avais mis plus d'une heure pour remonter deux rues. Mais quelle truffe...

J'étais passablement découragée quand le grand portail s'est entrebâillé. Est sortie une petite dame cramponnée à son caddie, qui a refusé de seulement croiser mon regard et m'a engueulée en plus. Non, non, non, nous sommes fermés, revenez demain, mais, c'est

impensable tout de même, c'est toujours pareil, les gens se croient tout permis, et très vite, elle s'est éloignée. Moi, j'avais juste envie de pleurer. Je me suis laissée tomber sur un banc derrière moi, et la porte s'est réouverte. Deux hommes cette fois, hyper pressés. Je n'ai même pas fait mine de les aborder. Mais au bout de quelques mètres, l'un d'entre eux a fait demi-tour et est revenu vers moi, comme s'il avait oublié quelque chose. Il était noir de peau, haut de taille, lumineux de sourire. Il a dit : je peux vous aider ? Et moi j'ai répondu timidement : je voulais juste photographier la tombe de Desnos. De qui ? Si vous ne savez pas qui il est alors que vous travaillez là, je vous préviens, je pleure. Le bonhomme s'est alors assis sur le banc. Racontez-moi.

J'ai raconté et évidemment, à la fin, je n'étais plus très étanche. Almany m'a regardée avec une grande amitié. Je ne peux pas vous faire entrer, mais je vais vous faire une promesse. Je vais vous laisser mon adresse. Écrivez-moi et je m'engage à photographier la tombe et à vous l'envoyer pour vos élèves. Il s'est emparé de mon carnet et y a écrit son nom, son adresse et son numéro de téléphone. Arrivée chez moi, j'ai vu qu'il avait ajouté : Avec plaisir, je suis à votre service.

Truffe un jour, truffe toujours, je n'ai bien entendu jamais écrit à Almany.

Elle rentra chez elle comme s'il ne s'était rien passé, d'ailleurs il ne s'était rien passé, et elle reprit avec emportement sa petite non vie tranquille. Elle avait un peu honte de sa crédulité et de son inconséquence, mais elle avait surtout hâte de recommencer à rêver à sa guise. .

Pendant un certain temps, il ne se passa rien de plus. Elle réinstallait ses décors, réarrangeait la petite musique. Et quand il recommença à lui écrire, elle le réinstalla dans le scénario sans état d'âme. Il lui confia qu'il n'avait pas été inquiet de son silence parce qu'il savait qu'elle le comprenait comme personne ne l'avait jamais compris et qu'il avait pris sa décision et que ça n'avait pas été simple et que rien ne pourrait l'empêcher de la rejoindre à présent parce que la vie sans elle ne valait pas la peine d'être vécue et qu'il viendrait bientôt dans sa ville déposer à ses pieds son cœur et sa petite valise et qu'elle commence à leur chercher une petite maison à Yafo au bord de la mer.

D'accord, dit-elle.

Tu veux quand même que je t'explique pourquoi je ne suis pas venu à Paris ?

Non.

Dans un livre moderne, vous seriez tombée follement amoureuse de moi, Alphonsine, vous le savez ça ? Ne sursautez pas, je plaisante à peine. Oui, oui, même si je pourrais être votre grand-mère.

Mais pas du tout.

Dans l'esprit, clairement, je vous assure. Harroldine et Maudange... Non, mais sérieusement Alphonsine, à quoi tout ceci peut-il bien rimer ? Vous ne pouvez pas rentrer chez vous comme s'il ne s'était rien passé...

Je ne vais pas rentrer comme s'il ne s'était rien passé, je vous le promets.

Je voudrais vous croire.

APARTE

Je me suis relue et j'ai pensé que j'aurais pu arrêter là, sur le « Tu veux que je t'explique ? Non. », point final et ça aurait eu de la gueule. Viendra, viendra pas, arrêt sur l'éventail des possibles, fin du récit.

J'aurais pu. Mais non.

Elle avait fini par comprendre qu'il la baladait et ça lui avait fait mal, ça lui avait fait froid, ça lui avait fait honte. Elle alla acheter une très belle toile qu'elle tendit sur un très grand châssis et elle eût ainsi une très bonne raison pour s'enfermer chez elle. Elle enleva ses chaussures et tamisa les volets. S'installa face à la toile qu'elle cala contre le mur du salon. Elle y dessina un gros barbu devant son échiquier qui se grattait le menton en ouvrant de grands yeux pendant que la reine s'échappait du plateau, s'échappait de la toile.

Elle mit de l'huile de lin dans un petit pot, de l'essence de térébenthine dans un autre, huma l'air, choisit ses pinceaux. S'approcha de la toile. En bleuta l'entièreté à gestes amples avec la plus large de ses brosses. Puis, elle chaussa ses lunettes et se rapprochant encore, s'appliqua tout particulièrement à quadriller le noir et blanc du damier oblique. Donner sa reine pour emporter une partie est une figure héroïque pour les grands joueurs d'échecs qui ne comprennent décidément rien à rien et s'énorgueillissent de ce qu'ils appellent avec emphase le Sacrifice royal. Blanc. Comme s'il pouvait y avoir une quelconque gloire à sacrifier l'amour. Noir. Derrière l'échiquier, engoncé dans son obscurité turquoise, le gros barbu avait l'air de regretter déjà et esquissait un mouvement comme pour la retenir. Brun. Évidemment, les puristes diront que la Reine aux échecs ne représente pas l'amour mais la puissance et qu'elle domine le plateau de sa force rayonnante et qu'on devrait être bien contentes que la pièce maîtresse d'un jeu si intelligent et viril soit une femme. Au premier plan, la reine en partance éclatait

de rire et envahissait l'espace dans un envol joyeux de voile pourpre, de voile sang. Celle-là, assurément, rien, ni personne ne pourrait la retenir. Et sûrement pas l'autre derrière qui commençait peut-être à comprendre que tout intelligent et viril que soit son jeu, la perte de sa pièce maîtresse allait lui en ôter à jamais tout l'attrait. Il n'y avait pas de sacrifice royal qui tienne. Pourpre. Mais une danse magistrale et libératrice. Rose. Un envol somptueux qui éclaboussait toute la toile de jaune et d'orange. Mat. Elle signa.

Elle avait travaillé sans relâche pendant des jours et des jours, pendant des nuits aussi. Personne n'avait osé l'interrompre, à part les enfants qui s'étaient relayés pour lui apporter des petits paniers pique-nique qu'elle dévorait pendant qu'ils commentaient ses couleurs comme si elles n'étaient que des couleurs.

Paliosta, comment vous dire ?

Je ne saurais vous expliquer ce que je vis. Tout est hors norme ici. Le lieu, les choses, les gens. J'ai pris un hôtel dans le quartier de Yafo, face à la mer. L'endroit où accosta jadis Napoléon est juste magique. On trouve partout à Yafo des statues du petit Corse comme si son départ avait laissé une empreinte nostalgique. Quand on connaît l'histoire, on a du mal à comprendre. Les arabes de Yafo haïssent les Juifs parmi lesquels ils vivent libres et sont riches et heureux, et ils ont la nostalgie des Français qui les ont plus massacrés que ne le feront jamais les Israéliens.

Je sais ce que vous pensez, Paliosta. Là, vous vous dites que j'ai eu droit au lavage de cerveau sioniste et que je me fais manipuler par de grands tordus mais pas du tout. Notre petite vieille juive se déplace à vélo pendant que tous ses voisins arabes lavent à grande eau leurs voitures qui valent le prix de nos maisons. A propos de maison, elle est locataire de la maison d'un arabe un million de fois plus riche qu'elle qui ne possède rien, une espèce de maison de sable qui s'effrite sans que le propriétaire ne s'en inquiète le moins du monde, ni ne participe à aucune réparation, aucun enduit, rien. Tu es contente, tu restes, tu n'es pas contente, tu t'en vas. Ce sont les voisins qui m'ont raconté. En français. Oui, parce qu'ici, les voisins arabes parlent français. Ils parlent français comme vous et moi, sans accent. Ils ont étudié Molière dans une école chrétienne qui s'appelle l'école des Frères, ils habitent rue Pierre Mendès-France ou rue Lamartine, ils ont le bac et ils se font des selfies à côté de Napoléon. Incompréhensible je vous dis.

Je suis réveillée chaque matin à 5 h par le premier chant du muezzin de la mosquée voisine qui réveille jusqu'aux coqs assoupis. Du coup, ceux-ci ne peuvent rien faire pour couvrir le muezzin de la deuxième mosquée qui s'y met aussi, légèrement à contretemps, puis le

troisième, puis un autre, je ne sais pas combien ils sont. Cette cacophonie musulmane du matin a quelque chose d'étrangement jouissif. Les chanteurs des minarets ont une façon hypnotique de rouler les l du Allllah qui donne des envies étranges que quelque chose arrive.

Les coqs qui se font voler comme ça l'aurore chaque matin se rattrapent en chantant toute la journée et même la nuit, de dépit ou d'autre chose.

Ce qui explique sans doute l'incompréhensible consommation de poulet des habitants.

Je n'arrive pas à me remettre de cette histoire de Napoléon. Ce n'est pas tant qu'il ait massacré ses prisonniers qui me choque, le passage par le fil de l'épée des encombrants est monnaie courante depuis le début des temps. Mais même à l'époque, il a dû s'en expliquer. Les prisonniers s'étaient rendus pour avoir la vie sauve, il avait commencé par accepter, puis l'aberration économique du deal lui a sauté aux yeux et il a changé d'avis et trucidé tout le monde. Il a rappelé qu'il était un envahisseur en visite et qu'il ne voyait pas où et comment il aurait pu se coltiner 3000 prisonniers, qu'il aurait fallu nourrir qui plus est, avec quoi, alors qu'il marchait sur Saint Jean d'Acre pour entreprendre un autre siège, sérieux. Les libérer, l'autre option, était trop risqué, parce qu'ils seraient illico allés prêter main forte à Saint Jean d'Acre. Il a donc opté pour la tuerie. C'est quand même très très moche, même pour un guerrier. Mais malgré ça, les habitants de Yafo conservent à la France un truc qui ressemble fort à de la tendresse. C'est vraiment à n'y rien comprendre, je vous assure.

Vous connaissez Desnos, Palliosta ? La prochaine fois que vous irez à Paris, je vous demande comme un service d'aller me photographier la tombe de ce poète.

Un de ses poèmes se termine comme ça (j'ai fait mes petites recherches) :

... Une petite salière Cérébos se dresse avec difficulté sur ses jambes fines.

Elle verse dans mon assiette ce qu'il me reste à vivre.

De quoi saler l'Océan Pacifique.

Vous mettez sur ma tombe une bouée de sauvetage. Parce qu'on ne sait jamais.

Du coup au cimetière du Montparnasse, il y a une tombe avec dessus une belle bouée de navire. J'ai constaté sur les photos que sur cette tombe, il n'y a pas de fleurs, mais plein de petits cailloux. Ce sont les Juifs qui mettent des pierres sur les tombes. Est-ce que cela voudrait dire que seuls les Juifs se recueillent sur la tombe de ce héros français pas juif mais mort en déportation ?

Maman, je sais que tu ne vas pas m'en vouloir mais j'ai invité quelqu'un de Montpellier à nous rejoindre. Une policière qui ne connaît pas Israël.

C'est à peu près ainsi que Daphné lui avait annoncé la venue d'Alphonsine.

Tu as bien fait ma chérie. Une policière, tu dis ?

C'est-à-dire que c'est une policière de la police maman. Elle a dit qu'elle avait trouvé ton cahier et qu'elle voulait te le remettre en main propre.

Allons bon. Et toi, tu l'invites à la maison ?

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je dois être ta fille. Le plus bizarre n'est pas que je l'aie invitée d'ailleurs. Non, le plus bizarre, c'est qu'elle ait accepté de venir.

C'est vrai, ça, pourquoi a-t-elle accepté ?

Je n'en sais rien du tout. Tu vas t'occuper d'elle et on verra bien !

Tu la ramènes avec toi ?

Oui.

Son cahier... Très vite, comme toujours, elle s'était réfugiée dans les livres. Les souffrances du jeune Werther, mais elle n'était pas jeune. Les fragments d'un discours amoureux, mais Barthes décortiquait des histoires alors que la sienne n'avait pas seulement commencé. Elle avait alors décidé d'écrire.

Elle avait trouvé un vieux petit cahier à interlignes

français, un petit cahier d'écolier modèle dont consciencieusement, méticuleusement, elle avait commencé à noircir les pages. Elle s'était dit qu'en mettant ainsi tout à plat, quelque chose se dessinerait sans doute et que, peut-être, elle y verrait plus clair. Elle avait donc consigné dans son petit cahier le déroulé de toute cette étrange et excitante période. Y avait recopié tous ses mails. Et les malentendus peu à peu s'étaient affichés en pleine lumière.

De fait, la chose qui apparut vraiment le mieux, ce fut sa propre sottise. Tous ces mensonges stupides qu'elle avait été capable de se faire à elle-même et dans lesquels elle s'était noyée. Minablement. Sa mauvaise foi, comme écrivait Sartre, que pourtant elle n'aimait pas, mais qui en connaissait un rayon en matière de non être et de néant.

Alors, après avoir écrit, elle avait eu besoin d'air. Elle avait posé son cahier et était sortie dessiner sur les murs. Elle avait, c'est dire si elle allait mal, cette phrase troublante de Theodor Adorno en tête. « Par un refus intransigeant de l'apparence de réconciliation, l'art maintient cette utopie au sein de l'irréconcilié, conscience authentique d'une époque où la possibilité réelle de l'utopie, le fait que d'après le stade des forces productives, la terre pourrait être ici et maintenant le paradis, se conjugue au paroxysme avec la possibilité de la catastrophe totale. »

Et c'était exactement ça. Elle avait voulu taguer sur les murs de la ville « la possibilité réelle de l'utopie conjugée à

la possibilité de la catastrophe... »

Armée de ses seuls petits feutres, elle avait chargé ses femmes chats de chanter pour elle que malgré la catastrophe toujours possible, la terre restait, ici et maintenant, un paradis.

Mais sa première femme ne la satisfit pas et la seconde non plus. Quelque chose n'allait pas dans ses silhouettes nonchalantes. Elle se souvint alors qu'elle en avait dessiné une autrefois, belle et forte, avec un sourire ironique sur le visage et que c'était celle-là et pas une autre qu'il lui fallait. Mais où était-elle ? Elle fouilla les placards, compulsa tous ses carnets. Qu'avait-elle bien pu en faire ? Comme souvent, probablement, elle avait dû la glisser entre les pages d'un livre. Mais lequel ? Elle commença à chercher dans sa bibliothèque de Yafo.

Mais au fond d'elle, elle sentait bien que le souvenir était beaucoup plus ancien. Il fallait qu'elle en ait le cœur net. Elle appela le père de ses enfants et lui demanda de jeter un œil pour elle dans la bibliothèque de France qu'elle lui avait laissée. Toujours serviable, il lui dit d'un petit ton suffisant si tu as quelque chose à venir chercher, tu viens et elle le prit au mot.

Après tout il avait raison. Elle s'envola pour la France. Arriva dans la maison familiale qu'il avait investie. Il n'y était pas encore, mais, en tournant un peu dans le quartier en l'attendant, elle trouva dans une poubelle cette bizarre toile du chat d'Alice. Cette trouvaille lui fit chaud au cœur.

Synchronicité, pensa-t-elle. En s'emparant de la toile imprimée, elle décida d'entrer dans la maison sans plus attendre. Elle avait toujours gardé les clés après tout. Et il le lui avait proposé.

Mais une fois à l'intérieur, elle n'aima pas cette sensation moche d'être une intruse devant sa propre bibliothèque. Elle prit une inspiration avant d'ouvrir un premier livre, puis se dit que non, il fallait absolument qu'elle s'installe confortablement ailleurs pour chercher plus tranquille. Mais où et surtout, comment ? Elle eut un moment de découragement et son regard se perdit au dehors par la baie vitrée. Un caddie était là, abandonné sur le trottoir. Elle trouva ça drôle. Elle ouvrit le placard, y vit la belle couverture orange, décidément, tout était resté à sa place ici, on aurait pu jurer qu'elle était partie la veille, elle jeta le rectangle de laine dans le caddie et commença à faire des allers retours pour y empiler les livres.

Puis elle roula gaiement jusqu'au parc dans un bizarre état d'excitation et de peur mêlées.

Elle s'assit sur un banc et commença à feuilleter les livres.

Quand une heure plus tard, le Patrol tourna le coin de la rue, elle venait enfin de retrouver son dessin qu'elle photographia. Elle se vit, vautrée sur son banc dans le parc, avec tous ses beaux livres dans un caddie, elle imagina sa réaction outrée et cela la fit rire. Elle s'étira.

Mais que faisait-il ? Il approchait du square ?

Elle saisit machinalement la première branche de l'arbre

et commença à grimper. La toile du chat était restée sous son bras et elle se souvint avec amusement que le chat d'Alice était dans son arbre aussi au pays des merveilles. Elle l'installa en hauteur et quand le petit nerveux se fut éloigné, elle redescendit de son arbre pour aller boire un petit café au troquet. Elle irait lui rendre les livres plus tard.

Elle ne se rendit pas compte que son cahier était resté dans le tableau où elle l'avait coincé avant d'escalader l'arbre.

Salut Maman, tu ne vas pas le croire mais je t'écris de Tel Aviv Israël. Je me suis dit que tu serais sans doute contente de me savoir si loin. Et puis peut-être pas, après tout. Je ne sais pas ce qui nous est arrivé. D'où est sorti tout ce gâchis. Peu importe.

J'ai rencontré quelqu'un ici, qui me dit toujours si on n'arrive pas à se pardonner entre nous, si on n'arrive pas à se parler, alors qu'il n'y a pas eu crime, comment veux-tu qu'on s'approche de nos voisins, quand on a chacun sur les mains le sang des enfants de l'autre, et qu'on discute ? Comment veux-tu ?

Je crois qu'elle a raison.

Je crois qu'on va aller se boire un chocolat chaud quand je vais rentrer et tu me raconteras comment tu vas. On ne perdra pas de temps à s'expliquer, expliquer quoi. Non. On va reprendre là où on est restées. Là où on n'est pas restées plutôt.

Non. On ne va rien reprendre. On va recommencer. Commencer. Repartir de zéro. On va s'attabler place de la Canourgue maman et on va se commander deux chocolats.

Je suis grande maintenant.

On va s'asseoir près de la coquille, comme en pèlerinage, au soleil, et on va souffler sur nos tasses bien brûlantes.

Maman.